
TAYLOR INSTITUTION
DOMINUS ILLUMINATIO MEA



LETTRES
ÉCRITES D'ITALIE EN 1812 ET 13,
A M.r
CHARLES PICTET,

L'UN DES RÉDACTEURS DE LA BIBLIOTHÈQUE BRIT.;

PAR

FRÉDERIC LULLIN DE CHATEAUVIEUX.

MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ DES ARTS DE GENÈVE, CORRESPONDANT DE LA SOCIÉTÉ ROYALE D'AGRICULTURE DE LA SEINE ET DE CELLE DES GEORGOFILES DE FLORENCE.

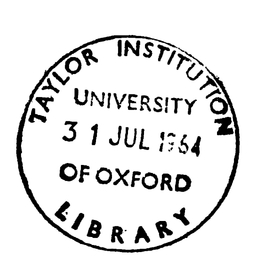
Quid faciat lætas segetes, quo sidere terram
Vertere, Mæcenas, ulmisque adjungere vites,
Conveniat; quæ cura boum, qui cultus habendo
Sit pecori, atque apibus quanta experientia parcis,
Hinc canere incipiam.

GÉORGIQUES.

SECONDE ÉDITION,
CORRIGÉE ET AUGMENTÉE.

GENÈVE,
J. J. PASCHOUD, Imprimeur-Libraire.
PARIS,
Même Maison de Commerce, rue de Seine, n.° 48.

1820.


TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
3 1 JUL 1964
OF OXFORD
LIBRARY

LETTRES

Écrites d'Italie à M.r Charles Pictet.

LETTRE PREMIÈRE.

Turin, 12 Mai 1812 (*).

J'ai été, Monsieur, il y a vingt ans en Italie. Cette belle contrée s'annonçait d'avance à mon imagination comme un pays enchanté, séparé du reste de la terre par des abîmes à peine accessibles. Il me semblait que je devais trouver au-delà des Alpes des mœurs, des nations ainsi qu'une nature dont la physionomie aurait un caractère absolument unique, et je me séparais, en partant, de tout ce qui m'était cher, avec le même sentiment que j'aurais éprouvé si j'avais dû visiter des peuples inconnus.

(*) Ces lettres ont été écrites pendant le temps de la domination française en Italie.

Je viens de traverser les Alpes, mais je n'ai plus ressenti l'émotion qu'elles m'avaient inspirée alors. Les routes majestueuses qui viennent de s'ouvrir dans leurs précipices, ont détruit les barrières que la nature paraissait avoir donné à l'Italie. Ces immenses travaux sont sans doute les plus nobles marques de notre civilisation; mais en aplanissant les rochers, ils ont rabaissé les Alpes et désenchanté Meillerie. Le nom de ces montagnes n'inspire plus d'effroi, et les peuples ne sont plus séparés par elles. En les rapprochant, ces communications faciles effacent le caractère original des nations; elles prennent les mêmes mœurs avec des besoins et des habitudes semblables. L'instinct de nationalité se dissipe peu-à-peu par cette communauté de tous les usages de la vie, et l'on parcourra bientôt l'Europe entière, en croyant rester toujours au milieu du même peuple.

Ce sentiment m'a frappé dès mon arrivée à Turin. Je me suis crù dans une grande et belle ville de France, tellement j'y trouvais de ressemblance dans tout ce qui frappait mes yeux. On aurait dit que les costumes, les décorations, les boutiques, les pro-

menades et jusqu'aux placards des rues, avaient été envoyés de Paris avec les réstaurateurs et le journal des modes. Il en est de même de tous les intérêts qui agitent la vie : car les lois qui en disposent, les institutions qui la dirigent, les espérances et les craintes viennent également de ce grand foyer de mouvement, qui attire et renvoie sans cesse les élémens dont se compose la civilisation de ce siècle.

Quel sera le résultat de cette fusion de tous les peuples, de cette uniformité de mœurs, de cette culture commune qui donne à tous les intérêts une même tendance ? Les physionomies nationales, en s'effaçant sur tout le continent, éteindront-elles en même temps les rivalités des peuples, avec ce sentiment intime par lequel chaque état, chaque nation se désigne à elle-même, et qui lui est propre comme sa respiration ? J'ai peine à le croire, quelque chose me blesse dans cette image ; et, lorsque je vois sur le bord du Tibre des arrêtés du conseil d'état affichés sur les poteaux, un cri de ma conscience m'apprend que je suis sur la terre des Romains, et non dans le pays des Celtes, sur les rives de l'Inde et de l'Adour. Lés peuples

sans histoire et sans traditions, peuvent se fondre les uns dans les autres ; mais ceux qui doivent aux siècles une longue renommée, lui conservent involontairement un culte qui devient l'âme de leur nationalité, et je doute que les décrets puissent détruire ce culte, et anéantir l'histoire.

Cependant la ruine presqu'universelle de tout le système féodal, des castes et des priviléges, en établissant l'égalité des droits de tous les citoyens, doit dissoudre l'influence des prérogatives ou des forces individuelles, pour placer cette influence dans la loi ; c'est-à-dire, dans la force universelle. Dès-lors les distinctions ne pouvant plus appartenir au rang, deviendront l'apanage exclusif des places, de la fortune et des talens ; parce qu'ils seront les uniques leviers pour sortir de l'égalité commune. On peut prévoir que de ce moment, tous les intérêts, toute la tendance des actions de la vie, iront à se procurer ce genre de distinctions ; et comme les moyens pour y parvenir sont les mêmes partout, toute la population européenne se trouvera, presqu'à son insçu, comme inspirée par le même génie.

L'ordre politique et la législation, station-

naires par leur nature, seront également obligés de plier sous l'effort de ces nouvelles mœurs, enfantées par la marche séculaire de la civilisation. Ce ne sera qu'à la fin de cette révolution générale qu'on pourra en apprécier toutes les conséquences. Mais il est curieux de signaler, dans la route du temps, les faits par lesquels s'annonce ce grand changement dans l'ordre social.

L'Italie est un des pays de l'Europe où on peut le mieux remarquer cette tendance universelle de notre âge. La destruction de la féodalité et de tous ses vestiges ne s'y est pas opérée, comme en France, par la plus épouvantable violence ; le temps, les lumières et la force des choses y ont préparé des opinions que le droit de conquête a sanctionnées. On peut facilement observer le développement que l'esprit du siècle a produit en Italie, et c'est un point de vue sous lequel elle offre aujourd'hui un grand intérêt.

Ses vieilles aristocraties sont tombées au premier souffle, ses petites souverainetés ont disparu avec le cortége pompeux qui décorait leur impuissance. De plus grandes divisions territoriales ont donné un moment aux

Italiens l'espérance de se réunir, après vingt siècles, en un seul corps de nation. Ils ont reçu une législation uniforme et une même impulsion. On les a débarrassés, malgré la résistance des vieilles habitudes, de tout ce qui entravait la marche universelle de la révolution sociale, et on les a jetés dans les cadres de la plus redoutable des armées. Étonnés d'y figurer, ils ont pris le bonnet de grenadier, plus par force que par choix peut-être, et, sous ces nouveaux drapeaux, ils ont combattu comme anonymes, ou plutôt sous le nom de français, mais avec une bravoure qui leur a valu l'estime des soldats, et leur a appris qu'ils n'étaient pas plus étrangers aux périls de la guerre qu'aux délices du repos.

De si grands changemens dans la destinée de ce peuple en ont apporté dans ses usages et dans ses intérêts. Les Italiens ont parcouru l'Europe, déportés en masse par la conscription, ou chargés des intérêts généraux de la guerre et de l'administration d'un grand état. Ils ont été ainsi chercher dans l'étranger de nouvelles séries de mœurs et de connaissances; tandis que ces mêmes étrangers apportaient chez eux de nouvelles institutions et

des formes réglémentaires qui leur étaient entièrement inconnues.

Un gouvernement extrême dans ses volontés, et rapide dans leur exécution, a établi d'autorité en Italie un ordre, une police et une exactitude contraires à toutes les anciennes habitudes. Pendant que la conscription enlevait cette classe oisive et surabondante de la société qui encombrait les rues, les hautes classes de la nation, dépouillées et appauvries par la guerre, ont été obligées de prendre un esprit d'intérieur et des goûts domestiques, dont leur moralité manquait totalement. La suppression des couvens, en laissant aux mères le soin d'élever leurs enfans, leur a inspiré ce besoin des convenances, instinct de l'amour maternel. Il bannira peu-à-peu cette tolérance de mœurs si reprochée aux femmes d'Italie, et dont l'habitude seule balançait l'immoralité. Par-là l'esprit de famille achèvera peut-être de s'établir en Italie.

Sans doute, Monsieur, ce changement dans les mœurs n'est pas encore devenu une habitude universelle, à laquelle l'opinion ne permette plus de déroger : car il faut beaucoup de temps pour que la moralité de tous

un peuple se renouvelle entièrement; mais on peut annoncer ce changement, parce que les circonstances l'appellent. Ce qu'on aperçoit distinctement aujourd'hui, c'est la création d'une classe d'hommes, inconnue autrefois et déjà très-répandue, classe qui se voue à la vie active, soit dans les camps, soit dans les administrations, dans les affaires ou dans la culture des sciences. Les hommes qui la composent sont jeunes, animés, avides d'instruction; ils la cherchent et l'obtiennent. Ils ne se concentrent plus, comme leurs pères, dans un cercle borné; mais ils appartiennent à la civilisation européenne.

Les arts et la poésie ont cessé en même temps d'être un objet de culte pour les Italiens; il est totalement négligé par les hommes de talens. On ne tourne plus ces talens que vers les sciences et les connaissances politiques. L'Italie compte aujourd'hui un grand nombre d'hommes dont les noms sont devenus célèbres dans toutes les branches des sciences exactes et naturelles. Mais nous n'osons pas parler des tableaux faits par les trois uniques peintres dont le nom soit connu. *Fédérici* seul lutte encore sans succès pour sou-

tenir la réputation des auteurs dramatiques. *Monti* a recueilli la dernière palme poétique, et *Veluti* fait entendre les sons qui doivent charmer, pour la dernière fois, les rivages de Naples. Comme un sol épuisé refuse de produire des fleurs et des fruits, la vieille terre de l'Italie semble être fatiguée d'enfanter des poëmes et des monumens. Un grand homme conserve à lui seul toute la renommée de cette antique gloire; mais il travaille au tombeau où reposeront ses cendres, et le génie des arts, qui pendant vingt siècles illustra l'Italie, descendra avec lui dans le tombeau que Canova se prépare.

L'impulsion générale qu'on remarque maintenant, se dirige ainsi, loin des régions de l'imagination, vers l'esprit d'ordre et d'arrangement dans les affaires, vers le désir d'améliorer sa situation par l'intelligence et l'économie, vers un désir enfin d'employer ses forces à des choses utiles dans l'ordre social et particulier. Le principe moteur de cette action est répandu universellement; c'est-à-dire la conscience de ses moyens jointe à une certaine estime de soi, dont les Italiens avaient jadis consenti à se priver, et qu'ils

regagnent depuis dix ans, au prix de leur travail et de leur sang.

Ce mouvement en faveur de l'esprit d'ordre et de perfectionnement dans les institutions particulières et publiques, s'est porté immédiatement vers l'agriculture : puisque l'Italie, n'avait que peu de fabriques et des ports fermés, par la guerre, au commerce d'échange ; dès-lors presqu'aucun moyen d'étendre son industrie autrement que par l'accroissement de ses produits agricoles. Cette amélioration même n'avait qu'un champ borné à parcourir ; car l'Italie, cette ancienne patrie de la civilisation, avait déjà traversé toutes les phases de la prospérité publique. On y avait, dès long-temps, adopté l'ingénieuse culture des assolemens, un vaste système d'irrigations, et les meilleures méthodes d'exploitations rustiques. Les excellentes denrées qu'elle produit en abondance, se vendent à un prix favorable, au consommateur, mais trop élevé pour encourager de grandes exportations. Les bases de son économie générale semblent être ainsi fixées par un maximum déjà atteint, et on ne peut guère se flatter d'obtenir de grands bénéfices en rom-

pant l'équilibre actuel de cette industrie, pour introduire de nouveaux assortimens de productions, qui resteroient peut-être sans acheteurs et sans débit.

Il était beaucoup plus essentiel de renouveler les hommes que les choses en Italie. Vous en jugerez vous-même, Monsieur, si je parviens à vous décrire les usages champêtres de ses diverses contrées ; non-seulement en établissant les faits qui indiquent la richesse publique, mais leurs conséquences sur la population et sur sa prospérité. J'essaierai surtout de vous dépeindre la physionomie locale des aspects si variés et si pittoresques que renferme l'Italie. Car à la période de l'histoire du monde où nous sommes parvenus, la laideur ou la beauté de la nature, qu'on suppose n'être qu'un jeu de la création, dépendent, bien plus qu'on ne le croit, des procédés de l'industrie humaine, dont les travaux dans les différens siècles de la terre, en ont embelli ou défiguré la surface.

Nulle part cette effrayante autorité de l'homme sur la création ne se laisse apercevoir autant que dans cette antique Ausonie,

Tous les âges de la civilisation paraissent y avoir apporté leur offrande et déposé leur empreinte. Là les champs, environnés d'ormeaux, sont couverts par les pampres de la vigne, qui semble n'y avoir été plantée que pour fêter le culte de Bacchus. Plus tard on apporta l'olivier de la Grèce ou d'Asie, et son feuillage toujours vert, a changé d'arides coteaux en bosquets, que les saisons ne flétrissent jamais. Ailleurs on a créé des milliers de ruisseaux, en divisant à l'infini les eaux d'une rivière; tandis que le temps a dépeuplé les campagnes des Romains, et changé leurs bocages en forêts et leurs champs en déserts. Partout l'art a transformé la nature; elle ne s'est réservée que ces volcans dont elle défend l'approche par des fleuves brûlans qui dévastent leurs alentours, comme pour en éloigner l'industrie laborieuse de l'homme, et obtenir de lui un saint respect.

J'éviterai de vous entretenir de toutes les parties de l'Italie qui ont été décrites par tant de voyageurs. Je ne vous parlerai ni des édifices, ni des monumens, ni des villes, ni des arts qui les ont embellies. Je vous

raconterai l'histoire rustique de l'Italie, je vous dirai comment on en cultive les champs et comment on en récolte les moissons. Je tâcherai de vous peindre les sites et les contrées de ce beau pays, tels que je les ai vus, ou que j'ai cru les voir : car les voyageurs se trompent, même en ne parlant que des objets qui frappent les yeux. Mais, pour mettre quelque ordre dans ces récits, je crois devoir commencer par diviser les diverses contrées de l'Italie en autant de régions que j'ai observé de différences dans leur situation, leur aspect et leur économie champêtre.

Il m'a paru que l'Italie pouvait être partagée en trois régions, d'après les trois systèmes de culture qui les distinguent l'une de l'autre. La différence des climats, des productions et des mœurs champêtres désignent ces trois systèmes aux regards du voyageur comme à ses observations.

La première de ces régions commence vers les Alpes de Suze et du Mont-Cenis, et s'étend jusqu'aux bords de l'Adriatique. Elle comprend toute la plaine de la Lombardie, séparée par le cours du Pô en deux parties presqu'égales. La fécondité de la terre fait

croître à l'envi, dans cette riche plaine, des productions variées qui se succèdent sans interruption; et cet habile mélange de récoltes fait donner à cette région le nom de *Pays de culture par assolement.*

La seconde de ces régions se prolonge sur toutes les pentes méridionales des Apennins, des frontières de la Provence jusqu'aux bornes de la Calabre. Je l'appellerai Région des Oliviers ou de *la Culture Cananéenne.* Elle n'occupe que des pentes et des coteaux. Cette culture orientale s'élève en gradins sur les flancs des montagnes, par une suite de terrasses artistement soutenues avec des murs de gazons, et couvrent ces sites agrestes de plusieurs espèces d'arbres également chargés de fruits. J'aurai peu de chose à vous dire de cette culture dépourvue de prairies et de moissons, parce qu'elle a été décrite avec un grand intérêt par M.r Sismondi (*). Je voudrais réussir aussi bien que lui à vous faire connaître l'économie rustique de la troi-

(*) Tableau de l'agriculture Toscane, par M. Sismondi. A Genève et à Paris, chez J. J. Paschoud, Imp.-Libr.

sième région, que je désignerai par le nom de *Pays de mauvais air*, ou de la culture patriarcale. Elle s'étend le long de la Méditerranée, de Pise jusqu'à Terracine, et comprend toutes les plaines qui s'élargissent entre la mer et la première chaîne de l'Apennin.

Cette région, heureusement la moins étendue, dépeuplée par le fléau d'une atmosphère mortelle, a vu disparaître son ancienne prospérité, avec ses villages, ses villes et ses cultures. Ces terres, couvertes d'immenses pâturages, ne servent qu'à nourrir des troupeaux, qui, comme ceux des premiers habitans de la terre, forment l'unique richesse des bergers auxquels ils appartiennent.

Outre ces trois grandes divisions, l'Italie renferme encore dans ses hautes montagnes des contrées sauvages, où l'homme ne vit que du produit des bois, comme on en trouve aussi sur les rives du Pô, dans lesquelles d'innombrables canaux arrosent des prairies toujours vertes où s'alimente un nombreux bétail, et qui paraissent ramener sous ce beau ciel les cultures de l'Irlande et des pays du nord.

J'essaierai, Monsieur, de vous décrire dans ma première lettre la culture usitée

dans le Piémont; vous verrez combien elle ajoute à la beauté native de cette contrée que les Alpes environnent, et que la nature a favorisée de ses plus heureux présens.

J'ai l'honneur d'être, etc. etc.

LETTRE DEUXIÈME.

Asti, 10 Juillet 1812.

La première région agricole de l'Italie que j'ai eu l'honneur de vous indiquer, Monsieur, dans ma précédente lettre, s'étend du pied des Alpes à ceux de l'Apennin, sur cette immense plaine délaissée par les eaux, qui commence au passage de Suze, et ne finit qu'aux bornes orientales de l'Italie. Cette vaste contrée peut être appelée le jardin de l'Europe, et en est, sans contredit, la partie que la nature a le plus favorisée.

Le sol déposé par les eaux, aussi riche que profond, est presque partout aligné sous un niveau parfait. On ne trouve des bancs de galets qu'en se rapprochant des montagnes; toute la plaine est un terreau noir, d'une grande fertilité. La hauteur des montagnes qui dominent toute la Lombardie y verse une abondance prodigieuse de courans d'eaux, que l'art n'est pas encore parvenu à maîtriser, mais dont il a su diviser

à l'infini le mouvement, en multipliant partout les canaux d'irrigation ; en sorte qu'il n'y a presque pas de fermes ni de prairies qui n'aient à leur portée un canal et une écluse.

Ce luxe d'irrigation se déploie sous le plus beau climat, et s'unit à l'action d'un soleil méridional, pour produire tous les phénomènes d'une vigoureuse végétation.

De si grands avantages naturels ont accumulé dès long-temps une immense population dans cette heureuse Lombardie, et avec elle toutes ses conséquences ; telles que le rapprochement des villes, et par conséquent des marchés, la beauté des chemins qui y conduisent de tous les points de la campagne ; ces campagnes elles-mêmes, subdivisées en un nombre infini de petites propriétés, au centre desquelles on a bâti la ferme qui les exploite. Le sol de ces champs est profité avec un grand art et de manière à ne laisser perdre pour l'agriculture ni espace ni temps. Les récoltes sont encadrées par des plantations d'arbres à fruits de toutes espèces, mélangés avec des mûriers, des peupliers et des chênes ; et, pour que ces derniers même ne se bornent pas à donner oisivement leur om-

brage, ils servent de soutiens aux seps de la vigne, dont les pampres s'élançant de toutes parts, les recouvrent comme un dôme, et retombent en festons.

Le luxe des plantations est tel dans presque toute la Lombardie, que l'œil du passager n'en peut percer l'épaisseur; il y voyage dans un horizon toujours voilé, et qu'il ne découvre qu'à mesure qu'il avance. Cette succession de tableaux, qui prépare toujours à l'imagination quelque chose d'inattendu; cette fraîcheur de verdure; ces habitations sans nombre qui réunissent à la commodité une sorte d'élégance; ces campagnes dont l'ombrage a je ne sais quoi d'agreste, tandis que leur culture annonce la plus riche économie, offrent un contraste et une harmonie que nulle autre contrée ne présente au même degré. On n'y trouve pas cette végétation large et monotone des terres de l'Inde, ni ces vastes cultures qui s'étendent sur les plaines uniformes du nord; on n'y trouve pas non plus ces sites sauvages dans lesquels les vallons de la Suisse déploient leur fraîcheur; mais on parcourt une nature où ces divers horizons semblent s'unir ensemble pour les rappeler tous à-la-fois.

Telles sont les campagnes que la Lombardie livre avec tant de complaisance à l'art de la culture. Cet art y est simple, parce qu'il y est très-perfectionné, et que les bonnes pratiques rurales y sont devenues usuelles et comme une habitude chez les cultivateurs. L'abondance de la population et la variété des récoltes a dû nécessairement y établir la subdivision des fermes, ainsi qu'elle a lieu dans tous les pays d'une haute fertilité et dont la culture exige beaucoup de ces petits soins journaliers que l'intérêt de famille peut seul perfectionner. Aussi y a-t-il très-peu de fermes dans toute la Lombardie, qui aient plus de soixante arpens (*), comme aussi il y en a peu qui en aient moins de dix.

L'abondance des capitaux a mis dès long-temps toutes les terres dans les mains des hautes classes de la nation et des habitans des villes; il n'y a presqu'aucun paysan propriétaire, tous les cultivateurs sont métayers, c'est-à-dire, exploitant à moitié fruit. Cet usage est universel; on y connoît à peine les baux à rentes fixes.

(*) L'arpent de 48,000 pieds carrés.

Il résulte de cet ordre de choses, que ; bien que la nature eût semblé destiner la Lombardie à figurer entre les pays de grande culture, elle est devenue, par l'état des institutions sociales, un véritable pays de petite culture.

Je vais, Monsieur, pour rendre plus sensibles les divers procédés de cette agriculture, vous décrire la disposition et l'histoire rustique de la charmante terre de *Santenas*. Située à dix milles de Turin, au-delà des collines qui bordent le Pô, on n'y parvient qu'après avoir traversé celle de *Montcallier*. Sur le sommet de ce coteau on passe auprès du château où séjournait autrefois la famille royale. Il n'est plus habitable aujourd'hui, et ne conserve de son ancienne grandeur que le beau site qui l'environne. De la terrasse du château on voit les nombreux contours du fleuve au milieu des campagnes. D'innombrables plantations couvrent ses rivages et dérobent aux regards une partie des fermes et des hameaux dont ils sont peuplés. Aux bornes de ces plaines s'élève, comme un noble amphithéâtre, l'enceinte des Alpes et des Apennins. Ces montagnes semblent être char-

gées de la garde perpétuelle de ces heureuses vallées. Boulevard de la nature qui trompe l'imagination et sert à nous apprendre que ce globe n'a plus de remparts contre le génie et l'audace de l'homme.

J'ai passé quelques jours à Santenas, au milieu de ses bosquets et de ses vergers; j'a observé l'art qui les a fait croître, et les pratiques rurales qui y sont en usage. Elles sont tellement les mêmes dans tout le Piémont, que cet échantillon vous donnera une idée complète de l'ensemble.

Cette terre est divisée en quatre exploitations qui se partagent entr'elles un territoire contigu, d'une assez vaste étendue. Cet espace se prolonge sur le bord d'un canal qui garde ou verse tour-à-tour ses eaux dans la campagne. Les digues qui contiennent ces eaux, sont ombragées par un long alignemen d'aulnes, de peupliers et d'arbres de toutes espèces, dont l'immense élévation paraît abriter le domaine contre les ouragans. Sous ces bois croissent à l'envi des arbustes et des fleurs sans nombre; elles épanouissaient lorsque je me promenai, dans ces sentiers, pa une soirée du mois de Mai. La rosée, plu

humide qu'en France, les chargeait de ses gouttes, et faisait incliner leurs têtes parfumées. On fanait le foin des prairies, et l'odeur qu'il exhalait venait se confondre avec celle des roses et des orangers, pour ajouter ce charme indéfinissable à la beauté de toute cette verdure.

Le château est situé à l'une des extrémités du domaine ; devant lui se déploient les riches gazons que le canal arrose, et qui sont parsemés de groupes d'arbres et d'arbustes. Cette exploitation forme la réserve du propriétaire. A son extrémité opposée se trouve la première des métairies, dont les toits se découvrent au milieu du beau verger qui encadre la prairie, et fait en même temps de ce manoir un but de promenade, ainsi qu'un intérêt dans le paysage.

Cette ferme, comme toutes celles de la Lombardie, offre une largeur et une richesse de bâtimens, inconnue dans presque tous les autres pays de l'Europe. Construite en briques rouges, réunissant la solidité à l'élégance, elle présente dans sa forme régulière quelque chose de rustique, qui lui conserve son aspect champêtre.

Les constructions s'étendent sur les quatre côtés égaux d'une vaste cour; au milieu de l'un de ces côtés s'élève un pavillon à deux étages, dont l'effet agréable consiste dans la justesse de ses proportions. Le rez-de-chaussée sert au logement du métayer et à la garde de ses provisions: l'étage supérieur est destiné aux magasins de grains. Deux corps-de-logis s'alongent des deux côtés du pavillon, et terminent cette face de la cour. Ils ne s'élèvent qu'à la hauteur du premier étage, et contiennent l'un l'écurie des bœufs, l'autre celle des vaches; on communique à l'une et à l'autre par l'intérieur. Ces étables, ont douze pieds d'élévation, elles sont voûtées et blanchies de manière à ce que la poussière ne tombe jamais sur les bestiaux; et rien n'est si propre et si soigné que ces étables où les animaux, plongés dans une abondante litière, indiquent par leur douceur combien ils ont à se louer des soins qu'on leur donne.

Sur les trois autres côtés de la cour règne un portique de vingt à vingt-quatre pieds de largeur et de quinze à seize d'élévation, dont la toiture repose, du côté intérieur, sur un rang de colonnes aussi espacées entre

elles qu'éloignées du mur; en sorte que portique se trouve divisé à chaque colonnement en autant de carrés parfaits.

C'est sous le vaste espace contenu dans le vide de ces portiques que se déposent, au niveau du sol, les fourrages, les pailles, tous les produits de la ferme, ainsi que les chars et les instrumens aratoires. Une moitié de la cour est pavée, l'autre offre une aire pour le foulement des grains. Le dépôt des fumiers est hors de la cour, en sorte que rien ne la salit, et qu'elle présente, au milieu de ses colonnes symétriques, un ensemble si régulier et si commode, qu'on y éprouve un sentiment d'ordre et de soins dont nos fermes sales et désordonnées ne donnent aucune idée.

Tel est le modèle uniforme de toutes les fermes de la Lombardie, aux dimensions près, et qui devrait être celui de toute l'Europe; car c'est le modèle qui présente le plus de vide avec le moins de construction, celui qui assure la plus parfaite conservation des denrées, avec le plus de facilité d'en disposer; c'est à-la-fois le plus économique et le moins exposé au feu. Il exige sans doute,

pour sa construction, une masse énorme de briques, mais chaque propriétaire les fait fabriquer lui-même; il prépare à l'avance tous les objets nécessaires à cette fabrication, et des ouvriers du métier les façonnent à forfait. Cette opération n'est ni aussi embarrassante ni aussi coûteuse qu'on pourrait le croire, et ne se renouvelle pas souvent.

Les murs extérieurs de la ferme étaient partout tapissé de vigne dont les gros raisins donnent un mauvais vin, mais que le métayer consomme et que l'habitude lui fait trouver passable. Une porte extérieure s'ouvre du pavillon sur le jardin; il est séparé, par une haie, des terres arables, et orné de quelques figuiers, d'arbustes et de fleurs. Sous les portiques sont ménagées de grandes portes auxquelles aboutissent les chemins de transport, qui desservent les diverses parties de la ferme et en forment les divisions.

La partie du domaine qui avoisine le canal est destinée à une prairie à demeure; elle s'arrose par inondation, et sa végétation toujours active permet de la faucher trois fois; les herbes qui y croissent sont *l'avena elatior*, le paturin, le ray-grass, le plantin

lanceolé et les différens trèfles. La prairie occupe assez généralement un quart de la ferme; les trois autres sont réservées aux terres arables. Celles-ci sont divisées par des rangées d'arbres, le plus souvent de mûriers, quelquefois aussi d'érables et de cerisiers qui portent de la vigne et multiplient ainsi les récoltes sans occuper d'espace.

La totalité de cette métairie renferme à peu près soixante arpens, et lorsqu'on les a traversés, on arrive par des chemins ombragés de mûriers, à la seconde ferme, qui est en tout semblable à la première, et de celle-ci à la troisième; cet ensemble, avec la réserve du maître et quelques bois, forme une des belles terres du Piémont.

Dans chacune de ces fermes vit une famille de métayers; ils habitent souvent la même ferme, de père en fils; elle est pour eux comme une antique patrie, et ils ne songent guère à en renouveler le bail, il se perpétue souvent d'âge en âge, sous les mêmes conditions, sans écriture, et sans enregistrement. Par ces conditions le cheptel appartient au maître; mais le métayer jouit de son revenu, moyennant une rente fixe

qu'il est tenu d'acquitter en argent, et qu'on évalue à la moitié du revenu net de la prairie, c'est-à-dire à 40 fr. l'arpent; mais il jouit des récoltes de trèfle sans aucune redevance. Toutes les autres récoltes sont partagées en nature, en présence de l'agent du maître, blés, maïs, vins, chanvres, soies, etc.

Cette manière de contracter est singulièrement avantageuse au propriétaire, lequel, sans autre avance que celle des impôts, reçoit une rente fixe de sa prairie, et une moitié franche de tous les produits bruts de sa terre; valeur sur laquelle il peut facilement spéculer pour ne la vendre qu'au moment le plus favorable: car n'ayant point de débours à faire pour l'exploitation, il est, pour ses denrées, dans la position d'un négociant; et il est rare qu'il n'en profite pas. Mais cette économie ne peut avoir lieu que dans une contrée où le peu d'étendue des fermes et la réunion des terres, permet de les cultiver avec les bras de la famille; où le travail s'opère avec des bœufs dont l'élève et l'engrais sont un produit pour le métayer, au lieu d'exiger une perte annuelle comme les chevaux; et où le climat et la

fertilité du sol favorisent un emploi continuel du terrain, une grande variété de récoltes et un produit élevé des grains. Le métayer dans ce cas ne payant pas de rente fixe, et travaillant avec sa famille, n'est pas appelé à des avances d'argent. Il entretient son ménage sur les récoltes de menus grains, et se procure suffisamment de numéraire par le produit de la basse-cour et la vente de sa part des blés.

Ce genre d'économie est en même temps celui qui fait abonder sur les marchés la plus grande quantité de denrées. J'avance ceci contre l'opinion d'Arthur Young, qui attribue exclusivement cet avantage aux grandes fermes. Mais en étudiant l'histoire de l'exploitation que je viens de décrire, on sentira en premier lieu, que la multiplication des fermes multiplie en même temps les plantations, les jardins, les basses-cours, et obtient ainsi du sol une abondance de petites productions qui est perdue par les grands fermages. En second lieu, le métayer, forcé de vivre d'économie, profite avec soin, pour la consommation de sa famille, de toutes ses menues denrées, afin de pouvoir conduire

au marché sa denrée vendable, c'est-à-dire, son blé, quantité qu'on peut évaluer à un quart de la production totale de la ferme; la portion du maître s'y présente en totalité; en sorte que, dans ce système, les trois quarts du produit brut de la ferme s'offrent en vente. Il présente ainsi accroissement dans la masse de production, et ménagement dans la consommation intérieure. Je crois qu'aucun pays ne peut mettre en vente une aussi grande proportion de son produit que le Piémont. Cette proportion ne doit aller en France qu'au tiers, à en juger par celle qui y existe entre les habitans des villes et des campagnes; en Angleterre elle s'élève peut-être à la moitié; en Suisse elle est presque nulle; et c'est pourquoi la vie animale y est aussi chère.

L'accumulation des villes est énorme dans le Piémont; et ce pays, dont l'étendue bornée est disputée par un grand espace de montagnes, alimente encore en grains et en bestiaux la rivière de Gênes, Nice et jusqu'au port de Toulon. Sans pouvoir en faire un calcul exact, on sent, d'après cet aperçu, qu'il y a une surabondance de denrées dans

ce pays, qui doit être attribuée à son économie générale, plus encore qu'à sa fertilité absolue : car le blé ne rend pas tout-à-fait le six pour un dans le Piémont.

Mais il faut convenir que cette économie n'est convenable que dans les contrées où les avances de capitaux ont mis dès long-temps l'agriculture au point d'un maximum de production, où l'expérience a déterminé un excellent ordre d'assolemens, et où la division convenable des propriétés est fixée. Dans tout pays d'amélioration et qui par conséquent demande des avances de capitaux, il n'y a que les rentes fixes à long terme qui puissent les faire mettre en dehors, et préparer par leur moyen leur prospérité future.

Mais il est temps, Monsieur, que je vous entretienne de la culture pratiquée dans la ferme que j'ai entrepris de vous décrire.

Elle a soixante arpens, dont quinze en prairies ; le reste en terres arables, pour la plupart plantées ; sur ces dernières, à peu près dix sont semées en trèfle. Cette dernière récolte, jointe au produit du foin, entretient huit bœufs et treize vaches ou élèves, dont deux jeunes bœufs, et un mé-

chant cheval, dont le seul emploi est d'aller au marché et de fouler les grains; en tout vingt-deux têtes, ou environ une par arpent de terre à fourrage. Les bêtes à cornes sont de la race de Querei, répandue dans tout le midi de la France, en Dauphiné et en Savoie. Elles sont seulement plus élancées et ont les cornes plus petites; mais elles ont les mêmes caractères, le même poil fauve-clair, la même différence de taille entre le mâle et la femelle, en sorte que la vache reste petite et de vilaine forme, tandis que le bœuf devient très-grand et très-musculeux, mais sans acquérir cependant de belles formes.

Quoiqu'il y ait prodigieusement de bétail en Piémont, les cultivateurs n'ont pas appris à tirer, à l'exemple du Milanais, un grand parti du laitage; leurs vaches sont peu laitières, aussi l'élève et l'engrais des bœufs est beaucoup plus important. Ainsi, dans cette métairie, on élève chaque année une paire de bœufs; à la troisième on commence à les atteler pour les petits travaux de la ferme; dans la quatrième et la cinquième ils font le gros travail; à cinq ans on les engraisse, ils atteignent souvent la valeur de

1000 à 1100 fr.; c'est un des meilleurs revenus du métayer.

Chaque charrue a ainsi trente-deux arpens à labourer dans la saison. Vous avez si bien décrit, Monsieur, il y a quelques années, la belle charrue du Piémont, ainsi que l'art avec lequel ces habiles laboureurs savent la manier, que je crois superflu de le répéter ici. Je ne puis cependant m'empêcher de vous parler de la manière dont ils sont parvenus à exécuter avec ce seul instrument tous les travaux de culture sur récolte, et de binage, pour lesquels on a inventé une foule d'instrumens en Angleterre. Rien n'est plus net et plus exact que les binages donnés au maïs en pleine végétation avec une charrue à deux bœufs, sans qu'une seule plante soit offensée, et en détruisant complètement toutes les herbes parasites. Je puis de même vous assurer que les pommes de terre que j'ai admirées à Hofwyl n'étaient pas mieux traitées qu'un champ de vingt arpens que j'ai examiné à la Mandria et dont toutes les cultures avaient été faites avec la seule charrue.

L'assolement généralement suivi est de quatre ans, savoir :

Première année,	Maïs fumé. Haricots id. Chanvre id.
Seconde année,	Blé.
Troisième année,	Trèfle labouré après la première coupe, suivi d'une jachère.
Quatrième année,	Blé.

Cet assolement peut être rangé parmi les plus productifs ; et le maintien de la fertilité du sol prouve que, malgré la répétition des céréales, il peut se poursuivre indéfiniment. A la vérité il faut attribuer ce résultat à l'abondance des engrais fournis par une prairie fauchée trois fois, et qui se reversent en entier sur les terres arables.

La culture du maïs est regardée comme préparatoire dans cet ordre : on lui réserve tous les engrais ; les sarclages, les buttages maintiennent le terrain dans une propreté complète ; rien aussi n'est si beau que la récolte qui en provient et celle qui la suit. Ces plantes, rangées dans un ordre parfait, élèvent majestueusement leurs fleurs jaunissantes, et donnent, je ne sais quel air de pompe aux campagnes d'Italie.

Le produit du maïs est assez considérable; mais il a surtout l'avantage de nourrir pres-

qu'uniquement toute la population champêtre du Piémont, qui en mange le grain sous toutes les formes. On entremêle cette culture d'une quantité de haricots de diverses espèces et de beaucoup de chanvre.

La récolte du maïs est terminée en Septembre, et on prépare sur-le-champ la terre pour la semaille des blés. On les sème sur des billons fort étroits, sous raie et enterrés à la charrue, sur un sol très-net et qui a été au printemps abondamment fumé. Nul autre soin n'est donné au blé jusqu'à sa récolte, qui a lieu dès le commencement de Juillet.

Aussitôt que le blé s'est desséché dans les tas placés sous les portiques de la cour et dans les jours chauds du mois d'Août, on le foule sur l'aire préparée au fond de la cour. Au lieu de le faire dépiquer par un immense troupeau de haridelles, suivant la stupide coutume de Provence, ou de le laisser dévorer par les souris pendant un an, d'après la méchante habitude de Paris; on le foule avec un cylindre traîné par un cheval qu'un enfant dirige, pendant que les ouvriers de la ferme retournent les pailles avec des four-

ches. Cette opération dure à-peu-près deux semaines; elle est aussi économique que prompte, et dépouille complètement le grain.

Le trèfle a été semé au printemps sur les blés fumés; la végétation active de l'Italie le fait monter en fleurs dès la première automne, et il donne en Octobre une bonne coupe, après laquelle il sert avec la prairie au parcours d'automne. Au printemps, il se revêt d'une nouvelle verdure, fleurit, se fauche encore une fois; mais les grandes chaleurs ne permettant plus d'espérer une seconde coupe, on se hâte de le retourner, et le sol reçoit une jachère de trois cultures avant la semaille du blé.

Ainsi, dans cet assolement de quatre ans on trouve trois récoltes destinées à la nourriture de l'homme, une jachère et deux récoltes pour les animaux. A ces produits il faut joindre celui du chanvre, qui est quelquefois considérable, celui des soies, du vin, des légumes, fruits, basses-cours, et enfin celui de l'élève, du laitage et de l'engrais des bestiaux.

D'après ces détails, vous voyez, Monsieur, qu'une ferme de soixante arpens alimente

une famille composée de huit ou neuf individus ; qu'on y entretient vingt-deux têtes de gros bétail, dont deux bœufs et une vache sont engraissés chaque année ; qu'on y récolte pour vingt-cinq louis de soie au moins ; qu'elle fournit plus de vin que la consommation n'en exige ; que la récolte préparatoire du maïs et des haricots alimente presqu'uniquement les métayers, et que presque tout le blé peut se livrer au commerce, ainsi qu'une foule de menues denrées. Il vous sera, d'après cela, facile de concevoir comment le Piémont est peut-être de tous les pays du monde celui où l'économie et l'administration des terres est la mieux entendue, et le phénomène de sa grande population et de son immense exportation de denrées vous sera expliqué.

Recevez, Monsieur, etc.

LETTRE TROISIÈME.

A la Mandria de Chivas, 20 Juillet 1812.

Bien que vous ayez donné, Monsieur, il y a quelques années, une excellente description de la Mandria, je ne puis cependant quitter le Piémont sans vous parler de cet établissement, le plus beau peut-être qui existe en Europe, et vous instruire de la suite de son exploitation.

Vous connaissez, Monsieur, la disposition et l'étendue de ce vaste domaine; il renferme dans un carré long parfait deux mille six cents arpens, arrosés par un canal et divisés, par des chemins de dépouille, en cent vingt-six carrés égaux, dont un tiers est en prairie et le reste en terres arables.

Vous savez que le but de la Société pastorale, en se chargeant de l'administration de ce superbe domaine, était l'entretien et l'amélioration d'un troupeau de six mille mérinos.

Une telle entreprise était une innovation

dans l'agriculture du Piémont, qui n'ayant que des prés arrosés, point de jachère ni de terres vaines, n'est pas un pays de moutons. Ils sont en effet un hors-d'œuvre dans ces exploitations, et ne peuvent s'y maintenir que par le voisinage des Alpes, où les troupeaux vont passer l'été. A leur retour, les vastes terres de la Mandria leur fournissent encore six semaines de parcours; on les nourrit de foin pendant le reste de l'année. Vous voyez par là, Monsieur, que les bêtes à laine ne sont point une partie constituante de l'agriculture de la Mandria, dont elles consomment pendant l'hiver les fourrages surabondans, et qu'elles pourraient être, sans inconvénient, remplacées par un autre bétail.

Mais la richesse du pâturage des montagnes, l'abondance et la qualité des fourrages d'hiver, et les soins continuels du comte Lodi, ont exercé sur cette race une grande influence. Elle a acquis un développement et des formes qui la distinguent de toutes les autres. Plus élancée que celle de Rambouillet, elle a autant de poids, et des formes aussi belles et aussi arrondies. Les beliers sont peu chargés

de cornes, ils ont l'aspect moins farouche; ils dépouillent d'énormes toisons, dont l'échantillon, légèrement lustré, me paroît se rapprocher de la laine électorale de Saxe. Ce beau troupeau, qui a néanmoins des émules en Piémont chez M.rs de Laval et de Colegno, a joui du plus heureux succès jusqu'en 1811; mais à cette époque son mouvement a été paralysé, les laines se sont avilies, et le défaut de toute vente a obligé de livrer à la boucherie tout ce qui était médiocre, ainsi que tous les agneaux qui ne provenaient pas du troupeau d'élite. Cette destruction, malheureuse pour la société, a eu l'avantage d'embellir et de perfectionner leur type par l'écartement forcé de tout animal inférieur.

Il y a dans l'économie et l'administration de la Mandria un trait de génie qui m'a singulièrement frappé, et qui, je crois, devrait être profondément étudié, afin de servir d'exemple dans les pays de grande exploitation. J'ai dit, Monsieur, dans ma précédente lettre, que le Piémont était un pays de petite culture et de fermes divisées; mais la Mandria, ancien haras du Roi, présentait aun immense surface plane, régulière et

contiguë, de deux mille six cents arpens, n'ayant qu'un manoir au centre. Elle s'offrait ainsi avec tous les caractères qui entraînent et nécessitent l'application de la grande culture, elle y était aussi précédemment en usage. Mais le comte Lodi, comprenant tous les avantages de la petite culture du Piémont, a entrepris de la transporter dans l'immense cadre de la Mandria; et c'est à ce tour de force qu'il est parvenu. Les moyens qu'il a employés sont aussi ingénieux qu'ils paraissent simples. C'est la subdivision de la propriété, et l'ordre merveilleux dans l'exécution des travaux.

Le sol de la Mandria étant homogène, était susceptible d'être soumis au même assolement; le comte Lodi n'a pas cherché à changer celui qui est pratiqué dans le Piémont; il y a invariablement soumis toute la Mandria, ainsi son assolement est

1.e Année — Maïs fumé....
2.e Année — Blé.......
3.e Année — Trèfle suivi de jachère...
4.e Année — Blé...

Sur la sole du maïs il réserve seulement vingt arpens de pommes de terre, destinées

aux moutons ; c'est la seule innovation qu'il ait eu besoin d'adopter.

Pour maintenir cet ordre régulier et systématique, au lieu de profiter de son vaste espace, suivant la bévue ordinaire, pour agrandir ses champs, il a au contraire encadré d'une haie d'aulnes chaque parcelle égale et régulière de vingt arpens. Une allée sépare chaque rangée de ces cadres et sert à leur dépouille.

Du moment que cette division a été opérée, le domaine ne s'est plus présenté à l'imagination dans son immensité ; mais seulement comme une nombreuse réunion de petites fermes. C'est aussi sous ce rapport que le comte Lodi l'a considéré. Déterminé sur l'assolement qu'il voulait y adapter, il n'a point fait le calcul ordinaire des grandes fermes : c'est-à-dire, l'économie des ateliers, et la négligence qui en résulte dans toutes les parties médiocres ou éloignées de la ferme. Il s'est assuré de la somme du travail nécessaire à la stricte exécution de son assolement dans chaque parcelle du domaine, puis, additionnant cette somme, il a monté ses ateliers sur cette base. Tout jusqu'ici se borne

à un calcul simple, mais la grande difficulté était de mettre en mouvement cette machine, qui sous un cadre immense représente l'action multipliée de vingt exploitations ordinaires. Il y est parvenu en imprimant à tout son système une monture militaire, et en établissant ainsi une hiérarchie, une responsabilité, et une fixité invariable dans ses ateliers.

Ils sont composés de domestiques à l'année et de journaliers à la semaine. Tous s'obligent en se présentant, à suivre l'ordre établi, et cette obligation n'a donné quelque peine à fixer que dans les commencemens; l'habitude en est dès long-temps si bien prise qu'elle n'offre plus de résistance.

L'administration n'est chargée d'aucune nourriture; domestiques et ouvriers s'arrangent entr'eux pour former des sociétés de gamelles; ils sont payés de tout en argent. Les premiers seulement ont des jardins, dont l'étendue est en raison de leur grade, et pour le travail desquels il leur est accordé un temps convenu.

Les domestiques sont divisés en autant de compagnies qu'il y a d'espèces d'ateliers; à

la tête de chacune de ces compagnies est un chef ou capitaine, chargé de la responsabilité du travail; il prend les ordres du chef suprême et les distribue dans les escouades; sous lui sont des lieutenans et des caporaux. Ainsi, les bergers de moutons forment une compagnie, de même que les bouviers, les charretiers, et les ouvriers de terre. Les journaliers se placent dans chaque escouade, en proportion du besoin, et sont alors sous les ordres des officiers et des caporaux de leur escouade. Tous les travaux se commencent et s'achèvent au son régulier de la cloche, et les caporaux, toujours présens, surveillent à la fois leur exécution et leur durée.

Pour pouvoir maintenir cette fixité dans l'ordre du travail, le comte Lodi a établi le principe de ne jamais séparer les ateliers, sous quelque prétexte que ce puisse être. Ses champs étant tous égaux, il y porte à la fois la totalité de ses ouvriers, et le travail doit être fini dans un temps donné. On y parvient en faisant travailler les ouvriers, de même que les charrues, en alignement. Jamais je n'ai vu de plus belle scène champêtre que celle que

m'ont offert vingt charrues également espacées sur le même champ, marchant à hauteur et dans un alignement parfait, se retournant toutes à la fois à la voix du caporal et recommençant dans le même ordre leur marche grave, qui avait je ne sais quoi de silencieux et de solennel. C'était aussi une belle scène que celle de cent cinquante faucheurs rangés sur une ligne oblique, abattant en mesure une herbe abondante, et suivis d'une égale ligne de faneuses formant en arrière une parallèle exacte et épanchant les ondins à mesure que la rosée s'évaporait.

C'est ainsi que par un ordre merveilleux le comte Lodi est parvenu à maintenir une exécution invariable dans ses travaux ; par ce moyen il a pu transporter les soins, l'exactitude et les détails de la petite culture sur l'espace immense de deux mille six cents arpens. Sur toute cette étendue il n'y a pas un pouce de terre qui reste en arrière, la totalité de la ferme est entrée dans le cadre qui lui a été tracé ; toutes ces parties reçoivent également leur portion de culture et d'engrais, et toutes répondent à ces soins par des récoltes qu'on n'attendrait pas d'un sol médiocre et

d'une aussi vaste manutention. — Mais rien n'est si puissant que la volonté de l'homme quand elle est forte et durable.

J'ai l'honneur d'être, etc. etc.

LETTRE QUATRIÈME.

Parme, le 10 Septembre 1812.

Plus on avance vers l'orient, en suivant le cours du Pô, plus aussi, Monsieur, la couche de terre végétale devient profonde et fertile; mais aussi les rivières, dont le lit est encore profond et contenu, aux pieds des Alpes, coulent à fleur de terre en approchant de l'Adriatique; le sol est par conséquent plus arrosé et plus humide. Aussi les cultures céréales diminuent, et celle des prairies s'étend sur de plus vastes espaces.

Ce changement devient sensible depuis les environs de Plaisance. La subdivision des fermes et le système de leur administration sont les mêmes que dans le Piémont; mais l'assolement et les revenus agricoles varient. Ce sont moins les grains que les bestiaux, qui font la richesse de cette portion de la Lombardie. Elle en devient plus belle et plus animée aux yeux du voyageur. Toute cette rive droite du Pô, est plantée de su-

perbes chênes, dont la tige élevée supporte un branchage majestueux qui donne à toute cette campagne une fraîcheur et une verdure, qu'on ne s'attend point à trouver en Italie. Ces chênes procurent une récolte de glands, que les cultivateurs respectent comme un produit important, parce qu'il sert à engraisser une immense quantité de porcs. Ce que j'ai remarqué avec étonnement, c'est que l'ombre de ces chênes nuit à peine aux récoltes qui croissent à leur abri : ce qui ne peut être attribué qu'au triple effet de la fertilité du sol, de son arrosement, et du soleil de l'Italie.

On sait que les vacheries des plaines qui avoisinent le cours du Pô, produisent les fromages parmesans, dont la consommation est si prodigieuse daus toute l'Italie. Ces prairies sont les plus fertiles de la terre ; constamment arrosées, elles produisent trois, et quelquefois quatre coupes de fourrage. Mais subdivisées en une infinité de parcelles qui dépendent d'une multitude de métairies, il y en a peu qui puissent à elles seules alimenter une fromagerie, parce que cette fabrication exige la totalité du lait fourni par la réunion de cinquantevaches au moins. Pour

obtenir ce résultat, les Lombards ont dès long-temps imaginé de former des sociétés de voisinage pour fabriquer en commun leur fromage. Deux fois par jour on apporte le lait des cinquante ou soixante vaches sociétaires au manoir commun, où le fromager tient compte à chaque intéressé de sa portion de lait. Il établit ainsi à chacun un compte courant, qui se solde tous les six mois, et s'acquitte par une quantité proportionnée de fromages.

Cette méthode ingénieuse a passé en Suisse; elle est décrite en détail dans un excellent ouvrage publié à Genève, par M.r Charles Lullin (1), et il serait à désirer qu'elle fût répandue à peu près partout: car je ne connais guère de localités où elle ne fût d'un grand avantage.

La race des bêtes à corne change aussi dans les environs de Plaisance. On cesse de voir ces grands bœufs au poil fauve et aux petites cornes, du Piémont; mais les cam-

(*) Cet ouvrage, intitulé: Des associations rurales connues en Suisse sous le nom de Fruitières, se trouve à Genève et à Paris, Chez J. J. Paschoud, Imp.-Lib.

pagnes sont couvertes de belles vaches d'un poil gris ardoisé, à jambes fines, à corsage cylindrique, à l'œil vif, et à cornes longues et régulièrement contournées. Cette race est évidemment le produit d'un croisement continuel entre la race hongroise et celle des petits Cantons de la Suisse.

Cette superbe race hongroise subsiste sans mélange dans l'Italie méridionale, et fournit les plus beaux et les meilleurs bœufs qui existent; mais les vaches en sont mauvaises laitières, et les Lombards ont senti, depuis long-temps, qu'il fallait la croiser pour y remédier et tirer de leurs prairies tout le produit dont elles étaient susceptibles. Ainsi, dès une époque, dont la date est inconnue, deux mille vaches passent annuellement le Saint-Gothard et viennent se répandre dans la Lombardie, où elles apportent un principe de régénération d'espèce, qui seul conserve aux races d'Italie les qualités qui les rendent précieuses.

Ces vaches suisses ne sont pas elles-mêmes de la race Bernoise connue en France, et distinguée par ses couleurs vives et ses belles formes. Celle des petits Cantons me paraît être elle-même, à en juger par ses couleurs

ternes, ses cornes longues et ses formes déliées, un produit de race hongraise, très-amélioré par la nourriture, le climat et les soins. Elle s'assortit ainsi complétement avec la race italienne, dont l'origine est commune.

L'administration des fermes est, comme en Piémont, un bail à moitié fruit; mais l'assolement adopté dans ces métairies est un peu différent. Les prairies occupent un plus grand espace, et le maïs cède une grande portion du sol à la culture du chanvre et des fèves d'hiver. L'assolement est assez généralement celui-ci:

Première année. . .	Maïs et chanvre fumé.
Seconde.	Blé.
Troisième.	Fèves d'hiver.
Quatrième.	Blé fumé.
Cinquième.	Trèfle, retourné après la première coupe.
Sixième.	Blé.

Dans les environs de Parme, on a commencé à culiver le tabac avec un grand succès, et il remplace alors pendant la première année le maïs et le chanvre.

Cet assolement est plus productif encore

que celui du Piémont; mais il appartient à un sol très-riche et à la grande abondance d'engrais que procurent les vacheries; puisqu'elle permet de fumer tous les trois ans; en Piémont, on ne peut y parvenir que tous les quatre ans.

Je ne m'étendrai pas, Monsieur, sur cette belle succession de cultures, qui fournit en six ans quatre récoltes céréales, une de chanvre, et une destinée aux animaux. Cette succession rapide est, comme vous le remarquerez, si habilement entremêlée, que la fertilité de la terre n'en est nullement épuisée, en même temps qu'elle permet de donner au sol toutes les préparations nécessaires et de le nettoyer par des cultures sarclées à intervalles égaux.

Celle des fèves d'hiver est la seule qui me paroisse avoir une importance sur laquelle il convient d'insister.

Vous savez, Monsieur, que depuis quelques années nous l'avons transportée avec un grand succès dans les environs de Genève: c'est-à dire, dans l'un des climats où l'hiver est le plus rude. Cette plante les supporte donc sans inconvénient et peut être introduite

dans les régions septentrionales, et jouer un grand rôle dans leur agriculture: car elle entre admirablement dans tous les assolemens, dont elle comble les vides.

La fève d'hiver ressemble à celle de printemps par sa plante, ses fleurs et sa graine; elle se sème au commencement de Septembre, et il faut qu'elle devienne forte dans l'automne pour supporter mieux les intempéries de l'hiver. Sa tige se fane et périt dans les gelées et sous les longues neiges; mais dès les premiers jours du printemps elle repousse du collet deux ou trois nouvelles tiges, qui se chargent de fleurs au mois de Mai, et mûrissent à la fin de Juillet.

Sa culture est extrêmement simple; après la récolte du blé fumé, on retourne la terre par un seul labour, et on la laisse émietter par l'influence de la saison. Aux premiers jours de Septembre on sème les fèves, soit en les enterrant à la charrue, soit en les recouvrant à la herse, soit enfin avec le semoir, qui les place par rangées, de manière à pouvoir au printemps les sarcler avec la houe à cheval. Si on ne suit pas cette dernière méthode, il faut les sarcler à la main dans le courant d'Avril.

La récolte étant faite dès le mois de Juillet, le cultivateur a tout le temps de préparer sa terre, afin de recevoir de nouveau la semence du blé qui lui succède et qui donne presque toujours une bonne moisson.

Cette culture appropriée aux terres franches et argileuses où les racines réussissent moins bien, s'associe heureusement avec les différentes époques de labour et de semailles, et maintient la fertilité du sol. Elle réunit donc toutes les qualités désirables, et je ne doute pas qu'elle ne s'étende avec rapidité.

Tel est, Monsieur, le tableau raccourci que j'ai cru devoir vous tracer, de la culture et des assolemens de la portion de la Lombardie qui s'étend sur la rive droite du Pô, c'est-à-dire d'une partie de la première région agricole de l'Italie, que j'ai eu l'honneur de vous indiquer dans ma première lettre. Vous voyez que ces assolemens sont presque tous dirigés vers les cultures nutritives, et que hors le chanvre et la soie, il n'y en a point d'industrielle. Le résultat de ces abondans moyens d'alimens est une immense population, dont aucune branche n'est manufacturière, parce qu'elle n'a à sa portée aucune matière première.

Cette population est, d'après cela, divisée en quatre classes seulement : celle des fonctionnaires publics et des militaires; celle des propriétaires de toute la surface du sol, qui vivent de la rente des métairies; celle des marchands et des artisans; et enfin celle des cultivateurs-métayers, non propriétaires du sol, et qui ne vivent que de l'industrie rurale.

Cette dernière classe réside uniquement dans les métairies éparses qui couvrent toute la surface de la Lombardie; tandis que les trois autres habitent dans des villes ou de gros bourgs. C'est pourquoi on ne voit point de hameaux, point de réunions de paysans propriétaires, si communes en France, dans toute cette contrée. En revanche, la totalité des terres étant entre les mains des capitalistes propriétaires, cette classe de rentiers est plus nombreuse ici que nulle part, et a produit l'accumulation de ces villes, qui présentent un agréable aspect d'aisance.

Cet ordre de choses, multiplie à l'œil l'opulence publique; mais il a cependant les graves inconvéniens de retenir toute la classe aisée dans une sécurité qui tend à lui donner, faute

d'intérêt sérieux, cette oisiveté et cette paralysie morale tant reprochée aux Italiens. Il jette en même temps toute la classe des cultivateurs usufruitiers dans un trop grand désintéressement de la chose publique, à laquelle la propriété ne la lie jamais. Cette classe toujours sûre d'employer ses bras qui constituent son seul capital, ne s'inquiète jamais d'événemens dont elle ne peut être atteinte. Toujours privée de capital, elle ne peut jamais sortir de son état, et il en résulte pour cette classe une insouciance complète sur les intérêts généraux de la société.

La masse des marchands et des artisans, bornée dans ses entreprises par la mesure immédiate de la consommation locale, a également peu de changemens à attendre dans son avenir, et par conséquent, peu de stimulans à son activité. L'ordre social présente dès long-temps, dans toutes ces contrées, quelque chose d'assez bon pour qu'il ne vaille pas la peine de le changer; et une sorte de sécurité dans l'existence, qui garantit l'avenir comme le présent, et fait respecter l'un et l'autre.

La guerre l'avait altérée momentanément;

la paix l'a ramenée, parce qu'elle a ses racines dans les dispositions locales du sol, ainsi que dans les divisions et l'emploi de toute la population.

J'ai l'honneur d'être, etc.

LETTRE CINQUIÈME.

Sarzane, le 20 septembre 1812.

J'ai eu l'honneur de vous donner, Monsieur, dans mes précédentes lettres, un tableau raccourci de la culture de la Lombardie; c'est-à-dire de la première des régions agricoles d'après lesquelles j'ai cru devoir diviser l'Italie. Aujourd'hui je viens de traverser l'Apennin dans ses plus hautes sommités, et je vais essayer de vous décrire ce voyage. Il vous peindra à la fois la nature de ces contrées, leurs habitudes et leur culture.

Désirant connoître les vallées ignorées de l'Apennin et l'économie champêtre des pâturages qui couvrent ses cimes, je suis parti de Parme, accompagné par messieurs Ortali et Succhi, propriétaires de troupeaux mérinos, afin de parcourir toute la haute chaîne qui sépare l'état de Modène de celui de Gênes et de la Toscane.

Cette traversée ne peut se faire qu'à cheval et le plus souvent à pied; car les sentiers

qui conduisent dans ces montagnes sont plus roides et plus âpres que ceux des Alpes.

Parme est distant de trois lieues du pied des monts. C'est au pied de ces monts, dans le ci-devant château de *Sala*, que nous fûmes passer la première nuit de notre voyage. Ce château était la demeure favorite de la dernière Grande-Duchesse, sœur de Marie-Antoinette. Il appartient aujourd'hui à un fournisseur, qui en a affermé les terres et les dépendances à mes compagnons de voyage. Les écuries, les remises, le manége sont convertis en bergeries, où 2000 mérinos passent l'hiver; l'été ils sont sur les montagnes où nous allions les voir. De vastes prairies situées au-dessous du château produisent le foin qui les alimente.

Il y a peu de sites au monde plus beau que celui de *Sala*. Placé sur la dernière des terrasses que forme la pente des montagnes, il domine toute la plaine de la Lombardie; tandis qu'il n'est dominé lui-même que par une antique forêt de châtaigniers. Le château d'ailleurs n'est qu'une habitation médiocre, dont tout le mérite est dans la majesté de la nature qui l'environne.

Nous avons quitté *Sala* au point du jour; et pendant deux heures nous avons suivi le pied des collines, marchant parallèlement au cours du Pô. Nous parcourions des sentiers, qui tantôt restaient au niveau de la plaine et tantôt s'élevaient sous des treilles et des châtaigniers : alors nous jouissions d'une vue ravissante. Les collines qui terminent l'Apennin sont sillonées par des ruisseaux, et couvertes d'habitations; la vigne est leur principale culture, et partout où le sol devient trop rude pour elle, les châtaigniers l'ombragent par leurs vastes rameaux. Nous sommes enfin arrivés au village de Berzola.

C'est ici où j'ai quitté les fertiles plaines de la Lombardie; tournant brusquement au midi, nous sommes entrés dans une vallée ruinée que ravage périodiquement la rivière de *la Parma;* et remontant jusqu'à sa source nous avons commencé à pénétrer dans les parties sauvages des montagnes.

Pendant sept lieues nous avons suivi cette vallée, marchant dans le lit de la rivière, qui ce jour-là n'offrait qu'une aride plage de débris, étendus d'une montagne à l'autre, sur une largeur d'une demi-lieue. Les eaux cou-

vrent souvent toute cette vaste arène, mais l'inondation ne dure jamais que peu de jours.

Sur nos flancs s'élevaient deux chênes parallèles de hauteurs, qui d'abord ne s'offraient aux yeux que comme de riantes collines, puis s'élevant à mesure que nous avancions, elles se ratachaient enfin à la haute chaîne de l'Apennin, dont elles étaient comme des bras, courant du midi au nord, tandis que la chaîne centrale s'étendait de l'occident à l'orient.

Ces ramifications se succèdent sur toute la longueur de l'Apennin, et ne semblent être que des arêtes qui ont résisté à l'action violente des eaux.

Pendant la première heure de notre route les pentes de ces collines étaient animées par la vue de beaucoup d'habitations, entremêlées de cultures et de vignobles; de distance en distance on voyait des clochers se faire jour au milieu des ombrages de châtaigniers; mais ces indices de vie devenaient plus rares à mesure que nous avancions dans la vallée. Bientôt nous ne vîmes plus de vignes ni d'ormeaux; les pentes trop roides pour être cultivées ne présentaient plus à l'œil que quel-

ques pâturages, quelques arbres et des débris. Les habitations éparses et rares étaient petites, obscures, couvertes de pierres plates, et leurs toits pointus indiquaient déjà la région des neiges.

Nous ne voyions plus aussi les belles vaches de la plaine; quelques chétifs animaux, des moutons tachetés, et des chèvres pâturaient ces maigres gazons.

Ces traces de vie nous abandonnèrent dans la dernière heure de notre marche : la vallée se rétrécit subitement, la rivière ne coula plus sur une vaste plage, et d'énormes rochers resserèrent son lit, les montagnes revêtirent un caractère plus grand et se dessinèrent par de larges masses de rochers et de forêts : tout autour de nous enfin prit la physionomie des Alpes.

Le sentier que nous suivions s'éleva en gravissant tout d'un coup sur un grand massif de rocs, et nous présenta à la fois un goufre au fond duquel les eaux mugissaient, un pont hardiment projeté au-dessus de cet abîme, et au-delà sur un tertre couvert de bois, le clocher du village *du Bosco*, où devait être le terme de notre journée.

Je ne saurais dire l'effet que me produisit la vue de ce village, qui est la capitale de ce district des monts. Il ne ressemble à aucun de ceux que j'ai vu nulle part, et il me donnait bien plus d'idée d'un hameau d'Otahiti que d'une bourgade européenne. Il n'a point d'alignement, ni de rangées de maisons; il n'a ni jardins, ni cultures. Sur une pelouse fine s'élèvent, à grande distance les uns des autres, d'énormes châtaigniers, dont le branchage en s'unissant forme un dôme de verdure sur les maisons éparses çà et là au milieu de ce verger de la nature. Dans une clairière du bois, on a bâti l'église, dont la façade a de l'élégance; et tout auprès se trouve le presbytère.

Nous y sommes arrivés à l'heure où le son de l'Angelus réunissoit tous les habitans auprès du temple; ils étaient à genoux au-devant du porche; et bien que la vue de notre caravane détournât leur attention, cette scène à la fois champêtre et religieuse avait un intérêt que je ne saurais vous rendre.

L'hospitalité est la seule manière de recevoir les étrangers dans ces montagnes. Ce sont les curés qui l'exercent surtout avec un zèle

et une vivacité bien rares. Le bon curé du *Bosco*, après son angelus, nous enleva presque de dessus nos montures harrassées, pour nous emmener chez lui. Il connaissait mes compagnons de voyage; mais ils lui auraient été aussi étrangers que moi, qu'il nous aurait reçu avec la même cordialité.

Pris au dépourvu, il ne savait où courir pour nous faire fête; il voulait tuer tout son pigeonnier; il grondait sa servante, il cassait ses bouteilles, ses verres, ses œufs. Le résultat fut, cependant, qu'il nous donna pour souper plusieurs omelettes et six paires de pigeons, que nous mangeâmes avec autant de plaisir qu'il en avait eu à nous les offrir.

A la fin du souper, nous reçûmes la visite des notables du lieu, qui se disputaient l'honneur de nous servir de guides pour nous conduire le lendemain. J'en profitai pour obtenir quelques renseignemens sur la culture et les habitudes du pays: je vais, Monsieur, vous en donner le résultat; il servira à vous faire connaître ce qui est en usage dans toute la haute chaîne des Apennins.

Le sol est trop tourmenté par le déchirement des eaux, pour qu'il y reste de l'espace

destiné aux cultures céréales; le climat y est aussi trop rude pour que la vigne, le maïs ou les légumes puissent y végéter; on se borne donc à profiter de toutes les petites places où l'herbe peut croître, pour y faucher du foin; il forme avec des feuilles de hêtre la provision d'hiver des bestiaux. Ces bestiaux consistent en quelques petits chevaux destinés aux transports, en moutons tachetés et en chèvres; on nourrit assez de cochons d'une exellente qualité, qu'on engraisse avec des châtaignes et du petit-lait.

Dans l'été, ces animaux parcourent les montagnes qui avoisinent le hameau : on les retire dans les étables pendant l'hiver. On fabrique avec le lait des chèvres et des brebis, de petits fromages durs et acides, qui sont une grande partie de la nourriture des habitans. La laine des brebis se travaille dans l'hiver par les femmes, qui savent en façonner une étoffe dont la chaîne est en fil, et dont on vêtit toute la famille.

Ainsi, ce pays sans culture nourrit ses habitans avec ses productions spontanées, c'est-à-dire avec ses châtaigniers; mais aussi dans quelle abondance et avec quelle vigueur ils

croissent sur les penchans de ces monts : leur fruit est plus gros et d'une qualité bien supérieure à ceux qu'on recueille dans le nord. Il se mange ici sous toutes les formes ; mais surtout sous celle d'un gâteau plat, auquel on donne le nom de pain, forme qui, je l'avoue, m'a paru la seule mauvaise ; le pain de froment vient de Parme, et c'est un grand luxe auquel on ne se livre que dans des occasions graves.

C'est ici, Monsieur, où j'ai compris toute l'importance qué peuvent avoir les pommes de terre. Elles se cultiveraient facilement dans ces contrées, où elles trouveraient assez de terres convenables et fourniraient un surcroît d'alimens et une certitude de récoltes, qui augmenteraient beaucoup les produits du pays. Je vous dirai comment j'ai retrouvé plus loin cette culture ; mais ici, elle est ignorée. Le curé cependant en avait ouï parler ; je l'encourageai à l'essayer ; je voudrais bien qu'il eût suivi mon conseil, afin de m'acquitter envers lui.

Les moyens d'existence de cette population apennine, tout-à-fait confiés aux forces de la nature, consistent ainsi en châtaignes,

dont la récolte est casuelle, et en produits animaux d'un faible rapport. Ils y joignent beaucoup de pigeons, qui vivent de je ne sais quoi, et assez d'abeilles; cependant cette population est passablement nombreuse et le sol très divisé. Ses habitans ont beaucoup d'industrie: la première de toutes, c'est l'excessive économie; ils fabriquent eux-mêmes leurs meubles et leurs vêtemens et ne connoissent presqu'aucun autre besoin. Ils font beaucoup de charbon, seule manière d'exploiter les forêts, et enfin leur principal revenu consiste dans l'émigration. C'est-à-dire que toute la population active quitte ses foyers dans la belle saison pour aller travailler en Lombardie et surtout en Toscane, d'où ils rapportent une somme économisée, qui fait à peu près tout le capital circulant de cette population.

Les habitans de l'Apennin sont, comme vous voyez, Monsieur, les Auvergnats de l'Italie; ils vont dans ce moment travailler en grand nombre aux nouvelles routes de Gênes et de la Spezzia, où ils font d'assez grands bénifices; aussi ont-ils un singulier respect pour les ingénieurs français. Vous

voyez jusqu'où l'école polytechnique étend son influence.

« Vous devez sentir aussi, qu'un pays qui suffit à peine à nourrir sa population, et dont aucune récolte ne fournit de denrées vendables, ni, par conséquent, de produit net, a été abandonné par les capitalistes à ses seuls habitans; aussi le paysan est-il, dans toutes ces chaînes de l'Apennin, propriétaire du sol qu'il foule. C'est la seule partie de l'Italie où cela ait lieu, et c'est le trait distinctif de ces contrées. »

Le soleil était levé lorsque nous quittâmes notre bon curé, pour monter vers la haute chaîne de l'Apennin. Notre caravane était assez belle, tout le village avait concouru à nous charger de provisions, avec le mouvement d'hospitalité le plus touchant; les notables du lieu voulurent nous accompagner, et nous avions quinze chevaux à notre départ du presbytère.

Nous nous enfonçâmes bientôt dans l'épaisseur d'une forêt de châtaigniers, qui couvrait le premier plan de la montagne. Notre chemin passait tantôt sur des pelouses, et plus souvent sur des rochers couverts de mousses.

Ils étaient entrelassés par les énormes racines de ces arbres gigantesques. Une fraîcheur éternelle régnait sous cet ombrage, que le soleil n'a jamais percé. Nous fûmes deux heures à traverser ce bois, destiné de tout temps à devenir la plus noble parure de ces cantons et la manne de ces déserts.

Nous arrivâmes aux pieds d'une arête de rochers; et après l'avoir péniblement dépassée, nous entrâmes dans la région des hêtres. La montée devenait plus roide, et nos chevaux avaient peine à la gravir. Enfin, après deux heures de marche, nos guides s'écrièrent qu'ils voyaient l'*Aqua santa*. En effet, après avoir atteint une dernière cime, nous nous trouvâmes sous l'horizon d'un petit lac. Ses eaux étaient pures et vives, sa forme ovale et régulière, comme un cratère de volcan, s'élevait de deux ou trois cents pieds. Cette pente, couverte de hêtres, répétait sa verdure dans les eaux limpides du bassin; et sans la richesse de cette végétation, je me serois cru aux bords de l'un des lacs des hautes Alpes.

Les gens du pays attribuent de grandes vertus à ces eaux, qui n'ont aucune issue

apparente, et c'est une espèce de pélerinage que d'aller visiter l'*Aqua santa*. Je ne sais à quelle hauteur nous étions ; mais elle devrait être considérable, puisque des masses de neiges avaient survécu à l'hiver et se voyaient autour de nous.

Au-delà du lac commencent les grands pâturages d'été, qui dans les Apennins s'appellent *Macchie*. Ils s'étendent sur toutes les croupes de la haute chaîne, à partir du vallon de la Magra, qui sépare les basses montagnes de Gênes, de celles de la Toscane et de Modène. Ces pâturages sont divisés par des pics de rochers affaissés sur leurs bases en longs éboulemens. Quelques châlets assez bien bâtis abritent les bergers; les troupeaux restent toujours en plein air.

Ces montagnes appartiennent presque toutes aux Communes des vallées inférieures ; elles se louent pour la saison à raison d'un quantum par tête de bétail, il est d'une piastre par tête de cheval ; de cinq sous pour un mouton, et de trois seulement pour une chèvre. A la vérité, ces dernières ne parcourent que les rochers et les broussailles ; on réserve pour les chevaux les meilleurs pâturages.

Ces troupeaux viennent tous de la Toscane, où ils passent l'hiver dans les pâturages de la Maremme. Ils appartiennent à des bergers voyageurs, qui, comme ceux d'Espagne, ne possèdent aucun autre capital et n'ont ni domicile, ni séjour permanent. Ces bergers ne mêlent jamais ensemble les diverses espèces d'animaux; les uns possèdent les haras, d'autres les bêtes à laine, d'autres enfin les chèvres. Ils louent les pâturages de Toscane pour la saison d'hiver, à raison de trois piastres pour un cheval; douze sous pour un mouton, et huit pour une tête de chèvre.

Ces troupeaux nomades, dont les voyages peuvent avoir des conséquences si funestes dans les pays destinés à une bonne culture, deviennent une économie précieuse dans les contrées dont la nature repousse l'homme et bannit la culture. Ainsi, les troupeaux nomades des Apennins produisent ici le double avantage de faire consommer les herbages des hautes montagnes et de peupler les pays de mauvais air des seuls habitans, qui puissent profiter de leur végétation spontanée; puisqu'ils n'y séjournent que pendant l'hiver. Ces migrations sont enfin la seule manière

de convertir en laines, et en fromages les productions végétales de ces contrées. La transhumance des troupeaux est donc ici une économie sage et convenablement appliquée.

Le premier de ces troupeaux que je rencontrai consistait en bêtes à laine de la race commune de Toscane; leur taille n'était pas élevée, mais leurs formes étaient excellentes: blanche et bien garnie de laine, cette race me parut avoir une idendité parfaite avec l'espèce voyageuse de Provence. Ses toisons sont un peu plus fines, elles pèsent un kilogramme, lavées à dos, et se vendent aujourd'hui en Dauphiné; autrefois elles s'embarquaient à Livourne pour l'Angleterre; mais le revenu du fromage des brebis est plus considérable que celui des laines.

Près de là était un haras; nous eûmes beaucoup de peine à l'approcher; il ne consistait qu'en poulains de deux et trois ans, parce que les jumens restent dans la plaine. Comme dans tous les haras sauvages, ces chevaux affectent une grande similitude de formes. Elles sont élégantes, leurs membres sont d'une extrême finesse et d'un dessein très-pur; mais ils ont tous la croupe de

mulet, le ventre profond, et la tête longue et busquée des chevaux italiens.

Cependant ces chevaux petits, mal nourris, et plus mal pansés, fournissent de longues traites, sans que leur haleine s'altère ni que leur courage diminue ; ils valent mieux pour la selle que pour le trait, parce qu'ils manquent d'épaules et de poids dans le collier ; mais comme les bœufs font en Italie tous les gros transports, cette petite race fluette s'adapte fort bien aux usages auxquels on la destine.

En m'approchant d'un canton de rocs et d'épines, j'y vis une industrie dont je n'avais aucune idée. C'était un troupeau de plus de douze cents chèvres transhumantes, vivant toujours dans les bois et ne connoissant ni toits, ni demeures. Ces animaux, devenus sauvages, ne s'approchent des bergers que pour recevoir deux fois par jour le sel qu'on leur distribue au moment de les traire. C'est le seul moment où je pus voir ces chèvres. Elles étaient d'une grande beauté, et je remarquai surtout un bouc, qui aurait pu figurer comme bouquetin au Jardin des plantes,

A quelque distance de là, et sur un pâturage superbe, je vis le troupeau mérinos qui appartenait à mes compagnons de voyage. Il y en avait à peu près deux mille. Je n'ai jamais vu, sans en excepter Rambouillet, de troupeau en meilleur état et composé de plus beaux individus. A la vérité, leur économie n'est pas celle des troupeaux toscans; au lieu de passer l'hiver sur les parcours des maremmes, ils descendent en automne dans les bergeries *de Sala*, où le meilleur fourrage les attend. Ils ne sont ainsi soumis à la vie sauvage que pendant l'été, et ils évitent les rigueurs de l'hiver. Ce régime me paraît nécessaire pour les mérinos: car les propriétaires, tentés par les bas prix de l'hivernage des maremmes, y envoyèrent en 1811 un milier de bêtes, dont sept cents périrent de misère et de faim, plusieurs autres faits analogues me décident à croire que le mérinos est, de toutes les races de bêtes à laine, celle qui demande pour son entretien le plus de soins et de dépenses.

Je passai ainsi, Monsieur, la fin du jour à parcourir les châlets, à examiner les troupeaux et cette économie nomade qui com-

plète, comme j'ai eu l'honneur de vous l'indiquer, le système adopté en Toscane. Nous passâmes la nuit dans un de ces châlets, et le lendemain au point du jour je pris congé de mes compagnons de voyage, et je partis avec mon guide pour descendre vers la Méditerrannée.

Je n'avais parcouru jusques là que le flanc septentrional de la haute chaîne des Apennins; et leur sommet restait encore à une demi-lieue devant moi. Cette sommité sépare les terres de Parme de celles de Toscane. Je montai pour l'atteindre sur un gazon touffu où la rosée avait déposé sa fraîcheur. Je dominais déjà sur toutes les chaînes de l'Apennin; mais au moment où j'atteignis sa plus haute cime, un horizon sans bornes s'ouvrit devant moi. Jamais un si grand aspect n'avait frappé mes regards; toute l'Italie était étendue à mes pieds. Dans un lointain sans nuages la longue chaîne des Alpes se dessinait à perte de vue des frontières de la France jusqu'aux bornes de l'Illyrie. Elles enfermaient comme un cadre argenté cette plaine immense baignée par tant de fleuves. Au midi, je voyais la terre descendre comme

par degrés dans l'horizon vaporeux du matin, de la hauteur où je reposais, jusqu'aux bords de la mer. Je distinguais le golfe et les châteaux de la Spezzia, et je suivais des yeux la superbe ligne le long de laquelle la mer se courbe comme par respect devant les côtes de la Toscane, pour s'éloigner ensuite et aller embellir les rivages de Naples.

Je me trouvais comme en présence de toute l'histoire sur cette terre antique, depuis la descente d'Enée sur les bords du Tibre jusqu'aux journées de Marengo et de Lodi. Combien d'événemens se retraçaient à ma mémoire, et quelles impressions faisaient naître en moi ce théâtre où, comme dans un panorama, toute l'Italie venait se dessiner autour de moi?

Le lieu dont je vous décris l'aspect est sans contredit l'un des sites les plus remarquables de l'Europe; et je conseillerais à tous les voyageurs de faire cette course. Elle peut s'exécuter facilement en allant de Parme à Pontrémoli par la nouvelle route où passent les voitures; de là on peut à cheval atteindre en trois heures la hauteur que j'indique, et revenir le même jour à Pontrémoli.

Mais cette course, plus intéressante peut-être que celle des glaciers de la Savoie, ne peut se faire qu'en été; et la plupart des étrangers consacrent l'hiver à parcourir l'Italie. Ils ne s'en font ainsi aucune idée juste; ils n'en connaissent que les églises, les monumens et les tombeaux, et toutes les richesses que la nature y étale sont perdues pour eux.

J'étais sur les frontières de Toscane, et je m'en aperçus en trouvant pour descendre un joli chemin de six pieds de large, artistement dessiné le long des pentes des monts; il me conduisit de montagnes en montagnes jusques dans la vallée de la Magra où est situé Pontrémoli.

Ce chemin est, comme tant d'autres choses, un ouvrage de Léopold, dont les soins se sont portés jusqu'à faciliter aux troupeaux l'abord de leurs pâturages: car cette route n'a aucun autre but; elle devrait servir de modèle aux habitans des Alpes.

En descendant vers la Méditerrannée, la nature s'offrit à moi sous un tout autre aspect; j'avais perdu de vue les campagnes fertiles et les champs de blé, les prairies et leurs canaux, les chênes et les saules; j'étais

dans la terre du midi; et je traversais des bois de chênes verts et d'oliviers, de lauriers et de cyprès; au lieu de gazons chargés de trèfle, je voyais des tubéreuses et des jacinthes; j'étais dans les montagnes de Gênes.

Au-delà de la Magra, qui sépare ces chaînes inférieures, du haut Apennin que je venais de parcourir, je trouvai le sol Génois, avec son luxe, sa misère et son abandon.

Je traversai des croupes stériles, des pentes où végétaient quelques châtaigniers rabougris, des vallons à demi dévastés par les eaux, des villages qui indiquaient la misère des habitans; comme leur physionomie semblait indiquer la férocité. Je traversai Compiano, bourg qui fournit à toute l'Europe ses montreurs de singes et de bêtes féroces, et j'arrivai enfin sur la route de la corniche, auprès de la poste *du Bracco.*

J'ai peu de choses à vous dire, Monsieur, de la culture de ces montagnes. Elles n'ont point de pâturages, et par conséquent aucune industrie pastorale. Il n'y a dans le pays que des chèvres et quelques moutons. Les châtaigniers, quoique chétifs, fournissent cependant la principale nourriture des habitans;

les vallées produisent l'olivier, la vigne et le maïs, et leur procurent quelques ressources; mais les plus assurées pour eux sont l'émigration et l'industrie de la mer.

Je remarquai seulement ici beaucoup de petites cultures de pommes de terre fort bien exécutées; et auprès de la poste *du Bracco*, je vis un défrichement opéré avec beaucoup d'intelligence et où il y en avait une belle plantation. J'en félicitai le maître de poste, auquel je crus qu'il appartenait; mais il m'apprit qu'il était aux gendarmes français de la station. Il m'informa de même que depuis cinq ans les gendarmes, qu'il avait fallu, par d'assez bonnes raisons, multiplier beaucoup dans ces parages, y avaient introduit la culture des pommes de terre; que les paysans les avaient imités, et que dans l'année de disette qui venaient de s'écouler, elle avait fait d'immenses progrès.

J'admirai la singulière voie que la Providence avait choisie pour doter ce pays de la seule production qui pût, je crois, s'adapter à sa misérable nature. Assurément aucune Société d'agriculture ne l'aurait imaginée.

J'avais ainsi traversé toute la chaîne de

l'Apennin, et je me trouvais sur les côtes de la rivière de Gênes. J'en suivis les contours jusqu'au sommet du Golphe, où cette ville célèbre semble avoir assis le trône d'où elle règne sur ces mers.

Je ne vous parlerai pas, Monsieur, de la splendeur de Gênes, ni de ses palais, ni des trophées de son ancienne gloire; parce qu'on a déjà souvent répété ces descriptions. Je me bornerai à vous décrire le singulier aspect de la nature stérile et pompeuse qui l'environne, et je ne pourrai mieux y réussir qu'en continuant le récit de mon voyage.

Il était six heures du soir lorsque je suis reparti de Gênes pour aller en Toscane, en suivant le long de la mer cette route qu'on appelle la Corniche. Aujourd'hui encore cette route n'est qu'un sentier tracé près du rivage ou sur les pentes de la montagne; mais dans peu d'années elle sera changée en une terrasse magnifique, arrondie autour du Golphe, et unissant ainsi l'Italie à la France. On a déjà terminé quelques portions de ce chemin; mais comme elles ne sont pas contiguës, je n'ai pu en profiter, et j'accompa-

gnai le courrier qui fait encore ce trajet à cheval.

C'était un jour de fête, tout le peuple de Gênes était répandu dans ses environs pour respirer, pendant cette belle soirée, l'air frais de la mer et le parfum des orangers. Le soleil allait se coucher derrière les montagnes, et les maisons de plaisance, bâties sur leurs pentes, commençaient à se voiler dans une demi-teinte obscure, elle me permettait à peine de distinguer les fresques peintes sur leurs façades. Des femmes élégamment vêtues accouraient sous les berceaux qui bordent le chemin, parce que nous excitions leur curiosité par le galop de nos chevaux. Elles n'étaient plus comme autrefois enveloppées d'un voile qui cachait leur taille et leur figure. Elles avaient renoncé à ce schall qu'on nommait *mezaro* et dont la coquetterie, dit-on, était parvenue à faire usage. Elles étaient mises comme on l'est en France, comme on l'est partout.

Après une heure de chemin, il fallut ralentir notre course; car la nouvelle route finissait, et avec l'arrivée de la nuit nous quittâmes ces environs décorés avec tant d'art.

Le chemin se changea en un sentier rocailleux dont les sinuosités nous conduisaient tantôt sous des bois d'oliviers, et tantôt sur le bord de la mer.

La nuit devint bientôt tout-à-fait obscure; les habitans avaient quitté les campagnes pour se retirer dans leurs demeures. Des parfums dont j'ignorais le nom s'exhalaient de toutes les plantes qui bordaient la route; des rossignols, cachés dans l'ombre des arbres et de la nuit, chantaient sur notre passage; des milliers de mouches luisantes, volant de fleurs en fleurs, éclairaient d'une lueur fugitive tous ces calices et ces étamines, et semblaient une nuée d'étoiles descendues sur la terre pour en charmer les nuits.

Confié à l'habitude routinière du cheval que je montais, j'avais noué sa bride sur son col, et je lui laissais sans inquiétude le soin de me guider. Je respirais cet air rafraîchi par le soir, mais doux et tiède encore; j'écoutais le murmure des vagues qui venaient mourrir sur le rivage; le temps était si pur et si calme que ces ondes venues de si loin ne faisaient pas ce soir-là plus de bruit que celles d'un ruisseau. Je pensais au voyage que je

commençais, je me faisais des images riantes des belles contrées qui m'attendaient. Un souvenir de vingt années me rappelait le temps de ma jeunesse où je les avais parcourues; j'avais fait alors le même chemin; j'étais avec un ami de mes premiers ans, il n'existe plus : comme tant d'autres il a trouvé la mort dans des régions lointaines. Je pensais à lui dans ce trajet silencieux de la nuit, lorsque j'entendis des coups de canon retentir à une grande distance. Ils venaient de la mer, et c'était sûrement un vaisseau anglais qui tirait sur quelque bâtiment côtier pour le faire amener. Car je ne comptai que six coups, après lesquels la mer et le rivage redevinrent paisibles comme auparavant.

J'aurais aimé à m'arrêter pour recevoir sans obstacles toutes les impressions de cette nuit, mêlée pour moi de repos et d'agitation. La nature entière me parlait un langage nouveau assorti à la pureté du ciel et au calme de la mer. Le climat et les plantes unissaient leur douceur et leur parfum pour créer autour de moi un monde fantastique, que mon imagination se plaisait à embellir. J'aurais voulu éloigner le terme de son réveil : car je pré-

voyais qu'il aurait lieu à la naissance du jour ; et je redoutais ce réveil comme étant la fin de l'un de ces rêves qui charment par leurs illusions.

Le soleil en éclairant l'horizon me le montra dans toute sa pompe. J'étais alors auprès de *Sestri* sur une des terrasses nouvellement coupées dans les rochers pour le passage de la route projetée. De là je dominais sur la mer ; moins calme que le soir précédent ; un vent d'Afrique élevait des vagues qui venaient se briser aux pieds de ces rochers. Ils étaient mouillés par la poussière des eaux , et les arbustes qui croissaient dans leurs fentes, s'humectaient de cette vapeur. La fraîcheur matinale se répandait en teintes argentées sur les flancs des montagnes. Dans quelques-unes de leurs sinuosités je voyais des habitations entourées de vignes et de figuiers. Ces demeures étaient peintes à fresques et imitaient par leurs façades trompeuses l'élégance d'une noble architecture. Autour de leur toiture aplanie régnait une balustrade couronnée de jasmins et de clématite. Partout ailleurs la terre n'offrait qu'une aride nudité ou une parure inutile. Les montagnes de Gênes,

semblent avoir été créées pour nous apprendre que la nature peut quelquefois se plaire à ne se revêtir que d'un luxe d'ostentation, sans aucun but d'utilité. Puisque tout ce qui sert à alimenter la vie en est sévèrement exclus, tandis que tout ce qui ne sert qu'à la parer y végète avec profusion. On n'y trouve ni fruits, ni moissons : car dans ces rochers chaque herbe est une fleur, et chaque arbuste un laurier.

Je marchais pendant toute la journée dans ces sentiers, au milieu de la splendeur de cette terre stérile. Je trouvais à peine des alimens dans les chétives maisons où nous changions de chevaux, et ces animaux eux-mêmes ne trouvaient qu'une nourriture insuffisante dans la montagne qu'on leur destinait pour pâture. Ils étaient maigres et petits; mais je ne pouvais me lasser d'admirer le courage avec lequel ils gravissaient les pentes de ces montagnes. On les tire des maremmes de la Toscane, et leur éducation libre et sauvage leur inspire, avec un caractère mutin, une ardeur surprenante. Enfin, après avoir atteint une cime élevée, je découvris le vaste bassin de la *Spezzia*, en-

touré par des collines couvertes d'oliviers. Le chemin s'élargit en descendant dans ce vallon, et de là jusqu'à *Sarzane*, je retrouvai la nouvelle route. Mais à peine terminée, aucune voiture n'avait, jusqu'à ce jour, foulé le sable qui la recouvrait : car il n'en existait pas encore dans ces environs, et je continuai à cheminer à cheval vers *Sarzane*, où je suis arrivé à l'entrée de la nuit, et d'où j'ai l'honneur de vous adresser cette lettre.

Demain, Monsieur, je pars pour la Toscane, et j'aurai à vous décrire une nature, une industrie et des images bien différentes.

J'ai l'honneur d'être, etc. etc.

LETTRE SIXIÈME

Florence, 4 mai 1813.

Je voudrais, Monsieur, vous faire un tableau de cette charmante contrée qu'on appelle la Toscane; car je ne peux pas essayer après M.r Sismondi de vous décrire les détails de son agriculture. Je cherche si je dois vous donner une description méthodique de ce pays, ou bien vous le raconter à mesure que je le parcours. Il me semble que je réussirai mieux en suivant cette dernière méthode, et je vais l'essayer.

La Toscane comprend trois régions absolument distinctes. L'Arno, au fond de sa riante vallée, trace au milieu des montagnes un bassin dont Florence occupe le centre et qui se prolonge au midi jusqu'à Cortone, et à l'occident jusqu'à Pise. Au voisinage de la mer, ce bassin, souvent très-resserré, s'ouvre en une vaste plaine unie comme une glace et délaissée par les eaux.

La rive droite de l'Arno est bordée par la haute chaîne de l'Apennin; sa rive gauche s'étend jusqu'à la mer et aux frontières de l'Etat de l'Eglise. Elle n'offre qu'une surface inégale et tourmentée; d'un sol peu fertile, dont l'air est en grande partie malsain, et dont chaque sommité est couronnée par les ruines de tous les âges.

La région apennine comprend les deux sixièmes de toute l'étendue de la Toscane; la riche vallée de l'Arno un sixième seulement: les trois autres sixièmes occupent la région connue sous le nom de Maremme ou pays de mauvais air; *Sienne* peut être regardée comme sa capitale.

Ainsi, Monsieur, la partie fertile et riante de la Toscane se borne à un sixième de son étendue. C'est à la décrire que tous les voyageurs se sont bornés; je l'essaierai comme eux, mais je désire vous faire connoître aussi cette contrée malsaine, ignorée et sauvage, que la nature semble avoir frappée, avant le temps, de mort et de stérilité, et qui partout laisse entrevoir l'empreinte d'un temps plus heureux et d'une prospérité évanouie. La Toscane a été trois fois le théâtre de la plus haute

civilisation; et on peut mieux que partoutailleurs peut-être y observer l'action de l'homme sur les forces de la création.

J'ai décrit dans la précédente lettre que j'ai eu l'honneur de vous écrire, le caractère et la physionomie des Apennins, de ces montagnes qui ne présentent plus à l'œil que des vallons ruinés par les eaux, des amas de débris, des pentes boisées et des parcours sauvages. Les mêmes traits se retrouvent dans les Apennins de la Toscane, et il serait superflu de vous les retracer. Il y a cependant quelque chose de plus adouci dans cette nature Florentine, comme si le voisinage de cet élisée terrestre répandait une influence suave autour de lui. Les cimes des monts sont moins élevées, leurs pentes moins roides, leurs pâturages plus frais et leurs vallons plus habités.

Mais, comme dans tout le reste de l'Apennin, la population y est pauvre, nourrie de châtaignes et entretenue par les profits de l'émigration et du travail qu'elle lui procure à Florence, à Livourne, dans la fertile vallée de l'Arno et dans les mines de l'île d'Elbe.

Les vallées de la Toscane commencent vers le Lac de Trasimène; celle de la Chia-

na se rapproche de Florence et finit à l'endroit où cette rivière se jette dans l'Arno. Là commence le Val d'Arno; il se divise en supérieur et inférieur, dont l'un domine Florence, tandis que l'autre se prolonge jusqu'à la mer. Il suffira donc de vous décrire la course que je viens de faire dans le val inférieur pour vous faire connaître toute la vallée qui arrose l'Arno.

J'étais seul lorsque je suis parti de Florence: je me dirigeai par Pistoie et Lucques jusqu'à Pise, en suivant, le long des pieds de l'Apennin, la rive droite du fleuve. Des forêts d'oliviers couvrent le pied de ces monts, dont le feuillage cache aux yeux un nombre infini de petites fermes qui peuplent les bases des montagnes. Les châtaigniers s'élèvent sur les pentes supérieures; leur verdure vigoureuse contraste avec la teinte pâle des oliviers, et répand une sorte d'éclat sur cet amphithéâtre.

La route que je parcourais était bordée de chaque côté par des maisons villageoises, dont la distance de l'une à l'autre n'excédait guère cent pas; bâties en briques, l'architecte a su donner à toutes ces maisons une

justesse de proportion et une élégance de formes inconnues dans nos climats. Elles ne consistent qu'en un seul pavillon qui souvent n'a qu'une porte et deux fenêtres de face. Toujours ces maisons sont placées en arrière du chemin et séparées de celui-ci par un mur d'appui et une terrasse de quelques pieds de largeur. Sur ce mur reposent ordinairement plusieurs vases de forme antique d'où s'élèvent des aloès, des fleurs, ou de jeunes orangers. La maison elle-même est entièrement couverte de pampres, en sorte que pendant l'été on ignore si ce sont autant de pavillons de verdure ou des demeures préparées pour l'hiver.

Au devant de ces maisons on voit par essaims de jeunes paysannes vêtues de linge blanc, d'un corset de soie et d'un chapeau de paille orné de fleurs et penché sur leur tête. Elles sont occupées à tresser sans cesse les nattes fines, trésor de cette vallée, dont on fait les chapeaux de paille de Florence.

Cette fabrication est devenue la source de la prospérité du val d'Arno; elle rapporte annuellement trois millions, qui se repartissent uniquement entre les femmes de cette

contrée; car les hommes ne se mêlent en rien de cette industrie. Chaque jeune fille achète pour quelques sols la paille dont elle a besoin, elle met son talent à la tresser aussi fin que possible, et vend elle-même et pour son profit les chapeaux qu'elle a fabriqués; l'argent qu'elle en retire forme à la longue sa dot. Le père de famille a droit cependant d'exiger des femmes de sa maison un certain travail rustique dans sa métairie, et il reçoit ce travail par des ouvrières de la montagne que les filles de la plaine paient sur le produit de leurs chapeaux, pour faire l'ouvrage à leur place. Celles-ci gagnent, en effet, de trente à quarante sous par jour en tressant leur paille; tandis que pour huit ou dix elles salarient une pauvre femme de l'Apennin. Elles assurent aussi que les travaux champêtres, en durcissant leurs mains, ôteraient à leurs doigts l'agilité nécessaire à la finesse de leur travail.

Telles sont, Monsieur, ces paysannes du val d'Arno, dont les voyageurs célèbrent les grâces et la beauté, dont Alfieri allait étudier le langage, et qui semblent en effet nées pour embellir les arts comme pour leur servir

de modèles; ce sont des bergères d'Arcadie, mais c'est que ce ne sont pas des paysannes; elles n'en ont que la santé et l'insouciance, et n'en connaissent jamais les peines, le hâle, ni la fatigue.

On m'a assuré que la récolte de deux arpens suffit pour fournir toute la paille que la fabrication des chapeaux consomme en Toscane. Cette paille est celle d'un froment sans barbe, coupé avant son entière maturité, et dont la végétation a été étiolée par la stérilité du sol. Ce sol est choisi dans les collines calcaires; il n'est jamais fumé, et les plantes sont semées très-épaisses.

Ces habitations, si voisines les unes des autres, indiquent assez que les domaines qu'elles servent à exploiter sont eux-mêmes bien bornés, et que la propriété est prodigieusement divisée dans ces vallons. En effet l'étendue de ces domaines est de trois jusqu'à dix arpens; ils sont placés autour du manoir et séparés en compartimens par de petits canaux et des rangées d'arbres. Ces arbres sont quelquefois des mûriers, presque toujours des peupliers, dont la feuille sert d'aliment aux animaux. Chacun de ces arbres

porte un cep de vigne dont le métayer entrelace les pampres dans mille directions diverses.

Ces compartimens, disposés en carrés longs, sont assez spacieux pour qu'on puisse les cultiver avec une charrue sans roues attelée de deux bœufs. Aussi y a-t-il une paire de ces animaux entre dix ou douze métayers; ils les emploient successivement à l'exploitation de toutes ces fermes. Ces bœufs viennent de l'État de Rome et des Maremmes; ils sont de la race hongroise, extrêmement bien entretenus et couverts de toiles blanches ornées de beaucoup de broderies et de pompons rouges.

Presque toutes les métairies nourrissent un cheval aussi fin qu'élégant dans ses formes; il s'attèle à une petite charrette à deux roues, artistement fabriquée et peinte en rouge; elle sert à tous les transports de la ferme et surtout à mener à la messe et au bal les filles du métayer. Aussi voit-on, les jours de fêtes, toutes les routes couvertes par des centaines de ces petits chars, volant dans toutes les directions, et menant de jeunes filles parées de fleurs et de rubans.

Les fermes du val d'Arno n'ont pas assez de fourrage pour nourrir des vaches; les cultivateurs ont imaginé d'élever seulement des genisses. Ils les achètent à l'âge de trois mois, les gardent jusqu'à dix-huit et les vendent alors à la boucherie, pour les remplacer par de plus jeunes. C'est des pâturages des Maremmes que les marchands amènent ces genisses aux foires du val d'Arno.

Vous comprendrez, Monsieur, le motif de cet usage quand je vous aurai expliqué l'assolement adopté dans ces vallées. Il n'y a aucune prairie naturelle, les feuilles des arbres, les débris des légumes, et un peu de trèfle faruch, sont les seules nourritures ménagées aux animaux. Tout est réservé pour l'homme dans cette contrée, où il a été accumulé outre mesure par la plus ancienne civilisation. Il n'y a pas d'assolement irrévocablement fixé dans cette région; voici cependant le plus généralement suivi; il vous donnera une idée de la rapide succession de récoltes.

1.re année; maïs, haricots, pois ou autres légumes, fumés.

2.de année; blé.

3.e *idem;* fèves d'hiver.

4.e *idem;* blé.

5.e *idem;* tréfle faruch, semé après le blé, fauché au printemps et suivi de sorgho.

C'est-à-dire six récoltes en cinq ans, dont une seule pour les animaux.

Vous savez, Monsieur, que le sorgho est une espèce de grand panais; il ne donne qu'une farine grossière dont on fait de méchante soupe et de mauvaise poulente.

Ces diverses récoltes, bien qu'elles ne reçoivent en cinq ans qu'une seule fumure, atteignent cependant une assez grande beauté. Il faut l'attribuer à ce que ce sol d'alluvions est profond, fertile et frais; à ce qu'il est cultivé avec le soin le plus minutieux; à ce que les récoltes sont heureusement intercalées entr'elles dans cet assolement, et enfin à ce que l'extrême voisinage des habitations leur fournit cet engrais chimique, dont l'action échappe à nos sens, mais dont l'expérience nous force d'admettre l'existence.

Aussi cette immense population vit sur les produits de ce sol si divisé, mais elle y vit avec une sévère économie et ne recueille

jamais assez pour pouvoir mettre en réserve et résister aux mauvaises années: le port de Livourne et les marchés de la Romagne viennent alors à leur secours; le produit des vins, des huiles et des chapeaux de paille fait la compensation. Ce n'est ni la fertilité native du sol, ni l'abondance qu'il étale aux yeux du voyageur, qui constituent le bien-être de ses habitans. C'est le nombre des individus par lequel il faut diviser ce produit total, qui assigne à chacun d'eux la portion dont il est appelé à jouir. Ici elle est bien petite.

En effet, je vous ai montré jusqu'ici, Monsieur, un pays charmant, arrosé, fertile et couvert d'une végétation perpétuelle; je vous l'ai montré divisé en millions d'enclos, qui, comme autant de carrés de jardin, font épanouir mille productions variées; je vous ai montré au-devant de tous ces enclos, d'élégantes demeures, tapissées de pampres et décorées de fleurs. Mais, en entrant dans ces habitations, on y trouve une absence totale de toutes les commodités de la vie, une table plus que frugale, et une sorte d'apparence de dénuement. Tous ces ménages sans exception ne sont pas propriétaires du manoir qu'ils

habitent ; ils n'en sont que métayers, et acquittent au propriétaire la moitié en nature de toutes les récoltes.

Ces propriétaires sont fixés dans les nombreuses villes des fertiles vallées de la Toscane ; plusieurs d'entr'eux possèdent jusqu'à cent métairies ; un très-grand nombre en ont dix, vingt, trente. Ainsi la population est partagée en deux classes, qui ne se mélangent jamais ; les propriétaires citadins et les paysans non propriétaires. — Il faut y ajouter les négocians et les artisans, aussi habitans des villes, et on concevra alors d'où provient le nombre et la population de ces villes.

On est étonné, Monsieur, lorsqu'on réfléchit à la somme des capitaux qui ont été repartis dans ce val d'Arno pour être parvenu à en diviser à ce point la propriété, à en bâtir les innombrables fermes, et à en perfectionner tout le matériel ; cet étonnement augmente lorsqu'on examine encore le système général qu'il a fallu établir pour garantir les vallées du ravage des eaux.

Placée entre deux chaînes de montagnes, dont l'une est très-élevée, la vallée de l'Arno était périodiquement dévastée par une foule

de torrens, qui se précipitaient des montagnes, chargés de pierres et d'éboulemens. Il fallait donc à la fois maîtriser ces eaux, en contenir les ravages, et profiter cependant de leur arrosement et des terres qu'elles entraînaient avec elles.

On y est parvenu en contenant dans de fortes murailles le cours de ces torrens, et en en formant ainsi autant de canaux. On leur a donné une direction droite, afin que la violence des eaux ne pût renverser aucun angle, et qu'elles déposassent leurs pierres dans le lit même qu'elles parcourent. De distance en distance on a ménagé des entrées au niveau moyen du courant, pour que les eaux pussent s'échapper latéralement et venir séjourner sur les terres afin d'y déposer lentement le limon qu'elles charient. Une multitude de canaux, par des prises d'eau successives, divisent le courant principal, et en tempérant sa violence font profiter les terres d'alentour de l'arrosement de ces eaux. Ces canaux se subdivisent à l'infini, tellement qu'il n'est pas un carré de terre qui n'en soit entouré. Ils sont tous revêtus de murs de briques, taillés à angles droits.

Chaque torrent à pour lui seul un système complet de défense et de subdivision, en sorte que la totalité des vallées est comme enveloppée par un réseau de petits courans qui portent partout l'arrosement et la fraîcheur. Ce système exige une multitude de ponts et de ponceaux pour lier ensemble cette foule d'îlots, et maintenir toutes les communications entr'eux. Le capital appliqué à la confection de tout ce système a dû être immense.

Mais ce qui a demandé l'emploi d'un capital bien plus considérable encore, c'est la construction du grand nombre de villes et de bourgs répandus le long du cours de l'Arno. Ces villes et ces bourgs ont un caractère de splendeur, qui ailleurs n'appartient qu'aux plus grandes cités. Leurs temples, leurs fontaines, leurs promenades, tous leurs édifices réunissent à la plus parfaite élégance une grandeur et une majesté imposantes. Tous les capitaux de la Toscane ne suffiraient pas aujourd'hui à édifier les églises qui s'élèvent sur son sol, avec leurs ornemens, leurs marbres et leurs porphyres.

C'est surtout en arrivant à Pistoie que je fus frappé de ce luxe d'architecture, et de cette profusion de monumens. Mais je l'aurais été

de même à Pise, à Arezzo, à Volterra et bien plus encore à Sienne.

Je me suis arrêté à Pistoie et j'ai été parcourir la ville, sans me servir de guide. J'ai passé dans des rues magnifiques; mais solitaires. Elles étaient bordées par des palais et des maisons dont plusieurs étaient abandonnés. J'ai rencontré de loin en loin un passant dans ces rues; l'étonnement que leur causait ma rencontre, à suffit pour m'apprendre combien cet évènement était rare. Lorsque j'ai abordé ces passans, pour en obtenir quelques renseignemens, ils m'ont répondu avec une obligeance et une grâce qui m'indiquaient en eux les héritiers d'une civilisation parfaite.

J'allai ainsi de dômes en dômes et de palais en palais: j'y ai vu de beaux restes et quelques tableaux remarquables. Je suis parvenu, dans ma course errante, sur la place du dôme. Le temps était orageux et le vent balançait les herbes, qu'il avait semé lui-même sur le faîte des édifices; mais un rayon de soleil éclaira pendant mon passage cette place antique. Les temps modernes ont respecté les nobles bâtimens qui l'entourent

et leurs murailles bronzées gardent en dépôt les tables de l'histoire.

Il n'y a plus que 6000 habitans à Pistoie; il y en avait autrefois plus de 40,000. La population des villes de la Toscane a décru dans la même proportion. On y compte aujourd'hui 220000 citadins. Ces villes devaient contenir ainsi dans le 16.me siècle plus d'un million d'habitans : c'est-à-dire qu'elles équivalaient à la population de Londres et ce calcul est justifié par l'histoire et peut seul expliquer les phénomènes de cette histoire, dont les vestiges nous étonnent.

Au-delà de Pistoie, la campagne devient encore plus riante et plus fertile, parce que les alluvions y ont fait des dépôts plus profonds, et parce que la vallée, en s'élargissant s'éloigne des montagnes, et jouit d'un climat plus doux. Aussi la verdure devient plus épaisse, les récoltes plus abondantes et l'horizon plus ouvert.

Auprès de Pescia, la route se rapproche du pied de l'Apennin : cette jolie ville est adossée aux penchans d'un vallon couvert d'oliviers. Au milieu de ces oliviers, sur la pente de cette colline, il y a une habitation riante et champêtre, où l'on ne parvient que

par un sentier, dont l'abord est défendu par des massifs de figuiers, de pampres et d'aloès; c'est dans ce séjour que j'allai voir votre ami et le mien, M.r Sismondi. Il s'occupait à écrire les derniers volumes de l'histoire de l'Italie. De sa demeure abritée, il découvrait devant lui ce vaste horizon, théâtre de tant de scènes; il voyait dans le lointain s'élever, vers les monts de Volterra, les ruines de ces villes et de ces châteaux dont il a raconté l'histoire, et qui semblaient se présenter à lui comme de vieux témoins des traditions du temps.

Une colline détachée de l'Apennin s'avance seule vers les bouches de l'Arno, et sépare sa vallée de la plaine de Lucques. Le bassin de Lucques est bien plus fertile encore que le val d'Arno. La culture y est semblable, mais les produits en sont beaucoup plus abondans. L'ouvrage de la nature y est plus beau, et celui de l'industrie reste bien au-dessous. On n'y retrouve ni la même élégance dans les habitations rustiques, ni les mêmes soins dans la confection des canaux; tout est ici plus agreste, plus négligé, moins fini. Les femmes sont mal vêtues; leur langage a perdu de sa grâce, comme leur figure de ses charmes.

L'ancienne ville de Lucques est au milieu de cette plaine et près du cours du Serchio. Je ne sais, Monsieur, par quel phénomène il est arrivé que cette ville n'ait pas un seul trait italien. Ses rues tortueuses, ses toits pointus, l'irrégularité de sa construction, la font ressembler à une cité flamande. Je voudrais avoir l'explication de cette singularité; je n'ai pu l'obtenir nulle part, et n'ai pas même pu la conjecturer (1).

On suit, pour aller de Lucques à Pise, une route nouvelle; elle traverse avec le Serchio dans une coupure de la colline qui sépare ces deux villes; et on débouche avec lui dans la vaste plaine de Pise et de Livourne.

En approchant de Pise et de la mer, on voit cesser cette culture potagère qui anime les environs de Florence; les arbres deviennent rares, les maisons éparses, les charrues agissent au large dans de vastes champs; il n'y a plus ici d'innombrables

---

(1) M. Schlegel m'a dit depuis qu'il fallait attribuer l'architecture de Lucques au goût moresque qui s'était répandu en Italie dans le dixième siècle.

familles de métayers ; quelques grands fermiers exploitent les campagnes ; nous touchons au pays de mauvais air et aux confins de la culture pastorale.

Je viens de parcourir avec vous, Monsieur, ce charmant val d'Arno, la plus délicieuse contrée qui soit peut-être sur la terre. Dans aucun pays la propriété n'est plus divisée, dans aucun, l'homme n'a autant ajouté à la nature. Il n'y a pas laissé un seul ruisseau, mais il a construit des miliers de canaux : il n'y a pas un seul gazon, pas une seule de ces prairies naturelles où le cultivateur, en les récoltant, semble recevoir un don généreux de la création : il n'y a pas un seul bouquet de bois, pas un de ces arbres, dont la nature a semé le germe et fait pousser les antiques rameaux. Tout y est planté et taillé par l'homme, il y fait sentir partout sa présence et il y a multiplié ses œuvres, jusqu'à l'infini. On aperçoit seulement dans l'horizon cette chaîne de montagnes qu'il a comme abandonnée à la Providence, et où il a négligé d'étendre son empire.

Cette culture artificielle, en couvrant toute la campagne de plantations regulières, en le

entremêlant des pampres de la vigne, a proscrit ces végétations natives, ces formes pittoresques, et ces teintes dégradées, qui donnent à la nature tant de variété et d'harmonie. Ici les teintes sont uniformes et vives, les formes toutes semblables les unes aux autres; le paysage y semble toujours vu dans une chambre obscure, et le Poussin n'y aurait jamais pris le sujet de ses tableaux. C'est le séjour le plus perfectionné par la civilisation, et celui où l'homme a su le mieux approprier à son usage, les forces natives de la création.

Mais ce perfectionnement de la nature par les soins de l'homme ne s'effectue pas successivement et de nos jours; il s'est réalisé en entier à une époque bien antérieure et qu'il est assez difficile de fixer. Elle n'appartient point à l'ancienne civilisation romaine: car tout est moderne et chrétien dans ce vaste système d'édifications. Le goût grec qu'on y retrouve, la place après l'époque de la renaissance des lettres en Italie; elle ne peut pas appartenir non plus aux règnes paisibles des Médicis: car la plupart de ces monumens portent une date antérieure. Il faut donc placer cette période où l'industrie humaine

a atteint son plus haut terme, vers cette époque orageuse pendant laquelle fleurissaient les républiques de la Toscane, époque effrayante dans l'histoire, et pourtant magnifique dans les résultats que les siècles nous en conservent.

Il faut se livrer à cet examen, afin de comprendre à quel point devaient s'élever la population, le commerce et la richesse de ces villes pour avoir, sur quelques lieues d'espace, assemblé plus de villes, bâti plus de temples, élevé plus de palais qu'il n'en existe aujourd'hui dans beaucoup de grands états. Ce système d'édification s'est réalisé en entier dans cette même contrée où l'activité du port de Livourne n'a pu parvenir encore depuis quatre-vingts ans à défricher seulement les champs qui l'environnent.

Je me borne, Monsieur, à vous présenter ce problème d'histoire, et je n'entreprendrai pas de le résoudre. Dans ma prochaine lettre je vous parlerai de ces régions où il ne reste plus que les ruines d'une ancienne civilisation. Tandis que dans la vallée de l'Arno elle s'est conservée; mais c'est à la manière des cabinets d'histoire naturelle, toutes les formes,

toutes les couleurs sont les mêmes; mais il n'y a plus de mouvement; car tout y est aujourd'hui stationnaire.

J'ai l'honneur d'être, etc., etc.

LETTRE SEPTIÈME.

Pise, 15 Mai 1813.

AVANT de voyager avec vous, Monsieur, dans les Maremmes de la Toscane, je dois vous parler de l'un des établissemens d'agriculture les plus remarquables de l'Europe. Il est situé à la porte de Pise, et presqu'aucun voyageur ne va le visiter. Cette ferme s'appelle *San Rossore*; c'est un domaine fondé par les Médicis et administré aujourd'hui par M.r Batistini, avec autant d'intelligence que de capacité.

Entre Pise et la mer, des bouches du Serchio à celle de l'Arno, les eaux ont délaissé une plaine de plus d'une lieue carrée d'étendue, dont le sol, mêlé de sable marin, était trop stérile pour être défriché. Il est couvert d'un gazon fin, et des chênes verts ont cru au milieu de cette plaine, qui constitue le domaine de San Rossore.

On ne peut le parcourir qu'à cheval; M.r Batistini voulut bien m'accompagner, et

me prêta l'un des siens. En sortant de Pise on passe auprès de cette tour célèbre qui penche depuis des siècles, et on entre immédiatement dans une avenue plantée d'ormeaux; elle conduit au cassin ou maison de chasse de San Rossore. Déjà l'on est sur les terres du domaine; des deux côtés de l'avenue s'étendent des prairies dont le foin sert à la nourriture d'hiver des animaux de la ferme; mais bientôt ces prairies viennent se perdre dans des gazons plantés çà et là de chênes verts et d'églantiers; elles ont l'apparence d'un parc négligé. Les Italiens désignent par le mot de *Macchie* ces terres sauvages qui sont à la fois des pâturages et des bois. Peu après nous sommes arrivés au cassin. C'est une jolie maison carrée, n'ayant qu'un rez-de-chaussée et un étage, et que Léopold a fait décorer de fresques représentant des chasses.

De là nous nous sommes dirigés au nord vers les terres baignées par le Serchio; nous marchions sur le gazon et nous étions abrités par l'ombrage des chênes; à quelque distance nous avons passé auprès d'un vaste hangar, soutenu par des colonnes qui supportent un

magasin de foin; le plain-pied est divisé par des compartimens de râteliers. C'est là où les chevaux du haras se retirent dans le mauvais temps pour passer la nuit; lorsque le pâturage manque, on y supplée en jetant du foin dans ces râteliers.

Parvenu un peu au-delà dans une clairière découverte, je m'arrêtai vers une bergerie neuve destiné à recevoir un troupeau de deux cents mérinos, nouvellement introduits dans cet établissement. Ils passent l'hiver dans ces parcours sablonneux, et l'été sur les montagnes. Ce régime absolument analogue à celui d'Espagne, me parut leur convenir: car le troupeau était en bon état et j'y remarquai quelques individus distingués.

Sur les bords du Serchio où l'herbe est plus riche, je ne tardai pas à rencontrer un haras qui pâture à l'ordinaire dans cette portion des herbages. Il consistait en une vingtaine de jumens, avec leur suite et leur étalon. Un peu plus loin était un troupeau semblable. Il y en a huit dans tout l'établissement. Ces chevaux sont entièrement libres et sauvages, soit dans la plaine où ils resten l'hiver, soit sur la montagne où ils pâturent l'été. Ils ne

connaissent les soins de l'homme que pendant ce voyage.

La seule chose que je remarquai dans ce haras, c'est la division des jumens, qui forment autant de petites tribus gouvernées par leur étalon. Ces tribus ne se mêlent jamais, ou bien il en résulte des combats à mort entre les étalons. Car le caractère de ces animaux, leur despotisme et leur ardente jalousie a quelque chose de tout-à-fait asiatique, inconnu aux chevaux du nord.

Chaque tribu a son quartier de pâturage qu'elles se sont divisées entr'elles sans que les pâtres y soient intervenus. Cette division, sévèrement respectée, est si heureusement partagée, que chaque tribu trouve une nourriture égale dans l'espace qu'elle s'est assigné.

Ces chevaux ont tous une grande ressemblance de figure. Leurs membres sont très-fins, mais leurs articulations sont faibles et trop flexibles Ils ont les hanches basses, les cuisses plates, les reins et le garot saillants, l'épaule mobile, l'encolure de cerf, et la tête longue et démesurément busquée. Ce sont, comme vous voyez, Monsieur, de vilains chevaux ; il seraient propres à la cavalerie

légère ; mais ici ils ne sont bons à rien ; trop légers pour le carosse, trop grands pour la selle, trop vicieux partout ; on ne les vend guères que pour le service des charbonniers et de la poste.

M.[r] Batistini a senti ces inconvéniens, et a été lui-même acheter en Normandie six fort beaux chevaux, afin de corriger les défauts et les vices de sa race. Je n'ai vu que des poulains de deux mois provenus de ces croisemens ; le busqué de leurs têtes était corrigé et ils m'ont paru fort beaux.

En nous éloignant du canton où étaient les chevaux, nous nous sommes dirigés vers la mer et nous avons traversé une forêt de chênes verts. Je remarquai que les feuilles de ces arbres étaient toutes taillées à la même élévation, à douze pieds de terre, environ, sans qu'une seule feuille dépassât ce niveau : on m'apprit que c'était le brouter des chameaux qui alignait ainsi le feuillage à la hauteur de leur encolure, et que bientôt j'allais voir moi-même un troupeau de cette race étrangère.

A peine eûmes-nous, en effet, dépassé la forêt que je me trouvai sur une vaste plage qui n'avait pour horizon qu'une forêt, une



mer sans bornes et des plaines sans fin. C'était un désert, c'était l'Arabie : car à notre approche quelques chameaux couchés dans le sable se levèrent, et d'autres occupés à pâturer avec nonchalènce le long de la grêve tournèrent vers nous leurs têtes mobiles et leurs regards stupides. Plus de deux cents chameaux étaient répandus le long de cette plage. Ils y erraient silencieusement, attendant l'heure chaude du jour pour rentrer dans la forêt. Plus loin nous vîmes un groupe de mères suivies de leurs nourrissons; mais elles se mirent à fuir à notre approche, et leur trot était si précipité que le plus grand galop de nos chevaux avait peine à les atteindre. Dans cette course rapide, les chameaux témoignaient par des sauts et des bonds une vivacité dont je ne les soupçonnais pas, et à laquelle leur figure bisarre donnait je ne sais quoi de ridicule

La singularité de ce coup-d'œil, l'aspect de cette solitude, la vue de quelques voiles anglaises de la station de Livourne qui couraient des bordées le long du rivage, comme pour profiter du beau jour, tout cet horizon avait quelque chose d'étranger et d'oriental

qui ne se trouve, je crois, nulle part ailleurs en Europe.

Cette famille asiatique existe sur cette plage dès le temps des croisades; elle y fut amenée par un Grand-Prieur de Pise, de l'ordre de St. Jean. Elle y est plus remarquable qu'utile, bien qu'elle fasse tous les travaux de l'exploitation du domaine. Mais on n'a pas cherché à les employer ailleurs. Ils approvisionnent les charlatans de l'Europe, qui vont y acheter ceux qu'ils promènent de ville en ville, pour le modique prix de six ou sept louis.

Nous étions parvenus jusqu'aux bouches de l'Arno, sur le côté méridional de la ferme. Là cantonnait pendant toute l'année un troupeau de dix-huit cents vaches sauvages; plus farouches que les chevaux et les chameaux; il était toujours difficile et souvent dangereux de les approcher. Leur poil est gris ardoisé, d'une grande finesse, ainsi que leurs membres; leur corps est cylindrique, leurs formes agréables et bien prises; elles portent la tête avec une sorte de grâce et de fierté, et semblent faire parade des immenses cornes dont la nature a orné leur front.

Ces vaches ne donnent point de lait; il

serait sans doute impossible de les traire ; mais il ne vaut pas même la peine de l'essayer, car leur lait tarit au bout de trois mois, et dès qu'elles ont sevré leurs veaux. Ces derniers sont vendus, à cette époque, aux petits fermiers du val d'Arno. On tue les vaches à l'âge de sept ou huit ans, afin d'en obtenir le cuir et la chair. On anoblit ordinairement cette tuerie en en faisant une chasse. Des Torreadors les poursuivent avec la lance. Cette chasse est une fête, il est rare qu'elle soit sans accident.

Cet établissement, dont tout l'art consiste à laisser agir les seules forces et le seul instinct de la nature, se trouve tout voisin de cette contrée que j'ai décrite dans ma précédente lettre, et où la civilisation a, tout au contraire, transformé la nature primitive, au point de ne lui plus laisser un seul trait originaire. Ces deux excès sont nécessaires l'un à l'autre; car la culture tartare fournit à l'industrieux Florentin les animaux qu'il ne peut élever et dont il a besoin pour exécuter tous les procédés de son économie, tandis que cet emploi offre à son tour aux pâtres du désert un débouché pour les produits spon-

tanés de leur industrie. Cette alliance se reproduit partout ; elle enrichit chaque domaine, parce qu'elle permet aux fermiers de se livrer à la culture exclusive dont la création a donné le privilége à leur terre.

La perfection de cet équilibre se retrouve dans les contrées où un heureux mélange entre les cultures naturelles et artificielles permet de faire ces échanges dans le même corps de ferme ; où l'une de ces cultures sert à fertiliser l'autre, et où toutes deux se prêtent un mutuel secours, comme cela existe dans la Lombardie, dans la Belgique, dans toutes les contrées où l'art profite des végétations spontanées de la terre pour en obtenir ensuite avec plus d'abondance les productions préparées par le choix du cultivateur.

Je suis rentré dans la ville de Pise, par la porte voisine du *Campo Santo*. Il faisait encore assez clair pour visiter le sépulcre des Croisés, et je m'y suis arrêté.

Des chevaux pâturaient l'herbe qui croît autour de ces tombes. On aurait dit qu'ils avaient été laissés sur ce gazon par les chevaliers dont il couvre les restes et que ces animaux fidèles y attendaient leur retour. La

métropole, le Batistère et le Campo Santo s'élèvent près les uns des autres sur la grande place qui sert de séjour aux morts.

Les portes de bronze du Batistère ont été apportées de Jérusalem. Elles sont couvertes de bas-reliefs d'un travail minutieux et qui représente la nature orientale. Cet édifice, ainsi que la cathédrale, porte l'empreinte du temps des Croisés; l'architecture en offre un mélange noble et bizarre du style gothique et moresque. Une sorte d'élégance a présidé à ce mélange, comme un hommage rendu par les temps barbares aux souvenirs de la Grèce.

Les longues murailles qui renferment le Campo Santo commencent au-delà des deux Temples et se prolongent au loin. On n'entre dans l'enceinte formée par ces murailles que par une seule porte, et en se fermant, elle sépare l'étranger d'avec les siècles modernes.

Les quatre côtés du Campo Santo forment un quarré long, autour duquel règne une galerie, dont le toit s'appuie au-dehors sur la muraille d'enceinte et au-dedans sur des alignemens de colonnes. Dans le vide et le silence de ces colonnades, on voit un gazon d'une herbe touffue. Elle végète dans une

terre que les Croisés ont rapporté de la Palestine, pour servir de tombe à leurs ossemens.

Les murs sont peints à fresque par les maîtres qui ont enseigné Raphaël, et le pavé qui s'étend sous la colonnade est formé par les pierres dont on a recouvert les sépulcres de ceux des chevaliers que la terre de Jérusalem n'a pas pu contenir. Ces pierres commencent à s'user, et les familles ont déjà de la peine à reconnaître les armoiries et les noms de leurs ancêtres.

Le chevalier *Denon* a imaginé, en dernier lieu, de réunir sur ces voûtes les sarcophages de toutes les dinasties religieuses, qui se sont succédées sur la terre.

Cette histoire funéraire du genre humain commence par les tombeaux de l'antique Etrurie. A ces monumens demi-Egyptiens succèdent ceux des Romains; d'abord informes, ils se perfectionnent avec leur civilisation, jusqu'à retracer le goût et l'exécution des Grecs. L'art recule de nouveau, et, avec les temps gothiques, on voit paroître sur ces sarcophages les processions de moines jusqu'à ce que Michel-Ange, par une alliance heureuse, mais bizarre, vienne décorer de

nouveau les tombeaux des Chrétiens avec les ornemens des Grecs.

L'on voit ainsi, en traversant cette enceinte, les mœurs et les opinions des siècles inscrits sur la pierre. On y voit naître, grandir et finir les nations. Elles se montrent à la fois sous ces voûtes pour attester ce qu'elles ont été. Et cette vue nous fait souvenir qu'il y a déjà long-temps que notre prospérité se prolonge et qu'il serait possible que les cloches funèbres se fissent entendre à leur tour sur nos vieilles patries.

LETTRE HUITIÈME.

Sienne, 25 Mai 1813.

J'avais le projet, Monsieur, de passer par *Volterra* pour me rendre à *Sienne*, et de traverser la contrée qu'on appelle Maremme ou pays de mauvais air; contrée qui s'étend le long de la Méditerranée, de Livourne jusqu'à Terracine, et s'élargit vers l'intérieur des terres jusqu'à la première chaîne de l'Apennin.

C'est le théâtre où sont renfermées les ruines de l'ancien monde et de sa gloire passée: car tout y est souvenirs, et le voyageur n'y trouve plus que des débris. La nature épuisée par tant d'efforts a renoncé à se revêtir de nouvelles productions; les champs y sont stériles, les campagnes sans chaumières, les eaux infectes; et les forêts ne sont plus peuplées que de vieux chênes, qui ont défié les siècles.

Mais je vous décrirai bien mieux, Monsieur, cette terre des anciens jours par un récit

de mon voyage que par des déclamations.

Après avoir quitté Pise, j'ai remonté la rive gauche de l'Arno, jusqu'à Empoli. Là, j'ai quitté la grande route de Florence pour prendre le chemin de Volterra et de Piombino. Ce chemin, tracé par Léopold, est le seul qui conduise dans les Maremmes; dirigé avec beaucoup d'art sur la pente des coteaux, il n'a que neuf pieds de largeur; mais il est entretenu avec un grand soin, et ressemble davantage à l'allée d'un jardin qu'à une grande route.

Je me dirigeai directement au midi en sortant d'Empoli, et je m'avançai vers la chaîne de collines dont l'enceinte forme le val d'Arno. Je fis encore un mille sous les berceaux de feuillages qui embellissent les bords de cette rivière, et je commençai à monter le coteau qui devait bientôt me faire perdre de vue cette délicieuse vallée de la Toscane.

A mesure que je montais, la végétation devenait plus maigre et plus rare; il y avait cependant encore autour de moi des vignes et des oliviers; mais cette verdure était pâle, comme le sol qui la produisait. Au-delà du coteau, je traversai plusieurs petits vallons,

animés encore par des villages, des vignobles et des cultures; quelques canaux les arrosaient; mais ces habitations avaient perdu le caractère gracieux des manoirs de la plaine; elles étaient groupées autour des églises, et n'étaient plus ornées de fleurs ni animées par la vue de jolies paysannes. Je vis encore quelques maisons de campagnes et quelques châteaux; ils s'annonçaient au loin par de longues plantations de cyprès, seuls habitans de ces demeures.

La propriété est encore ici divisée et cultivée par les métayers; les terres produisent de bons vins, un peu d'huile, du maïs, du sorgho et du blé; mais ces productions sont chétives, et le blé ne rend que trois pour un.

On cultive aussi du sainfoin; mais cet usage ne s'étend pas au loin; ce fourrage est destiné à la nourriture des chevaux: car ils sont ici très-nombreux, parce que tous les transports se font à dos. Cette nature assez pittoresque se plonge jusqu'à *Castel Fiorentino*, à quatre lieues d'Empoli.

Castel Fiorentino est sur la frontière du désert; au-delà toute culture cesse, et l'on

entre dans les Maremmes. La surface du pays est sillonnée par de grandes ondulations, semblables aux vagues immenses d'un profond océan, mais dont toutes les formes auraient été adoucies par le temps et le travail de l'homme. De loin en loin, j'apercevais sur les sommités de vieilles enceintes de murailles, dont les pans ruinés laissaient découvrir des habitations ; elles semblaient être encore protégées par quelques vieilles tours.

Dans les vallons on voyait, à grande distance l'une de l'autre, des maisons éparses ; elles n'étaient entourées ni de verdure, ni de jardins, et ne servaient qu'à exploiter des parcelles de terre plantées de maïs ou de sorgho, comme pour rappeler que de malheureux habitans survivaient encore à la ruine de leur patrie.

Au-dessus de toutes les sommités dominait celle où reposent les antiques murailles de Volterra. De loin cette vieille cité se dessine dans l'horizon comme un prodigieux amas d'enceintes, de tours et de clochers. On dirait qu'elle est la capitale du moyen âge et qu'elle s'est séparée par une solitude de

toutes les contrées qui ont renoncé aux mœurs de leurs ancêtres et au respect du passé.

Après avoir marché jusqu'à la fin du jour, je m'arrêtai pour passer la nuit dans une maison isolée qu'on nomme *Castaneo*. Le mauvais air commençait à faire sentir son influence, et les maîtres de ce domaine l'avaient déjà abandonné pour se retirer à San Gimigniano. Ils n'y avaient laissé pour recevoir les voyageurs, qu'un homme de haute stature, dont la pâleur offrait depuis nombre d'années l'image de la mort. Je n'avais pour compagnon de voyage que mon guide. On ôta à mon cheval sa selle et sa bride, et on le laissa à l'aventure chercher sa nourriture autour de la maison. A peine étais-je sous ce toit où l'hospitalité n'avait presque rien à offrir, que l'ébranlement des murailles, occasionné par un tremblement de terre, nous força à nous en éloigner. Ces secousses furent faibles, mais ailleurs elles furent violentes et renversèrent une maison ainsi qu'une portion de l'église de *San Casciano*.

J'allai m'asseoir sur un tronc d'arbre, d'où je regardais la nature sauvage qui m'environnait. Ces terres étaient dans l'état que les

Italiens appellent Macchie, sur lesquelles s'élèvent quelques vieux chênes que le temps ne remplace pas : car ces landes servant de pâture aux troupeaux, ils dévorent toutes les jeunes pousses. Ces arbres antiques, vestiges des anciennes forêts, annoncent ainsi, par leur présence, qu'ils appartiennent à une époque où l'homme pouvait défendre sa propriété : aujourd'hui il ne l'essaie plus.

J'étais encore assis à la même place, contemplant avec tristesse ces campagnes désertes, losque je vis arriver une de ces petites voitures en usage dans le val d'Arno ; elle venait, comme moi, chercher un gîte à Castanco. Deux enfans étaient couchés dans ce char; leur mère, marchant à côté d'eux, ne les perdaient pas de vue un seul instant. Cette femme, belle encore, était pâle, fatiguée, et paraissait accablée de douleur.

Elle descendit ses enfans avec ménagement, et demanda du lait pour leur boisson : il n'y en avait pas. Elle leur donna de l'eau qui était jaune et soufrée, elle les voyait boire avec inquiétude; elle comptait jusqu'aux gouttes qu'ils avalaient. Ces deux pauvres enfans avaient été mordus par un chien enragé, et

cette malheureuse mère les conduisait à Volterra. Elle me dit que l'on gardait dans cette ville un clou de la vraie croix, dont l'attouchement sur les blessures de la rage en prévenait l'effet. Je ne pus m'empêcher de lui montrer quelque doute sur cette efficacité; elle m'assura que de temps immémorial ce remède était usité en Toscane. Je me permis de lui apprendre que la cautérisation était regardée comme un remède plus sûr encore; mais elle ajouta alors qu'avant d'appliquer la sainte relique sur les blessures, on la chauffait jusqu'au rouge. Je n'eus plus rien à repliquer, et je me rassurai sur le sort de ces enfans.

Ainsi le secret de la cautérisation, si moderne dans la médecine, se pratiquait dès long-temps en Toscane. Il n'avait manqué, pour le faire connaître, qu'un voyageur et un hasard; mais quel voyageur est jamais allé à Volterra?

Les habitans des Maremmes fixent leur décadence vers l'époque de la peste du seizième siècle; il paraît que ces ravages détruisirent une grande partie de la population. Dès-lors elle n'a plus été assez forte pour

s'opposer à l'influence du mauvais air. Et chaque année cette influence s'accroît, à mesure que la résistance de la civilisation diminue.

L'affaiblissement de la population, en détruisant la concurrence, à fait baisser le prix de la propriété, dès-lors les grands seigneurs Toscans s'en sont emparés, et de ce moment l'activité productive en a été bannie sans espoir de retour. Les tentatives faites par Léopold pour essayer des colonies dans les Maremmes ont toutes échoués; les colons sont morts de la fièvre avant d'avoir pu consolider leur établissement. Le sol y est devenu stérile; il semble que le travail même de l'homme a épuisé cette terre. Elle n'offre plus qu'une argile pure, dont la blancheur n'est tempérée que par le mélange du soufre, qui s'élabore avec profusion dans cette région. On voit sourdre de la terre ces sources sulfureuses; elles s'annoncent au loin par l'odeur et la fumée dont elles attristent l'aspect du pays. Ces *solfatares* ont quelque chose d'effrayant, et chassent de leurs alentours tous les habitans; des flammes fétides s'élèvent dans des tourbillons de fumée, les

bords de ces petits cratères sont revêtues de bavures sulfureuses, au centre desquelles bouillonne une eau livide.

Dépeuplé par la nature et conquis par les grands propriétaires, il ne restait plus de moyen pour tirer parti du sol de ces contrées, que de l'abandonner à ces productions spontanées, et de lui donner pour habitans une population nomade, qui n'y séjournât que pendant la saison salubre, et fit consommer par des animaux les plantes indigènes que la nature y fait croître.

Un climat superbe favorise pendant tout l'hiver la végétation, et dès-lors il s'est établi entre les plaines de la Maremme et les montagnes de l'Apennin un échange de population, au moyen de laquelle on a pu tirer de chacune de ces régions tout le parti dont elle était susceptible dans les circonstances données.

Les vastes pâturages des montagnes appartenaient à des communes auxquelles il ne convenait pas de posséder un capital mobilier. La propriété de ce capital ne convenait pas davantage aux grands propriétaires de la Maremme. Il est donc venu naturellement se

placer entr'eux une race de pâtres nómades, et de bergers voyageurs qui ne possèdent que leurs troupeaux et émigrent avec eux, suivant les saisons, des montagnes à la plaine. Ils louent à tant par tête les pâturages dont ils ont besoin pour l'entretien de leurs troupeaux.

Plusieurs des grands propriétaires ont remis à des fermiers l'exploitation de leurs domaines; elle ne consiste que dans la sous-location des pâturages, d'autres se servent encore de régisseurs chargés de leur rendre compte de la manutention.

Telle est, Monsieur, l'industrie adoptée dans la Maremme. Industrie qui est en quelque sorte forcée par la nature des choses et les circonstances où elle se trouve placée. Industrie qui y demeurera permamente : car si elle n'y existait pas, il n'y aurait rien à sa place qu'une profonde solitude. Les circonstances particulières et générales obligent également à la perpétuer : parce que tous les besoins des contrées d'alentour se sont combinés pour absorber les produits animaux des Maremmes.

Quatre cent mille moutons, trente mille chevaux, un grand nombre de vaches et de

chèvres, s'alimentent dans ces régions, et subviennent au défaut total de l'éducation des animaux dans la vallée de l'Arno.

Les conséquences de cette économie ont été sans doute de créer un désert au milieu de l'Italie ; et de le peupler pendant la moitié de l'année d'êtres à demi sauvages, qu'on voit parcourir ces solitudes comme des Tartares, armés de longues lances, et couverts d'habits de bure et de peaux non préparées. Mais cette économie est un ouvrage de la nature plus encore que de la volonté de l'homme ; et il y a quelqu'intelligence à avoir su s'emparer, presque malgré elle, d'une terre qui ne semblait plus devoir être que le domaine de la mort.

En cessant de produire les végétaux qui alimentent l'homme, le sol des Maremmes prépare dans son sein les phénomènes chimiques au moyen desquelles on y recueille une immense quantité de soufre, de sel, et d'alun. Cette industrie nourrit une grande partie de la population, bien qu'on n'exploite que pendant la saison où l'air n'est point à craindre.

Dans le voisinage de Volterra, je fus sur-

pris de voir le chemin prendre une teinte blanche, que le soleil faisait briller d'un éclat éblouissant. C'était de l'albâtre, dont on chargeait la route; tout le sol de cette montagne en est composé, et c'est de là qu'on extrait les blocs qui servent aux statuaires et aux modeleurs. Ce chemin pavé d'albâtre me semblait l'avenue d'un palais de fées et donnait je ne sais quoi de fantastique au bizarre aspect qui m'entourait.

Après avoir gravi pendant une heure, je parvins sur la montagne où l'on a bâti Volterra. Cette ville n'offre plus à l'œil que des couvens détruits, des jardins abandonnés, quelques oliviers, d'antiques murailles et des palais sans toitures; mais ils rappellent l'ancienne splendeur de cette ville, dans laquelle végètent encore trois mille habitans, villageois pour la plupart, ou fabricans d'albâtre.

Nulle part les traces de cette sourde destruction, qui dégrade les œuvres de la création, ne sont empreintes d'une manière plus sinistre que sur les murs de Volterra. Ses pâles habitans errent comme des ombres au milieu des restes d'une majestueuse grandeur. Découragés par l'aspect de tant de

ruines, ils n'essaient pas même de garantir leur propre habitation du sort qui la menace; ils l'abandonnent aux élémens et attendent avec résignation le fléau périodique que la nature a chargé de les décimer chaque année.

Tel est le sort que la Providence a destiné à cette ville, l'une des plus anciennes qui ait existé sur terre; car son enceinte est fermée par ces murailles, dont la structure a précédé de beaucoup les temps de la fondation de Rome. On passe encore sous la porte qui fut bâtie dans ces temps inconnus; sa masse énorme a résisté aux hommes et aux élémens, et j'aurais peine à vous rendre l'impression de respect que j'éprouvai, en passant sous ce seuil, élevé par la main des premiers habitans de la terre.

Je ne trouvai pas même d'auberge dans la ville, et j'étais occupé à chercher un gîte, lorsque je fus rencontré par un homme bien mis, qui m'adressa la parole en français, et notre accent nous apprit à tous deux que nous parlions la même langue. Ce grand lien des nations aplanit sur-le-champ la réserve que semblait exiger l'extrême nouveauté de notre connoissance. Il m'apprit que Volterra n'avait

pas d'auberge, parce que l'hôte y mourrait de faim, et il m'engagea à loger chez lui, ce que j'acceptai avec reconnaissance.

La personne qui venait de m'accueillir avec tant d'obligeance était receveur particulier de l'arrondissement; et ne lui connaissant que cette place, je fus étonné de voir autant de mouvement dans son habitation. Cette demeure était jadis un immense couvent dont les quatre faces enfermaient dans leurs portiques une vaste cour; des ouvriers allaient et venaient dans cette cour, et tout y annonçait une industrieuse activité. Je lui en témoignai ma surprise. Il me raconta alors que peu d'années auparavant, étant occupé à promener son oisiveté dans les alentours de la ville, il s'approcha d'une solfatare, et remarqua la quantité de soufre que l'ébullition de l'eau rejetait sur ses bords. Il sut que personne ne s'appropriait cette substance, et c'était le temps où elle devenait d'autant plus précieuse, que la Sicile et l'Egypte n'en envoyaient plus en France.

Il avait quelques notions de chimie; il fit venir, par Livourne, l'ouvrage de Chaptal; aidé de ce secours, il essaya de fabriquer

des bâtons de soufre. Il réussit, il envoya ces échantillons à Marseille. On lui en demanda davantage; il travailla avec plus de courage; il étendit petit à petit sa manutention, et dans ce moment il fabrique 40 quintaux par semaine, qui partent à mesure pour la Provence.

Le soir, nous avons été au spectacle, car il n'y a si chétive ville en Italie où il n'y ait un théâtre. Celui-ci était assez vaste; mais comme on y avait économisé la lumière, nous n'y marchions qu'à l'aide de nos mains. L'entrée ne coûtait que cinq sous; nous ne pouvions pas nous plaindre de cette pénurie d'illumination. Cependant on alluma quelques chandelles sur la rampe, et la toile se leva. La salle était pleine : on jouait une traduction des Mines de Pologne, mélodrame de l'ambigu; car on ne fait plus de pièces originales en Italie : on se borne à traduire celles qui se jouent au théâtre de Feydeau et à ceux des Boulevarts. Les décorations et les costumes étaient assez beaux. Les acteurs jouèrent ce mélodrame avec une vérité et un naturel qui me fit rougir pour les nôtres, et captiva tout mon intérêt; mais mon impression n'était rien

à côté de celle qu'en recevait ce parterre rustique et passionné. Les juges du théâtre de Volterra pleuraient, s'élançaient, prévenaient l'héroïne par des cris de tous les dangers qu'elle courait, battaient des mains, et se félicitaient entr'eux du hazard, par lequel M.r de Pixérécourt était si habilement parvenu à la sauver. Il ne vaut la peine de jouer des mélodrames qu'en Italie.

Des tours de Volterra la vue s'étend au loin sur des plages stériles. La nudité du sol n'est interrompue que par quelques bois de cyprès et de chênes verts, dont la verdure foncée se détache sur le sol jaunâtre des campagnes, comme s'ils étaient destinés à solenniser des lieux funèbres. Du fond des vallons s'élève la fumée perpétuelle des solfatares, qui, tantôt se roule comme des vagues pendant les ouragans, et tantôt monte en colonnes vers le ciel, comme la fumée d'un sacrifice.

Tout est inattendu et singulier dans cette contrée, qui semble avoir épuisé les jours de sa vie et retourne pas à pas vers cet état de solitude par lequel doivent finir les destinées de cette terre. Car il arrive un temps où le sol

trop fatigué par le travail répété de l'homme, ne produit plus les élémens nécessaires à la formation de la sève nutritive des végétaux; tandis que ses combinaisons chimiques ne composent, au contraire, que des substances inertes ou délétères qui attaquent les sources de la vie et dépeuplent lentement les régions que la Providence abandonne ainsi au fléau du temps.

Ce voisinage de la nature domptée par la civilisation, et de celle qu'on voit retourner d'elle-même vers son état primitif, comme ne se souciant plus d'alimenter le genre humain par sa fécondité native. Ces deux images de la nature, si opposées et si près l'une de l'autre, semblent avoir été ainsi rapprochées par la Divinité, comme pour montrer à l'homme les bornes de sa puissance et celles de sa faiblesse.

LETTRE NEUVIÈME.

Rome, ce 10 Juin 1813.

On suppose généralement que le mauvais air dont l'action dépeuple les campagnes d'Italie le long des rivages de la Méditerranée provient des marais et des eaux stagnantes, qui sont partout ailleurs la cause de cette altération de l'atmosphère. Cette cause existe peut-être dans les marais pontins; mais dans les Maremmes de la Toscane et de Rome, on ne peut l'attribuer aux mêmes motifs; car vous avez vu, Monsieur, dans ma précédente lettre, que ces Maremmes étaient une région élevée où l'air et les vents avaient un libre jeu, qui ne renfermait ni marais, ni eaux stagnantes, et j'ai vu ce fléau agir avec autant de violence sur la haute cime de *Radicofani* que dans les forêts du mont *Soracte*.

Il est difficile de ne pas croire que cette corruption de l'air provient de la constitution chimique du sol lui-même, constitution qu'il a acquise peu-à-peu dans cette terre

des volcans par une marche de la nature et des accidens qui nous sont inconnus. Il faut supposer que l'hydrogène sulfuré se développe à la surface du sol, par la nature des élémens qui le constituent, indépendamment de la présence continuelle de l'eau et par le seul effet des rosées et des pluies. Si cela était, il deviendrait impossible d'y remédier.

Il doit vous paraître singulier, Monsieur, que la cause de ces effets si constans et si terribles ne soit pas encore connue, et que jusqu'à ce jour les médecins et les chimistes aient également échoués dans leurs conjectures: car les faits démentent à mesure leurs hypothèses, et ils n'ont pu, jusqu'à présent, découvrir la source de cette force mystérieuse de la nature qui se répand comme un fluide invisible dont rien n'annonce l'approche. Le ciel reste également pur, la verdure aussi fraîche, l'air aussi calme; la sérénité de cet aspect semble devoir inspirer une entière confiance, et je ne saurais cependant vous exprimer l'espèce d'effroi que l'on éprouve malgré soi en respirant cet air à la fois si suave et si funeste.

L'effet de cette lente destruction de la na-

ture humaine ne peut se concevoir, à moins d'avoir parcouru soi-même ces contrées dans la saison dangereuse. Leurs tristes habitans perdent peu-à-peu les couleurs qui annoncent la vie, leur teint devient jaune et livide, chaque jour ils s'affaiblissent, un certain nombre d'entr'eux périt avant la fin de la saison, et ceux même auxquels la Providence réserve encore quelques années de vie, conservent à peine le courage de les souhaiter. Ils tombent dans un grand accablement, dans un découragement complet; il hâte la fin d'une vie qui s'éteint peut-être autant par cette faiblesse morale que par l'action du mauvais air.

Il résulte de cet affaissement physique et moral de toute la population une cessation périodique de toutes les relations sociales, comme de tous les actes par lesquels l'industrie humaine se réalise. Il a donc fallu nécessairement en combiner les procédés d'après ces données connues.

Ce sont, Monsieur, ces combinaisons de l'industrie rurale dans les pays de mauvais air, que j'ai cherché à étudier, parce qu'elles me paraissent avoir été méconnues par tous les

voyageurs, et j'essayerai de vous les décrire.

La grande route de Florence à Rome traverse les Maremmes de Toscane jusqu'à Acquapendente, où l'on entre dans les états romains. Là, on voit changer la nature du sol ainsi que l'aspect de la campagne. On ne voit plus ces pentes d'argile, dont la blancheur et la nudité fatiguent les yeux. Un sable noir et volcanique annonce la fertilité de la terre par le luxe d'une végétation sauvage. Pendant plusieurs lieues le chemin s'élève et descend successivement vers les bords des lacs de *Bolzène* et de *Vico*. Tout autour de ces bassins, les siècles ont laissé croître d'immenses forêts, qui s'étendent des Apennins jusqu'aux bords de la mer. Au milieu de ces bois, que l'industrie humaine semble avoir oubliés, on trouve de vastes clairières, couvertes, comme les savannes de l'Amérique, de gazons naturels et de plantes, dont les formes bizarres donnent une physionomie africaine à cette nature abandonnée.

De loin en loin on traverse des villes et des bourgs, dont le nom historique parle à l'imagination, mais elles ne paraissent plus être de nos jours que les mausolées des gé-

nérations passées, auprès desquels de tristes habitans séjournent encore, comme pour leur rendre un culte.

Autour de ces villes sont de fertiles jardins, des vignes, dont les pampres ne s'élèvent plus sur des arbres comme en Toscane, mais sont enlacés dans des treillages de roseaux. Des figuiers et des aloès croissent sur toutes ces ruines, et les décorent par leur verdure foncée et leurs formes orientales. Plus loin, des champs de blé répandus dans les clairières des bois se montrent au milieu de cette nature agreste, comme le seul indice de la présence de l'homme et de son industrie.

Les récoltes de ces champs sont superbes. La terre, avant de les produire, a reposé sept ans dans l'état de pâturage. Elle est si féconde, qu'immédiatement après la récolte, elle se couvre sans efforts d'une herbe vigoureuse. Elle sert alors à nourrir d'immenses troupeaux de bêtes à cornes, de chevaux et de moutons; mais après quelques étés ces gazons se dénaturent, les églantiers, les riccins, les roseaux, les plantes à larges feuilles s'emparent du sol, et les cultivateurs, après

les avoir brûlées, y passent la charrue. Le soc le retourne sept fois pendant une année de jachère, et ce n'est qu'après ce travail, nécessaire pour détruire les racines et les germes de ces végétaux, qu'on sème le froment. Ainsi préparés, la terrre fournit une récolte de huit pour un, et retourne immédiatement à l'état de pâture sauvage, d'où on l'avait tirée avec tant de peine.

Ainsi, dans cette contrée, dont Viterbe est la capitale, il n'y a de cultivé que la septième partie des terres; le reste est abandonné à la végétation spontanée et au parcours des troupeaux. D'ailleurs, l'espace entier des terres découvertes est très-borné, parce que les forêts couvrent les deux tiers du territoire.

Ces forêts majestueuses, laissées aux soins de la nature, ont une végétation trop riche pour servir comme en Toscane au parcours des troupeaux. L'œil n'en peut percer la profondeur, l'imagination place dans leur obscurité les mânes de l'antique peuple qui a illustré ces lieux déserts, elle en respecte le souvenir et se plaît dans leur solitude.

On y entend rarement le bruit de la hache,

car la valeur du bois serait bien au-dessous des frais d'abattage. On n'en fait usage que pour l'exploitation des mines de fer, qu'on transporte de l'île d'Elbe à Bracciano et dans ses environs. Partout ailleurs ces forêts sont trop éloignées des marchés pour se donner le soin d'en extraire le bois. La consommation dans le pays est si peu de chose, qu'elle est comme inaperçue.

Toute la contrée dont je viens, Monsieur, de vous indiquer les principaux traits, est divisée en immenses propriétés, hors dans le voisinage des villes, dont la banlieue renferme des jardins et des vignes. Ces vastes possessions sont à-la-fois un résultat et une cause du mauvais air, et dès long-temps elles ont banni des campagnes toute la population rustique. Dans la totalité de la contrée, il n'y a pas un village, pas un hameau, je dirai même pas une ferme: car la population champêtre ne vit que dans les bourgs et les villes, où végètent ensemble les propriétaires, les fermiers, les journaliers, les artisans et les marchands. A de grandes distances les uns des autres, on voit dans la campagne des bâtimens isolés, qu'on appelle *Casale*. Ils ser-

vent à l'exploitation des domaines; mais dans ces fermes, il n'y a ni familles ni ménages, elles ne sont qu'un lieu d'abri pour les pâtres et les ouvriers dans la saison des travaux. Ils s'y retirent le soir pour éviter l'humidité des nuits et manger les vivres qu'on y apporte de la ville voisine. Ces demeures n'ont rien de champêtre, rien de patriarchal; jamais la ménagère n'y appelle ses enfans au repas du soir, jamais le chant du coq n'y rappelle les ouvriers au travail, l'hirondelle n'y bâtit pas son nid, on n'y entend que les cris de la corneille, qui plane comme un augure sur ces lieux de tristesse.

Les troupeaux errans dans ces immenses fermes, commis aux soins de quelques pâtres, sont bien supérieurs à ceux que nourrissent les stériles pâturages de la Toscane. Ici les bœufs sont de la plus haute taille et des plus belles formes. Leurs cornes immenses donnent je ne sais quoi de fier à leur attitude, à quoi ajoute encore un certain air farouche, qu'ils contractent dans leur vie sauvage. Tous leurs mouvemens ont de la facilité et de la cadence; ces bœufs ont une souplesse et une toute autre démarche que

ceux des races du nord. Aussi sont-ils ici chargés de tous les travaux et même des transports de marchandises; métier dans lequel ils surpassent les chevaux.

C'est à Ronciglione, aux pieds des montagnes de Viterbe, que commence cette plaine célèbre, qui entoure la ville de Rome: ce vaste bassin n'est borné que par la mer et par une enceinte de montagnes dont les hauteurs le renferment comme un amphithéâtre du mont de Circé jusqu'à ceux de l'ancienne Etrurie. Cette plaine, de trente lieues de longueur sur dix ou douze de large, n'offre point une surface unie et nivelée par les eaux, mais une suite non-interrompue d'ondulations. Elles ne paraissent suivre aucune direction commune; aucune de ces collines n'est assez élevée pour se signaler entre les autres, et toutes ensemble bornent cependant la vue, de manière à ce que l'espace ne se découvre qu'à mesure qu'on le parcourt.

Cette disposition du sol tout-à-fait particulière à cette contrée, indique à la simple vue qu'elle n'est point l'ouvrage des eaux, fluide qui suit toujours des lois et des directions uniformes, mais de l'action volcanique

dont tout rappelle l'existence et qui agit d'une manière absolument irrégulière.

Les vallons qui séparent les collines dans la campagne de Rome ne sont ni rapides ni profonds, ce sont des pentes adoucies par le temps, la culture et l'éboulement des terres. Les sommités ne sont pas couronnées de bois, elles sont nues et souvent dépouillées de terre; les pentes et les bas-fonds sont ordinairement très-fertiles. Les arbres sont rares dans toute cette plaine, qu'on désigne aujourd'hui par le nom *d'Agro Romano*. Les pâturages aux environs de Monte Rosi sont encore entourés de superbes chênes blancs; mais de là jusqu'aux monts d'Albane on ne voit plus dans la campagne que des chênes verts isolés, battus par les vents et que le hasard seul a préservés.

Quelquefois cependant on aperçoit dans l'horizon quelques rangées de pins maritimes; ils offrent seuls de l'ombre aux troupeaux et une élégante parure à ces campagnes solitaires. L'aspect de cette plaine ressemble à celui des steppes de la Tartarie; comme eux, elle est couverte de gazons sans fin, sur lesquels croissent quelque touffes d'épines et

de riccins. Ces terres sont séparées par des barrières de bois mort, grossièrement taillé, et que la pourriture a dépouillé de son écorce. Ces vastes clôtures servent à diviser les pâturages destinés aux différens troupeaux, ainsi qu'à préserver de leurs ravages les champs de blé, dont les récoltes viennent, à leur tour, remplacer les gazons naturels. Ces enclos enferment à-la-fois trente ou quarante arpens, et dépendent d'un même domaine dont le casale se découvre dans le lointain, plus encore pour attrister le paysage que pour l'embellir.

On ne trouve sur la route que quelques auberges ou maison de poste: celles de Baccano et de la Storta appartiennent aux princes Chigi et Borghèse; elles sont bâties avec une sorte de somptuosité, qui seule, au milieu du désert qui les environne, révèle au voyageur qu'il se trouve dans le voisinage de Rome; voisinage que rien d'ailleurs ne pourrait lui faire soupçonner, jusqu'au moment où, parvenu sur le Monte Mario, il découvre à-la-fois le Tibre et les sept collines avec tous leurs dômes et leurs édifices, au-dessus desquels s'élève la croix de la Basilique de St. Pierre, comme le plus mystérieux et le plus sublime de tous les emblêmes.

LETTRE DIXIÈME.

Rome, ce 20 juin 1813

Les ruines sont ce qu'il y a de plus noble dans la nature : elles sont tristes comme des souvenirs, et peignent sur leurs flancs décrépits ce passé qui ne se répète jamais. Assez d'écrivains ont décrit les ruines antiques de Rome, assez de peintres en ont tracé l'image. Je ne vous parlerai donc, Monsieur, que des ruines plus récentes, qui frappent aujourd'hui dans cette ville les yeux et l'imagination du voyageur.

Je ne vous parlerai ni du Colisée ni du Capitole; mais j'essayerai de vous peindre Rome toute entière, chargée de siècles et de gloire, finissant sa destinée et n'offrant déjà plus qu'une ruine imposante. Je me bornerai à vous raconter les impressions que sa vue m'a fait éprouver; peut-être pourrai-je ainsi vous les faire partager. Peut-être parviendrai-je à vous peindre cette grande scène de destruction, qui s'accomplit chaque jour dans

les murs de Rome, et cependant cette scène est plus grande que le lengage humain, plus triste que la tristesse de l'homme, et plus solemnelle que toutes ses cérémonies.

J'étais à Rome en 1791. Cette ville avait encore alors cent soixante-six mille habitans, un grand luxe d'équipages et de livrées, beaucoup de grandes maisons où l'on accueillait avec empressement les étrangers, tout enfin y avait un caractère de grandeur et d'opulence. Aujourd'hui, je suis entré dans Rome par le même chemin, et au lieu d'équipages il était couvert de troupeaux de chèvres, de bœufs et de chevaux demi sauvages; des pâtres aux yeux noirs les poussaient devant eux. Ils ressemblaient à des Tartares, armés comme eux de longues piques et enveloppée de leurs manteaux. L'air était obscurci par la poussière qui s'élevait sous les pieds des troupeaux.

Ces pâtres et ces troupeaux viennent tous les soirs chercher un asyle dans les murs de Rome pour fuir la mort qui les attend dans les campagnes. Ces pâtres nomades et leurs troupeaux voyageurs s'emparent ainsi des quartiers et des palais que la population citadine leur abandonne à mesure qu'elle di-

minue et que le mauvais air la repousse vers le centre de la ville. Déjà la porte du Peuple et une partie du Cours, tout le quartier du Quirinal, de la Trinité du Mont et du Transtevère restent inhabités, et les gens de la campagne y ont transporté leurs domicile. Il n'y a plus à Rome que cent mille ames de population, et sur ce nombre, plus de dix mille ne sont que des vignerons, des pâtres ou des jardiniers. Il y a maintenant de vastes quartiers dans Rome qui ne sont plus que des villages; ils servent ainsi à tenir lieu des habitations champêtres que le mauvais air a forcé d'abandonner.

Une si énorme dépopulation dans l'espace de vingt-deux ans est presqu'inouïe; sans doute que les événemens politiques de ces vingt années ont influé sur cette immense réduction; mais sa principale cause est due aux circonstances générales dans lesquelles Rome se trouve placée et aux effets du mauvais air. Ce fléau s'avance chaque année; chaque année il envahit quelques rues, quelques places, quelques quartiers, et chaque année il augmentera sa terrible influence : car elle agit précisément en raison inverse de la résis-

tance que la population lui oppose; moins il y a d'hommes, plus il y a de victimes, et une cérémonie funèbre est toujours l'annonce de plusieurs autres.

Il est ainsi probable que nous sommes arrivés vers cette époque de l'histoire où cette reine des villes perdra sa splendeur et ne conservera de tant de gloire qu'un nom que les siècles ne pourroit effacer. Comme dans les murs de Volterra, on ne verra plus à Rome qu'un immense assemblage de monumens, de palais et de ruines de tous les âges. Sous ces portiques végéteront alors des pâtres, des chévriers et de pauvres vignerons. On n'y cherchera plus la grotte d'Evandre: car il semblera revivre pour être le Roi de ce peuple rustique. Ainsi finira l'histoire de Rome; elle aura long-temps survécu à ses rivales; mais comme Athènes et Persépolis, elle subira le sort de tout ce qui est élevé par la main de l'homme, elle sera détruite.

Ce caractère de ruine causé par les ravages du temps, est empreint partout à Rome. Comme il y a beaucoup plus de demeures que d'habitans, aucun d'eux ne fait réparer la sienne; quand elle est dégradée, il en change.

On ne songe à réparer ni les portes, ni les toits, ni les escaliers; ils se brisent, s'écroulent et restent à la place où le hasard les a fait tomber. Des multitudes de couvens ont pris ainsi l'aspect de masures, un grand nombre de palais ne sont plus habitables et n'ont pas même un portier pour gardien. Cet abandon universel, cette population tartare, qui remplit les rues, ces troupeaux qui les parcourent, tout cet aspect a déjà un caractère frappant de décadence et de destruction.

Au milieu de cette négligence dans le soin de tous les édifices particuliers, on voit un grand mouvement autour de tous les restes antiques que le temps a respecté. Le Gouvernement vient d'adopter un vaste plan, pour les débarrasser des décombres qui les obstruent; il doit les lier et les grouper ensemble, de manière à placer ces précieuses ruïnes dans un point de vue à-la-fois pittoresque et gracieux.

Ainsi, tout l'espace renfermé entre le Capitole, le temple de la Paix, le Colisée et le Tibre, a déjà été débarrassé des édifices modernes, des fabriques vulgaires et des mu-

raillés qui étaient accumulées autour du mont Palatin et arrêtaient les pas et la vue dans cette noble enceinte. Elle doit être environnée d'une double allée d'arbres destinée à la renfermer, pour n'en faire qu'un jardin unique et une seule promenade. Là, les débris des temples et des arcs de triomphe reposeront au milieu des gazons et des bosquets, ce sera un jardin anglais, qui aura pour collines le Palatin et l'Aventin, et pour fabriques le Capitole et le Colisée.

Cette idée est aussi heureuse que belle : c'est rendre aux ruines des grands siècles de la terre le culte le plus digne d'elles. J'ai senti toute la grandeur de ce plan, pendant une soirée que j'ai passée dans les jardins de Farnèse; j'étais descendu dans les bains de Livie, et je sortais de l'obscurité de leurs voûtes, lorsque je vis une lumière éclatante se répandre en flots de pourpre dans tout l'horizon. Ce n'était que le coucher du soleil; mais qu'il était beau ce soir-là à Rome! on aurait dit que le roi de la lumière voulait solenniser ses derniers jours. L'ombre de Trajan planait du haut de sa colonne sur ce monde détruit, et semblait protéger encore ces ruines, seul reste de son empire.

Mais, bien que ce vaste et noble plan respire le respect du passé, ce n'est qu'un hommage rendu à ces restes inanimés, et il n'a nulle influence sur l'état social de la Rome moderne. Tout semble s'y être fait autrefois : on n'y façonne plus rien de neuf, chacun achève d'user ce qu'il possède, comme si une sorte de pressentiment dégoûtait de rien entreprendre et de rien essayer. Cette langueur dans les habitudes sociales est un grand agent de dépérissement ; parce qu'elle éteint tout travail et toute reproduction. L'artisan et l'ouvrier meurent de faim et ne tardent pas à disparaître; de proche en proche toute la population active se retire, et l'abandon des classes consommatrices ruine à son tour celle des producteurs.

Aussi n'y a-t-il aucune ville où la vie animale soit aussi à bas prix qu'à Rome. Tous les moyens alimentaires étaient préparés pour une population de cent soixante-six mille âmes, que cent mille se répartissent aujourd'hui entr'eux. Ce bas prix a le seul avantage de retenir la population, parce qu'elle est tentée par cet appât. Il est aussi probable que pendant long-temps il se concentrera vers le

milieu de la ville une population bornée, composée de propriétaires, qui lutteront de là contre l'action du mauvais air; tandis que tout le reste de Rome, abandonné aux élémens, ne sera plus qu'un vaste amas de décombres au milieu de la solitude.

Cette image devient frappante lorsqu'on parcourt les quartiers de la ville abandonnés depuis long-temps; on y voit un singulier mélange de ville et de campagne, de portiques et de masures. Je regardais, un soir, cette scène, à-la-fois si bizarre et si noble, placé entre le Colisée et le temple de la Paix, dans le jardin détruit d'un couvent qui n'existe plus: mes regards se perdaient dans le vallon qui sépare le Palatin du Cælius; au fond de ce vallon, je voyais l'arc de Constantin et la voie que les Romains appelaient sacrée: au sommet de la colline des Césars, s'élevait le palmier, *député de l'Afrique*; il se dessinait sur l'azur du ciel comme un dernier trophée des gloires passées; tandis que sur l'autre colline un rang de cyprès portait tristement le deuil de ces gloires et s'étendait comme un bandeau funèbre jusqu'aux bornes de l'horizon.

De l'autre côté du Tibre, vers la Basilique

de St. Pierre et la porte Angelica, j'ai parcouru les rues entièrement désertes et où il ne restait plus d'autres habitans que les pâtres qui viennent y passer la nuit, quoiqu'ils n'y trouvent même plus qu'un refuge dangereux. Tous les environs du Vatican sont ainsi abandonnés aux pâtres; j'ai été surtout frappé de cet isolement en allant, vers le point du jour, à l'église de St. Pierre. Le soleil ne faisait que de paraître au moment où j'arrivai sur la place, les portes du temple étaient encore fermées, un calme profond régnait dans cette enceinte, j'entendais seulement dans le lointain les cloches des troupeaux qui retournaient dans les campagnes. L'obélisque reposait sur sa base d'airain, et les deux fontaines jaillissaient leurs sources immortelles. Ni passans ni voyageurs ne foulaient ce pavé, et j'arrivai jusqu'au vestibule sans avoir rencontré aucun être humain. La fraîcheur du matin et les teintes de l'aurore répandaient une inaltérable douceur dans cette solitude divine. Je regardais en même temps le temple, les portiques et les cieux, et pour la première fois mon âme fut empreinte des augustes cérémonies de la nature lorsqu'elle nous donne et qu'elle nous ôte le jour.

Enfin les portes de l'église s'ouvrirent, et les cloches annoncèrent avec majesté le commencement du jour. Mais cet angélus appelait en vain les chrétiens à la prière. Il n'en venait point pour implorer la bénédiction du ciel. Hélas! c'est que ce temple, le plus bel hommage que la terre ait rendu au vrai Dieu, ce temple est déjà dans une solitude, déjà l'herbe croît sur ses parvis et la mousse sur ses flancs.

Je soulevais le rideau qui couvre la porte de la Basilique, et je me trouvai à l'entrée de ce monument que le respect environne. Je m'avançai sous ses dômes, je m'approchai de l'autel. Quelques cierges l'éclairaient encore; mais l'odeur d'encens s'était dissipée : car on n'y en brûle plus.

Une seule femme, ancienne habitante du Temple, s'est approchée de moi et m'a demandé l'aumône, qu'elle n'a plus que rarement l'occasion de recevoir. Le bruit de mes pas interrompait seul le silence de ce sanctuaire; les morts reposent encore dans ses tombeaux, mais les vivans n'en approchent plus. C'est en vain que ses murailles étalent aux yeux les merveilles des arts; il n'y a plus

d'yeux pour les voir; c'est en vain que ses sept autels attendent des prières et des sacrifices: le Prêtre reste muet: car dans ces jours de deuil, le sacrifice est de les déserter.

Je me suis arrêté près de l'autel, frappé de la religieuse solitude qui m'environnait; je me suis assis sur les gradins d'un confessionnal, et là je répétais involontairement ces paroles d'Abner:

Que les temps sont changés!......

lorsque j'ai entendu un léger bruit près de moi; je me suis retourné et j'ai vu un vieux prêtre qui était venu prier encore aux pieds du Tout-Puissant. Il m'a vu aussi et s'est approché de moi. Son âge était avancé, son vêtement annonçait qu'il était pauvre, et qu'il habitait la campagne, car ses souliers étaient couverts de poussière. Il s'est assis auprès de moi, mais il hésitait à m'adresser la parole; j'ai vu son intention et je lui ai parlé le premier. « Ce temple, mon Père, » est bien magnifique, lui ai-je dit en ita- » lien? Oui, m'a-t-il répondu; mais il est » bien heureux qu'on l'ait bâti autrefois, on » ne le ferait plus aujourd'hui. Non, ai-je

» ajouté, je le pense comme vous. » Mon accent, sans doute, m'ayant fait reconnaître pour étranger, le vieillard m'a demandé si je l'étais en effet? Je lui ai répondu que oui. » O! alors, a-t-il repris, en joignant les » mains: peut-être pourriez-vous me dire » où est notre Saint-Père? Oui, sans doute, » ai-je répondu, il est en France, *à Fon-* » *tainebleau*. A Fontainebleau, c'est bien » loin d'ici? O! oui, fort loin, mon Père. » Et il vit, il jouit de la santé; on ne lui a » pas fait de mal! Non, point jusqu'à pré- » sent; il vit dans un grand palais, et il n'y » a nul doute que ses jours ne soient res- » pectés. Est-il bien vrai? O mon Dieu! » Et vous êtes sûr de tout ce que vous dites? » Très-sûr, mon Père, vous pouvez y » compter.

» Que Dieu soit béni! Je suis vieux et » pauvre, j'habite un village éloigné de » Rome, j'y suis venu afin de prier en- » core une fois devant cet autel pour notre » Saint-Père. Dieu a exaucé ma prière, à » peine était-elle finie que je vous ai aperçu; » une heureuse inspiration m'a conduit vers » vous, car vous avez été amené ici par la

» main de Dieu pour me donner la seule
» consolation que j'aie goûtée depuis long-
» temps.

» Mon Père, lui ai-je dit, il en est une
» plus sûre. » Et lui prenant la main, je lui
ai montré ces paroles éternelles écrites
avec du granit autour du dôme de Saint-
Pierre : *Tu es Pierre, et sur cette Pierre
j'éleverai mon Eglise, et les portes de
l'enfer ne prévaudront pas contre elle.*

Le vieillard m'a quitté, ses pas débiles
l'ont conduit hors du temple, et moi-même
je suis sorti de ce sanctuaire qui n'a plus
d'autre garde que la main puissante de Dieu.

Je ne sais si je suis parvenu, Monsieur,
à vous peindre ce sentiment singulier qu'ins-
pire aujourd'hui la vue de Rome : celui d'as-
sister à la ruine lente, mais progressive, de
la plus célèbre des villes. C'est un événe-
ment bien commun, sans doute, dans l'his-
toire ; mais dans notre âge, où l'on édifie
de toutes parts, nous sommes d'autant plus
rappés d'étonnement lorque nous voyons le
temps démolir, sans que l'homme s'y oppose.
Il y a quelque chose de plus remarquable
encore dans ces derniers jours de Rome :

c'est que nous avons dès notre enfance assisté pour ainsi dire à son berceau; avec Enée nous avons débarqué dans le Latium; avec Numa, nous avons visité la fontaine d'Egerie; avec Scipion, nous sommes montés au Capitole, et dans peu ce temple et ce Capitole, les colonnes de Jupiter et celles de St. Pierre confondues dans les siècles, ne se distingueront plus que par les restes fugitifs des inscriptions qui apprendront seules à discerner les monumens élevés par Antonin à Faustine, de ceux que les Chrétiens ont dédiés au Dieu de l'éternité.

J'ai l'honneur d'être, etc.

LETTRE ONZIÈME.

Albano, 4 Juillet 1813.

Je vais chercher, Monsieur, à vous raconter aussi fidèlement que possible, les détails pittoresques et champêtres d'un petit voyage que je viens de faire dans le domaine de *Campo morto*. Ce nom seul vous apprend que je n'aurai pas à vous peindre de riantes campagnes, ni de riches vallons, mais les champs où sont morts les Romains.

J'ai parcouru une partie du chemin que M.r de Bonstetten à décrit dans son *Voyage au Latium* (1), et il y a une sorte de témérité à parler après lui de cette nature solennelle qu'il a dépeinte avec tant de charme et de vérité. Mais il y voyageait avec l'Énéide, elle lui servait de guide et lui indiquait la place où il devait retrouver la ville de Turnus et le camp des Troyens. Et moi je fais la

(1) Cet ouvrage se trouve chez J. J. Paschoud, Impr.-Libr. à Genève et à Paris.

même route sur les pas de Columelle et du poëte qui chanta les bergers et les moissons. Nous ne nous rencontrerons peut-être pas sur ce chemin où passaient également les laboureurs et les guerriers, et je peux hasarder de vous tracer l'image de la même contrée parce que je n'y verrai pas les mêmes objets que lui.

La ferme de Campo morto est aujourd'hui la seule dot de l'Église de Saint-Pierre, et c'est avec cet unique revenu qu'on pourvoit à son entretien. Cette vaste possession est située près des marais Pontins, dans la partie la plus malsaine et la plus déserte de l'Agro Romano, entre Velletri et Netuno.

Dans cette culture monotone de pâturages et de troupeaux, l'histoire agricole d'un domaine est celle de tous les autres, et vous aurez, Monsieur, un tableau exact de l'agriculture moderne du patrimoine de Saint-Pierre, lorsque vous connaîtrez celle qu'on pratique dans la ferme de Campo morto.

Je suis parti de Rome avec M.r *Trucci*, fermier de ce domaine. Il allait voir ses moissons et voulut bien m'y conduire, afin de m'expliquer les procédés de son agricul-

ture et les détails rustiques de sa ferme. L'aube à notre départ commençait à éclairer le ciel, et les premiers rayons du jour venaient frapper horizontalement sur les monumens de Rome et sur les portiques dont son avenue est décorée.

Nous cheminions sur la grande route de Naples ; elle traverse jusqu'aux pieds des monts d'Albane une campagne peu fertile, dans un horizon triste et borné. Il se termine au levant par ces longs alignemens de portiques, destinés à conduire les eaux dans Rome ; colonade massive, que le temps a respectée en la couvrant de mousses et de capillaires. Vers le couchant, la vue ne dépasse pas une longue chaîne de collines, sur lesquelles on ne voit que des débris du moyen âge. On désigne ce grand amas de décombres par le nom de *Roma vecchia*. Au midi le Mont Albane enferme cet horizon en élevant jusques dans les nuages sa cime piramidale.

En approchant de cette montagne, on en découvre les détails. Ils appartiennent à une nature unique et qui n'a rien de commun avec la plaine sur laquelle sa base repose. Le Mont Albane est un monde à part, que

la Providence semble n'avoir créé que long-temps après le reste de l'univers : comme pour lui donner la grande image d'un volcan élevant lui-même vers le ciel son trône de feu.

On croirait que cette violente création, œuvre d'un élément destiné à détruire, aurait empreint sur les flancs de cette montagne le caractère d'une mort prématurée ; mais il n'en est rien : ces flancs s'étendent, au contraire, en pentes douces, et n'indiquent autre chose, sinon le cours mesuré de chacun des fleuves de lave qui se sont écoulés à diverses périodes du sommet du volcan. Ces laves ont comblé les vides de ces pentes et applani leurs aspérités, jusqu'à ce que refroidies par les siècles et réduites en poussière, elles ont alimenté les germes des végétaux que les tempêtes ont semés dans ces cendres fécondes.

Plus jeune que le reste de la terre, cette nature jouit de toute sa fertilité native ; elle en reçoit une teinte plus vive, et je ne sais quelle prodigalité de végétation qui rappelle les premiers jours du monde. Jours de solitude où l'industrie, encore ignorée, n'avait

pas abattu les forêts, ni détourné les eaux; ni confié à la terre de plantes étrangères. Tout semble avoir conservé, dans ce domaine des volcans, l'empreinte d'une création unique et spontanée, toujours détruite par des torrens de laves, et toujours renouvelée par eux. Fier de sa pompe végétale, ce monde n'a nul besoin de l'homme pour en conserver la splendeur agreste, et ce dernier n'a lui-même d'autre avantage à retirer de ce voisinage que celui d'en contempler la silencieuse beauté.

Les bois qui couvrent le Mont Albane offraient aux serviteurs de Dieu des retraites obscures et religieuses, dans les temps où l'on ne croyait le servir dignement, que par une entière séparation d'avec le monde profane. Au sein de ces bois, on a construit des demeures pour ces solitaires; on voit encore celle qui servait de séjour au chef suprême de la Religion, pendant la saison malsaine. Elle ne lui offrait d'autre magnificence que celle d'un air pur et d'une vue sans bornes. Ces saintes demeures sont également inhabitées aujourd'hui; il n'y reste plus que des murailles et des toitures ruinées.

La voie appienne tournait, en circulant dans la plaine, autour de la montagne. La nouvelle route de Naples se sépare de l'ancienne voie au pied du mont, et s'élève par une pente douce et alignée jusqu'à la ville d'Albano. Placée à mi-côte, cette ville domine sur la campagne de Rome et sur la région du mauvais air. Son avenue s'annonce par des mausolées auxquels on a donné le nom des hommes illustrés par l'histoire, dont la vie a fini dans ces lieux. L'un porte le nom d'Ascagne, un autre celui des Horaces. L'imagination adopte ces noms et les répète encore en arrivant à Albano.

A l'entrée de cette ville, du côté de la mer, il y a un jardin anciennement planté que possède le prince Doria. Depuis longtemps les fleurs y sont devenues sauvages, et les arbres n'en sont plus taillés. Livrés à eux-mêmes, ils ont étendu leurs rameaux en tous sens.

On ne rêve dans ce jardin, antique et négligé comme la nature qui l'environne, qu'aux souvenirs d'un passé dont l'horizon retrace l'image.

A l'autre extrémité d'Albano, le chemin

coupé dans une roche purpurine descend, ombragé par des ormeaux, jusqu'au bas d'un vallon resserré; il sépare Albano de la ville antique d'Aricie, qu'on nomme aujourd'hui la *Riccia*. Le prince Chigi a renfermé ce vallon par une clôture, comme s'il voulait garder pour lui seul sa beauté naturelle. Mais cette enceinte s'est dégradée, et j'ai pénétré sans beaucoup de peine dans cette retraite profonde. Elle est entourée par des rochers et arrosée par un ruisseau, il est couvert d'un ombrage épais. Depuis long-temps le prince a abandonné ce parc aux soins de la nature et des saisons; il n'est plus que le domaine du repos. Une biche en est la seule habitante, elle y pâture et s'y promène dans une perpétuelle sécurité. Des milliers d'oiseaux attirés par le même privilége sont venus y établir leur domicile. Dans les lieux divers où le hasard a conduit mes pas, je n'ai trouvé nulle part de plus belle nature que celle des alentours de ce vallon : si ce n'est peut-être celle qui embellit les prairies situées sur les bords du Flaon, dans le voisinage de la ville de Lausanne.

Assis sur les racines d'un vieux tilleul, je

suis resté long-temps occupé à recevoir l'impression que me causait la grandeur de ces bois et le calme de cette solitude. O! vallon d'Albano, ô! jardins d'Aricie, que n'ais-je pu rester plus long-temps au sein de vos bocages? je n'y ai passé qu'un jour: que ne peut-il recommencer, ce jour, qui ne s'effacera jamais de ma mémoire! Vain souhait: car tout dans l'univers marche à-la-fois vers l'avenir, et rien dans la nature ne retourne vers le passé, sinon le cœur de l'homme qui regrette seul les jours qui ne sont plus.

Il fallut donc m'éloigner du parc de la Riccia. Je montai à pied et lentement la route qui conduit du vallon au village. Elle tourne comme une terrasse autour du tertre où il est situé. Avant d'entrer dans le bourg, le chemin s'avance sur un précipice, dont un mur d'appui préserve les passans. Je m'appuyai sur ce mur. Dans le lointain je voyais la mer, à ma gauche, vers les bornes de l'horizon, j'apercevais le mont de Circé. L'intervalle qui m'en séparait ne paraissait être à mes yeux qu'une plaine d'une teinte monotone, mais dorée. On n'y voyait pas d'habitations, quelques forêts seulement in-

terrompaient par leur verdure foncée l'uniformité du coup-d'œil. Je découvrais vers les pieds de la montagne des collines qui semblaient nées du même volcan. Elles portaient des ruines et même encore des habitations que j'avais peine à distinguer, tant elles étaient couvertes de pampres et d'arbustes. Au nombre de ces bourgades, on me montra celle qui porte encore le nom de Lavinie. Un charme secret me retenait à cette place, d'où je planais sans efforts sur toute la contrée, dépeinte dans cette géographie virgilienne, que notre enfance balbutie et que nous répétons encore dans nos vieux jours.

Je remarquai au-dessous de moi, sur le premier plan du paysage, un vaste jardin enclos par la nature. Une enceinte de rochers le renfermait dans un cadre arrondi. Le sol de ce jardin était couleur de cendres et parfaitement uni. Le ruisseau en s'échappant du parc venait arroser ces terres, où végétait pêle-mêle une incroyable quantité de légumes et de fruits. Étonné de tant de fécondité, je questionnai mon compagnon de voyage, et j'appris de lui que cette terre

fortunée était le cratère d'un ancien volcan. Dès les temps diluviens il avait été rempli par les eaux. Elles formaient ce lac d'Aricie, sur les bords duquel Virgile raconte qu'on entendit les sons de la trompette guerrière de Turnus, lorqu'il s'arma pour combattre les Troyens.

Le Pape *Alexandre VII* fit ouvrir une issue aux eaux de ce lac, et il dota son neveu le prince Chigi de cet héritage. Il a continué dès-lors à faire partie des domaines de cette famille.

Je quittai enfin ce lieu, où tant de voyageurs ont passé, où si peu se sont arrêtés. Je crois devoir pourtant leur en indiquer la place. Ils la remarqueront au sommet de la montée de la Riccia, au-dessus des bois, devant la porte du bourg. De là ils verront d'un seul regard tout ce que la nature a de silencieux, d'antique et d'infini.

J'ai traversé le bourg, j'ai passé devant le palais du prince Chigi, d'où l'on domine sur ces vallons, et je suis entré dans une contrée redevenue sauvage, dont les bois s'étendent sur les pentes de la montagne jusqu'à la ville de Genzano.

Ces forêts voilaient dans leur obscurité l'aspect des campagnes, et je les aurais crues désertes, si nous n'avions pas aperçu une église, seul asyle ouvert dans ces solitudes à la dévotion champêtre. L'architecture de ce monument chrétien imitait le style des temples de la Grèce, et permettait à l'imagination de douter un moment, à sa vue, du culte auquel il avait été dédié. Ces souvenirs profanes et cette vague incertitude me suivirent au bord du lac de Nemi, voisin de ce temple, et comme lui consacré aux sentimens augustes et religieux de l'âme.

Nous sommes arrivés à Genzano, après avoir parcouru les bois de Nemi, et nous n'avons quitté le chemin de Naples qu'au-delà de cette ville. Nous avons tourné à l'occident, en nous éloignant du mont Albane, pour nous diriger vers le port de Netuno, sur un chemin dont les traces étaient à peine empreintes dans le gazon.

Après une heure et demie de marche, nous approchâmes du casale de *Compo morto*. Des champs de blé et des troupeaux de bœufs annonçaient seuls le voisinage de l'habitation. Au milieu d'un domaine qui s'étend du pied

des monts jusques vers la mer, on ne trouve d'autre maison que ce vaste casale; son architecture est noble, mais il est noirci par le temps, dégradé, et dénué de tout.

Le *fattore*, ou l'économe de l'établissement, vint nous recevoir; ses manières étaient affectueuses et polies, son langage très-pur, et tout annonçait en lui de l'éducation; je remarquai la même urbanité dans tous les *capo* ou chefs des troupeaux et des ateliers que je vis dans cette ferme: caractère qui contrastait avec la brutalité et l'abjection des pâtres et des ouvriers que j'ai vu errer ou travailler dans le domaine. M.r *Trucci* m'apprit alors que tous les chefs et les fattore, dans la campagne de Rome, étaient des citadins et non des villageois; qu'ils avaient tous leurs familles établies à Rome ou dans les petites villes voisines. Mais que les pâtres et les journaliers étaient originaires des montagnes de la Sabine et des Abruzzes: car, à l'exception de quelques pauvres familles, domiciliées dans les ruines des petites villes de l'Agro Romano, il n'y a plus aucune espèce de population indigène dans les Maremmes Romaines. Ainsi, les Romains même sont étrangers dans les champs de Rome.

Le fattorè nous fit préparer des chevaux pour parcourir la ferme, et, en attendant, j'examinai certe lugubre et grande habitation. Elle consistait en une vaste cuisine et deux salles latérales, au fond desquelles se trouvaient trois autres salles de mêmes dimensions et toutes également démeublées; elles n'avaient pas même de fenêtres. C'est ce qui composait le rez-de-chaussée du corps-de-logis. Six salles pareilles à l'étage supérieur étaient destinées aux magasins de blé; une seule était meublée et réservée pour le logement des chefs. Les deux ailes du bâtiment contenaient de vastes écuries voûtées; elles étaient à-la-fois fraîches et aérées. Au-dessus étaient des greniers à foin.

Ces écuries sont un luxe dans ces fermes; car elles ne servent guère qu'à y entreposer momentanément les animaux de service, pour les faire manger dans les temps des travaux, pendant la halte du milieu du jour. Hors ce moment, ils sont toujours en plein air et au parcours. Dans tout ce manoir, il n'existait qu'une seule femme, aussi âgée qu'hideuse, et uniquement destinée à faire la cuisine des chefs; car, quoique mariés pour la plupart,

leurs femmes habitent toujours les villes avec leurs enfans; et les pâtres apprêtent eux-mêmes leurs vivres.

Il n'y avait, dans cette ferme et ses alentours, ni soin, ni propreté. On n'y voyait ni arbres, ni jardins, ni légumes. On répondit à mes reproches sur cette négligence, que les troupeaux détruiraient toutes les jeunes plantations, et qu'ils fouleraient les légumes qu'on essaierait de semer; qu'il était ainsi plus commode de les aller acheter dans les villes voisines, en même temps qu'on y allait avec une charette pour chercher le pain. Ces villes, en effet, sont entourées de vignes et de jardins fertiles. D'ailleurs, les frais de transport, que nous ménageons avec tant de soin dans nos petites fermes, ne sont rien pour ces domaines à éducation des troupeaux: parce que l'on y a toujours une surabondance d'animaux. On met une brassée de foin sur la charette, un pain pour la nourriture du conducteur, et il part ainsi muni, et fait souvent soixante mille sans qu'il en coûte aucun déboursé.

Cette surabondance d'animaux est le seul luxe de ces fermes. Jamais un fattore ou un

Capo, ni même un garde-bête n'imaginerait de cheminer à pied. Toujours à cheval, les chefs armés de fusils, et les pâtres de lances, ils parcourent ces plaines au galop, et il y a toujours dans l'écurie des chevaux sellés et prêts à partir. Chacun des gens de la ferme a deux chevaux assignés pour son usage. Quelques-uns de ces chevaux sont de vieux serviteurs employés à dresser et à servir d'exemple aux jeunes; mais le plus grand nombre sont de ces derniers, que les gardes s'amusent à dresser et qu'on destine à la vente dès qu'ils connaissent le mords et la selle. Ceux qu'on réserve pour le trait se vendent sauvages; il y a à Rome des cochers fort habiles pour les dresser.

L'industrie des haras était autrefois un grand objet d'intérêt pour les seigneurs Romains. Dans ce temps-là, ils faisaient administrer eux-mêmes leurs domaines par des Fattoré, et possédaient des races qu'on désignait par leur nom. Ainsi, j'ai vu encore en 1791 les chevaux couleur de bronze, qu'on appelait Borghèse; ils ressemblaient aux chevaux de Xérès et servaient de modèle aux artistes qui étudiaient à Rome; jadis ils avaient été peints

par le Guide, attelés au char de l'Aurore. Aujourd'hui, les races titrées se sont éteintes et mélangées; les seigneurs ont affermé leurs terres. Le capital des animaux appartenant aux fermiers, ils n'ont plus élevé que des chevaux noirs, d'une assez belle figure, et qui sont propres indifféremment à la selle et au carrosse, sans être distingués dans l'un ni l'autre emploi.

Dès que nous fûmes à cheval, le Fattore nous dirigea vers les champs que l'on commençait à moissonner. Dans le lointain et du côté de la mer, j'aperçus en effet de grandes nappes d'un jaune foncé, qu'on voyait s'étendre au loin sur les ondulations du sol. J'aperçus enfin comme une armée rangée en bataille, ayant ses chefs à cheval, la lance au poing, dans une attitude immobile. Nous dépassâmes plusieurs charettes attelées de grands bœufs et chargées de pain, qui s'en allaient approvisionner cette armée. Bientôt je vis devant moi une longue rangée composée d'un millier de moissonneurs, et embrassant dans ses vastes ailes une immense zone de blé qui s'abattait en silence sous le tranchant de ces mille faucilles. Une douzaine de chefs

étaient à cheval derrière les rangs, les surveillaient et les animaient. A notre approche, un grand cri s'éleva à-la-fois ; il fit retentir l'air et frémir cette solitude. C'était un salut que les ouvriers rendaient au maître de la ferme.

Peu après, les charettes s'arrêtèrent auprès de quelques chênes, que la Providence avait réservés au milieu de la plaine pour donner de l'ombre aux moissonneurs. Sur un signal, ils quittèrent l'ouvrage, et cette longue troupe défila devant nous ; il y avait à peu près autant d'hommes que de femmes ; tous étaient venus des Abruzzes. Ils étaient baignés de sueur ; le soleil était terrible : les hommes avaient d'assez belles figures, les femmes étaient affreuses ; il y avait déjà quelques jours qu'ils étaient descendus des montagnes dans les Maremmes, et le mauvais air commençait à les atteindre. Deux seulement avaient déjà pris la fièvre ; mais on me dit que de là en avant un grand nombre serait chaque jour atteint par le fléau, et qu'à la fin de la récolte, cette troupe serait réduite à peine à la moitié. Que deviennent donc ces malheureux, demandai-je ? On leur donne un mor-

ceau de pain, et on les renvoie. Mais où vont-ils? Ils prennent la route des montagnes; quelques-uns restent en chemin, quelques-uns meurent; mais les autres arrivent mourant de misère et d'inanition, pour recommencer l'année suivante.

Le repas de ce jour était un festin, parce que le maître, pour célébrer sa venue, avait fait acheter, à Genzano, deux charettes de pastèques, pour être distribués aux moissonneurs avec le pain, qui fait à l'ordinaire leur seule nourriture. Les regards expressifs de tous ces malheureux étaient fixés sur ces gros pastèques, et je ne saurais rendre quelle joie s'y peignit au moment où les grands couteaux partageant ces beaux fruits, en découvrirent le rouge sanguin et en firent jaillir un parfum suave et un jus rafraîchissant.

Les moissonneurs font trois repas par jour, ce qui divise le travail en deux reprises; un sommeil de deux heures leur est accordé au milieu du jour. Celui-là est sans danger; mais lorsque la rosée et la nuit ont rafraîchi la terre, elle leur sert encore de lit, et c'est sur un gazon mouillé qu'ils dorment au milieu des exhalaisons sulfureuses. Ils perdraient,

dit-on, trop de temps en revenant dormir sous les abris du casale, souvent très-distans des champs dans ces immenses fermes.

On laisse sécher les blés pendant deux jours à l'ardeur du soleil avant de les lier; après quoi on les réunit en meules de distance en distance au milieu des champs; quinze jours après on les foule aux pieds des chevaux: car le rouleau n'est pas connu ici comme en Lombardie. Il y a quelques années qu'on laissait, après l'opération, disperser la paille par les vents; mais depuis, par un ordre de M.r Degerando, il a été prescrit de la réunir en meules, afin de pouvoir y mettre le feu à l'approche des nuées de sauterelles qui souvent dévastent ce pays. On s'est si bien trouvé de cet usage, qu'on n'y renoncera plus. Ces meules, répandues de loin en loin dans la campagne, et toujours sur le sommet des ondulations du terrain, ressemblent à des villages africains, et ajoutent encore à l'air sauvage du pays. Le grain est transporté de suite à Rome; on le laisse rarement dans le casale.

Après nous être éloignés de la scène des moissons, nous avons marché vers une forêt;

elle s'étendait comme un rideau devant nous, et nous cachait la vue de la mer qui était au-delà. Cette forêt continue, presque sans interruption, tout le long du rivage, de la Toscane jusqu'au mont de Circé. Elle est plantée d'immenses chênes blancs, que le voisinage de la mer permet d'exporter.

Entre les champs et la forêt, nous rencontrâmes dans les steppes un troupeau de cent bœufs à grandes cornes et à poil gris. C'étaient de vieux serviteurs que notre vue n'effraya point. Ils vivent constamment au pâturage, excepté dans les momens des travaux, où ils sont nourris au foin avec profusion.

Plus loin, quelques centaines de vaches sauvages furent d'abord incertaines à notre aspect si elles viendraient nous attaquer ou si elles se sauveraient vers les bois; elles s'y décidèrent, et le troupeau partit à toutes jambes, avec la vîtesse des biches, précédé par les genisses et suivi à regret par les taureaux qui galoppaient pesamment derrière le troupeau. Ils s'arrêtèrent les premiers, et se retournant avec fierté et comme honteux de leur fuite, ils soufflèrent par leurs larges nazeaux et semblèrent nous dé-

fier. Leurs gardes accoururent au galop; leur vue, en rassurant le troupeau, lui rendit la confiance, et ils nous laissèrent passer. Merveilleux aspect des animaux pour l'homme.

Ces vaches ne servent point à donner du lait; la vente des veaux et celle des mères de l'âge de six ou sept ans sont leur seul revenu; mais comme leur garde coûte fort peu de chose, ce produit ne laisse pas d'être important dans la ferme; on l'estime à 40 fr. par tête de mères. Cent vaches avec leur suite rendent ainsi 4000 fr. Il y a beaucoup de fermes qui en ont plus de mille.

Arrivés près des bois, on nous fit remarquer une immense quantité de porcs, dont une partie se cachaient sous l'ombrage; tandis qu'un autre pâturait dans la plaine. Ces animaux étaient au nombre de deux mille, appartenant à la ferme de Campomorto. Ils errent toute l'année dans l'immense territoire qui avoisine la mer. Ils pourraient passer pour des sangliers, tant ils sont sauvages et farouches. Ce sont cependant des cochons domestiques, de la race noire, dont la chair, engraissée par les glands de la forêt est d'une grande perfection.

On nous fit prendre, pour retourner au casale, un autre chemin, dans lequel nous rencontrâmes successivement le haras et les bêtes à laine.

Il y avait à peu près quatre cents chevaux dans la ferme, dont une centaine au moins étaient dressés et servaient aux gardes; le reste, composé de tous les âges, était sauvage et ne servait qu'au foulement des grains. Tous ces chevaux ne sont point d'une race à mépriser; ils n'ont rien de distingué, mais ils ont assez de taille, de la force, de l'haleine et du courage; ils ont très-bien réussi dans la cavalerie; j'en ai vu qui avaient supporté héroïquement les plus rudes campagnes. Ils sont tous noirs, au contraire des napolitains, qui sont presque toujours bigarrés. Les chevaux des garde-bêtes sont singulièrement patiens et dociles; ils restent des heures entières en vedette exposés à l'ardeur des mouches, et partent de là pour fournir une traite à toutes jambes, lorsque le garde a des animaux à détourner. Ils sont beaucoup moins farouches que les chevaux de Toscane, et se laissent plus facilement atteindre et dresser par l'homme.

Cette vie des garde-bêtes, si répandus dans toute la Maremme, a quelque chose de solitaire et d'indépendant, qui n'est pas sans charme. Car il s'y joint pourtant l'intérêt du troupeau commis à leurs soins, et celui qu'ils portent aux animaux qui leur appartiennent en propre et qu'on mêle avec ceux du maître. On voit ces pâtres dans les steppes, armés d'un fusil et d'une lance, se placer à l'abri de quelques chênes, d'où ils regardent, du haut de leur monture, la direction que suit le troupeau dans le parcours. Là, immobiles pendant des heures, leurs yeux noirs parcourent tout l'horizon, et le plus petit événement qui s'y passe leur apparaît à l'instant. Quelquefois c'est un lièvre, un lapin, qui va se gîter à leur portée, ils se jettent à bas de leur cheval, puis laissant leur lance et prenant leur fusil, ils se mettent en chasse avec l'instinct du chien le mieux dressé, et s'assurent ainsi une proie qu'ils guettent à la manière des renards. Plus souvent ils poussent leur cheval pour détourner le troupeau; quelquefois aussi, on les voit s'élancer comme l'éclair, lorsque deux taureaux sauvages errans dans le désert viennent

à se rencontrer. Car alors ces animaux farouches commencent à jeter des cris sourds et à lancer dans les airs la poussière des volcans; mais à peine se sont-ils livrés à leur fureur jalouse et ont-ils commencé le combat, que le garde, la lance basse, fond sur eux au galop. Il les frappe, il les blesse, les épouvante, et les sépare; on les voit s'éloigner à sa voix, honteux de ce que le sang qui rougit leurs blessures n'a pas coulé dans un plus noble combat.

Vers la partie la plus élevée de la ferme, pâturaient les bêtes à laine. Le domaine en possédait quatre mille; mais je n'en vis qu'une petite portion, parce que le grand troupeau était alors aux montagnes. Toutefois je pus examiner leur race. Il y en a deux dans les Maremmes de Rome absolument distinctes; l'une est celle qu'ils appellent *Negretti*. Ce sont de petites bêtes à tête droite, basses sur jambes, bien garnies de laine, vigoureuses et semblables en tout à nos races du Dauphiné, sinon que leur laine, bien que d'une belle qualité, est couleur de chocolat. Il y a quatre-vingt mille bêtes negretti, dont la laine était destinée à fabriquer le costume

de tous les moines mendians de l'Italie, ainsi que les manteaux des pâtres. Aujourd'ui on en envoie beaucoup aux fabriques du Dauphiné, où on la mêle pour faire des capotes de soldats.

L'autre race, où l'on compte plus de six cent mille bêtes, est celle de la Pouille. C'est sans contredit la plus belle espèce de bêtes à laine que j'aie vu nulle part. Elles sont élevées, singulièrement ouvertes et d'aplomb sur leurs membres; leur allure est compassée; graves et lentes dans leurs mouvemens, elles parcourent posément le pâturage qui leur est assigné. Leur dos est large et droit, leur corps cylindrique; et leur tête démesurément busquée est accompagnée de deux longues oreilles tombantes, qui battent sur leurs joues. Ces beaux animaux, dont la laine d'une blancheur éclatante égale presqu'en finesse celle de l'Arragon, ont le défaut de n'en porter que sur la moitié supérieure du corps. En revanche, les brebis donnent prodigieusement de lait.

Comme la viande de mouton est mauvaise en Italie et qu'il n'est pas d'usage d'en manger, on tue tous les agneaux mâles, et même

une partie des femelles, et on trait les brebis pour faire des fromages; il n'est pas rare qu'une brebis en fournisse seule pour trois piastres dans la saison. Dès le milieu de Mai, les troupeaux partent pour les montagnes de Norcia et des Abruzzes, d'où ils reviennent au milieu d'Octobre, et alors ces immenses steppes se trouvent habités pendant l'hiver par ces différentes espèces d'animaux et par les pâtres chargés de les conduire. Ils errent aussi silencieusement les uns que les autres dans ces vastes déserts, où il n'y a ni villages ni chaumières, et que la Providence semble nous offrir comme un grand exemple des destinées de cette terre.

LETTRE DOUZIÈME.

Velletri, ce 6 Juillet 1813.

Tous les soirs la campagne de Rome se couvre d'un brouillard épais et glacé; il ne s'élève qu'à quelques pieds du sol, mais on le regarde généralement comme une des causes de la fièvre qui dévore les habitans. Ce brouillard est si froid, qu'après avoir parcouru la ferme de *Campomorto*, comme je vous l'ai raconté, Monsieur, dans ma précédente lettre, nous sommes venus achever la soirée auprès du feu, dans la vaste cuisine du *casale*. C'était le 24 Juin, jour de la St. Jean.

Assis sur des chaises, qui dataient au moins du pontificat de Sixte-Quint, j'interrogeai M.r *Trucci* sur les détails rustiques de sa ferme; ses réponses m'ont paru avoir assez d'intérêt, pour que j'essaie de vous répéter notre conversation. Elle vous donnera, je crois, une idée plus juste de la culture des environs de Rome, que toutes les déclamations que contiennent les récits des voyageurs.

« J'ai vu quelques étrangers, m'a dit M.r *Trucci*; j'ai lu aussi quelques voyages en Italie : il m'a paru qu'en traversant nos vastes plaines et nos *macchie*, ces voyageurs ont cru que ces déserts n'avaient pas même de propriétaires, et que le premier occupant pouvait s'en emparer pour les défricher et y bâtir, à peu près comme Abraham prit possession des pâturages de Canaan. Il semblerait, à les entendre, que tous les habitans s'étant fait moines, il n'est resté personne pour travailler la terrre, et que telle devait être la conséquence du gouvernement pontifical. Mais ils se sont trompés. Non-seulement toutes les terres des alentours de Rome sout des propriétés particulières appartenantes à des capitalistes ou à des main-mortables. Mais ce sol et ces pâturages, si négligés en apparence, dépendeut tous d'un manoir et d'un corps de ferme particulier, et sont assujettis à un cours régulier de culture, dont je vais vous exposer les pratiques. »

» Sans doute que nôtre malheureux pays, désolé par une peste annuelle et dépourvu de villages et de population champêtre, est divisé en propriétés tellement vastes, qu'il

est impossible d'apporter à leur culture ces soins qui annoncent l'industrie et qui charment l'œil du voyageur, en lui peignant une image d'abondance et de félicité. Vous serez étonné Monsieur, lorsque je vous affirmerai que tout le territoire de la Maremme de Rome, sur quarante lieues de longueur, n'est divisé qu'en quelques centaines de propriétés, et que nous ne sommes plus que quatre-vingts fermiers chargés de toute cette immense exploitation. On nous appelle *Mercanti di tenute*, négocians en terre; et en effet nous sommes bien plus commerçans qu'agriculteurs: car nous vivons tous à Rome, où nous tenons nos registres et gouvernons l'ensemble, pendant que nos *Fattore* administrent. Nous ne cherchons d'ailleurs nullement à innover ni à perfectionner: parce que cela serait impossible sur ces immenses surfaces, avec notre défaut de bras. J'avoue que nous ne mettons aucune intelligence dans notre manière d'exploiter, préférant de beaucoup nous assurer un bénéfice connu, que nous garantit l'ordre usité dans la culture. Il nous paraît plus simple d'accroître ces bénéfices en augmentant l'étendue de nos exploitations. C'est en quoi

la ruine graduelle de nos grands propriétaires nous a singulièrement favorisés. Autrefois, toutes les fermes se louaient avec une dot considérable de haras et de troupeaux; peu-à-peu les propriétaires ont vendu ce capital et ont cherché à affermer la terre nue. Dès-lors il n'y avait plus que de grands possesseurs de troupeaux, qui pussent se charger de ces exploitations; et maintenant elles se sont toutes concentrées dans les quatre-vingts personnes que je vous ai citées. Notre commerce est devenu une sorte de monopole, forcé par les circonstances, mais assez avantageux dans ses résultats pour nous flatter de voir passer entre nos mains la majeure partie des propriétés romaines. »

» Ce changement, au reste, bien qu'il confie la propriété des troupeaux et la culture des terres à des hommes industrieux, n'aura pourtant d'autre effet que celui de réunir de nouveau le capital du sol au capital mobilier qui sert à l'exploiter; mais nous ne changerons pas pour cela cette culture, car elle est forcée par la nature même des choses; et il n'y a pas aujourd'hui deux manières de cultiver les Maremmes de Rome. »

» Vous pourrez me demander, Monsieur, à quelles causes j'attribue cette grande étendue des propriétés et ce défaut de toute population villageoise, dans une contrée qui fut autrefois si cultivée et si habitée? Je vais vous dire mes conjectures à cet égard.

» Il n'y a nul doute que dans le temps de la prospérité de l'empire Romain, tous les environs de la capitale du monde appartenaient à de riches capitalistes, et ils en avaient fait autant de villas, de parcs et de maisons de plaisance; par-là même toute la population des cultivateurs-propriétaires en avoit été expulsée; elle était remplacée par des esclaves, qui seuls cultivaient et soignaient les villas. »

» Mais l'esclave n'a point de racines dans la terre qu'il travaille, le moindre événement le déplace et le fait disparoître. La ruine de l'empire, la translation de son siège à Constantinople, les invasions des Barbares, et l'établissement du christianisme, ont dû détruire en peu de temps les propriétaires, les esclaves et les capitaux avec lesquels on les achetait; et il ne s'est trouvé nulle part des paysans laborieux pour les remplacer. Ces

terres restèrent ainsi dans la possession de capitalistes ruinés ou émigrés dans l'orient, et durent baisser prodigieusement de valeur. Les hommes dont la fortune s'était conservée purent facilement en acquérir et étendre ainsi leurs propriétés. Dans la suite des temps, les familles papales ont continué à réunir d'immenses domaines; et c'est par cette succession d'événemens, qu'a pu se réaliser ce singulier phénomène, au moyen duquel la partie de l'Europe jadis la plus florissante et la plus habitée a été réduite à l'état d'un désert. »

» A la vérité, Monsieur, vous auriez droit d'être surpris de ce que, dans ces derniers siècles, où l'Italie a vécu dans une paix profonde, la nouvelle culture européenne si active, si industrieuse et si peuplante, n'aît eu aucun effet dans nos déserts, bien qu'ils soient situés auprès d'une grande ville et de la mer, à portée de tous les débouchés, et qu'ils jouissent d'un sol plus fertile que la plupart des états de l'Europe. »

« Il semble en effet, que les états de l'églis auraient dû recevoir une sorte d'impulsion de ce mouvement général vers l'amé-

lioration des institutions économiques opéré dans le dernier siècle. Ils y sont restés, au contraire, totalement étrangers, et ne connaissent, comme aux premiers temps du monde, que l'agriculture patriarchale, qui finira leur histoire ainsi qu'elle l'avait commencée. Il faut nécessairement, Monsieur, attribuer cet état stationnaire, d'abord à la répartition du sol en grandes propriétés, parce qu'elle exclut toute population rustique; et ensuite à l'influence du mauvais air. Ce terrible fléau n'est peut-être qu'une conséquence de la dépopulation; mais il en devient une cause toujours agissante. Cause qu'il est impossible de vaincre: car il faudrait, pour résister aux ravages du mauvais air, pouvoir, dans une même saison, bâtir des milliers de fermes en les subdivisant, et les peupler toutes à-la-fois par quelques cent mille habitans. Et malheureusement on ne peut jamais établir de colonie que par un système de multiplication successif, au moyen duquel il se fournisse à lui-même des ressources toujours croissantes. »

« Or, les auteurs qui donnent des plans pour l'amélioration du territoire de Rome

font toujours abstraction de deux choses: savoir, des capitaux nécessaires pour cette amélioration, et des propriétaires de ces terres, qu'il faudrait au moins consulter avant de disposer de leur bien. Il n'y a que l'état, les propriétaires, ou les fermiers, qui puissent fournir les capitaux nécessaires pour donner d'autres formes, et façonner, pour ainsi dire, à la figure européenne, les steppes romaines. Ni les uns, ni les autres ne possèdent ces capitaux; car on ne peut améliorer peu-à-peu, à cause du mauvais air; et pour transformer tout à-la-fois la constitution rurale d'une vaste contrée, il faut une somme si épouvantable, qu'aucun des économistes qui le conseillent n'a jamais essayé d'en faire le calcul. »

« C'est donc à une cause constamment agissante, qu'il faut attribuer l'état d'abandon dans lequel languissent nos grandes propriétés des Maremmes, beaucoup plus qu'à l'indolence et à l'impéritie de leurs cultivateurs: car vous verrez dans toutes les parties salubres de l'état de l'église une culture presqu'aussi animée et aussi productive que celle de la Toscane. Nulle part peut-être en Eu-

rope on ne voit une plus belle culture de vignobles qu'aux environs d'Albano et de Velletri; et rien n'annonce plus l'industrie et l'activité, que toute cette agriculture potagère qui entoure nos villes. »

« Je viens de vous raconter, continua M.r *Trucci*, l'histoire agricole de notre pays. vous avez vu à quelle époque il s'est trouvé abandonné par ses propriétaires et par les esclaves qui le cultivaient. Vous avez vu comment le temps, les Barbares et les tremblemens de terre ont détruit les villes sans édifier de villages. Vous avez vu enfin comment ces campagnes sont tombées en partage à un petit nombre de propriétaires, privés des moyens nécessaires pour en soigner la culture; et vous voyez enfin sous vos yeux les traces sinistres du fléau qui détruit l'espèce humaine dans cette solitude. »

Voilà, Monsieur, les circonstances dans lesquelles les grands fermiers de la campagne de Rome sont obligés d'exploiter des domaines de plusieurs lieues carrées d'étendue. On nous afferme ces déserts. Ils n'ont à leur portée, ni villages, ni hameaux et ne possèdent pour abri qu'un seul manoir, dans

lequel il n'y a pas même une famille rustique. Il n'y a ni troupeaux ni instrumens aratoires. On n'y entend pas même l'aboiement des chiens. Car ils n'auroient à témoigner à personne ni leur amour, ni leur fidélité.

Mais ces campagnes sont fertiles, et couvertes de riches gazons; elles sont situées sous le plus beau ciel, et le génie du cultivateur a cherché des combinaisons propres à mettre à profit les richesses natives du sol, à l'aide des moyens qui se trouvaient à sa portée. Ainsi nous n'avons pas eu de choix, et il nous a fallu adopter la culture des peuples nomades, et des pays déserts, parce que nous nous trouvions dans les mêmes circonstances qu'eux.

« Nous avons donc commencé par mettre sur nos pâturages des troupeaux de bêtes à laine, parce que ce sont de tous les animaux ceux qui multiplient le plus promptement et donnent le plutôt un revenu au cultivateur. Quelques pâtres suffisent pour en garder des milliers, et nous avons trouvé dans les paysans des montagnes de la Sabine et des Abruzzes des hommes accoutumés à la vie solitaire des

rochers. Ils ont consenti à venir garder nos troupeaux, non pour un salaire, mais à la condition de posséder eux-mêmes quelques brebis mêlées avec les nôtres. Le revenu de ces animaux leur appartient en propre. Ces gazons végétant pendant l'hiver, nourrissent les bestiaux dans cette saison; mais la sécheresse et la fièvre rendent ces pâturages trop arides et trop dangereux dans l'été: nous envoyons, dans cette saison, nos troupeaux sur les cîmes de l'Apennin, pour qu'ils y trouvent un air vif et des herbages frais. »

» Tous les pâturages ne convenant pas aux brebis, et les besoins de la consommation exigeant que nous eussions aussi des bêtes à cornes, nous avons rassemblé sur nos fermes des troupeaux de vaches sauvages, de cette belle race qui existe encore en Hongrie. Ces animaux moins délicats résistent aux chaleurs et au climat de l'été; les pâtres chargés de les garder s'exposent au danger de *l'aria cattiva*; quelques-uns en meurent, tous en deviennent pâles: mais enfin ceux-ci le supportent et s'accoutument à ce péril, parce que l'habitude rend tout supportable à l'homme. »

» Pour conduire et surveiller ces troupeaux dans ces plaines immenses, il fallait que leurs gardiens fussent à cheval; il fallait aussi des chevaux pour entretenir quelques relations avec un voisinage toujours si lointain, et dès lors nous avons été forcé d'établir des haras. Ils sont la moins productive de toutes nos branches d'industrie, mais ils sont nécessaires. Enfin, nous avions des bois et nous les avons peuplés de porcs; nous avions des marais, et nous y avons mis des buffles. »

» Par la multiplication de toutes ces races nous avons bientôt couvert nos plaines et augmenté nos capitaux. Dans ce seul domaine, me répéta M.r *Trucci*, j'en possède pour plus de 400,000 francs et autant encore dans deux autres propriétés dont je suis également fermier. »

» Nos pâtres ne reçoivent aucun salaire, nous sommes seulement obligés de les nourrir, eux et le petit troupeau qui fait leur fortune. Ces pâtres sont tous originaires des montagnes, et étrangers dans les Maremmes; ils n'y amènent jamais leurs femmes ni leurs enfans, et ils ne peuvent devenir ainsi la souche d'une population locale et à domicile fixe. »

» Dès que le capital de nos troupeaux a été formé, on a dû naturellement chercher à profiter à la fois de leur travail, de leur engrais et de la fertilité du sol pour cultiver des blés. Production dont la garde et le transport sont faciles, et dont la culture mécanique exige peu de détails et de soins: car tout ce qui en demande est nécessairement proscrit dans un pays sauvage et livré au parcours des bestiaux. »

» Pour cultiver ces grains, nous avons choisi dans nos plaines un lieu favorable, et nous avons fait parquer les bêtes à laine pendant toute la saison sur la place indiquée. Au printemps nous avons rassemblé nos bœufs errants dans les pâturages, pour les atteler deux à deux à la charrue. Mais n'ayant point de laboureurs dans la ferme pour conduire ces charrues nous sommes encore obligés d'avoir recours à des journaliers. Ils viennent chaque semaine à Rome où les fermiers les louent pour le travail des six jours. Ces hommes viennent pour la plupart des montagnes; mais beaucoup aussi sont habitans de Rome et des petites villes des environs. »

» Ces journaliers se paient au-delà de qua-

rante sous par jour, sans le pain que le maître leur fournit et qu'il va chercher à Rome, car il n'y a aucun moyen de fabrication dans les casales. Ils se procure autant d'ouvriers qu'il a de paires de bœufs, afin que l'ouvrage qu'il surveille soit fait, s'il est possible, dans une seule semaine. J'attelle souvent ici cent charrues à la fois. Pendant ce temps les bœufs sont nourris de foin : car on exige d'eux un travail prodigieux : et dès que le dernier trait de charrue est donné, on congédie les ouvriers et on renvoye les bœufs dans les pâturages. »

» Cette première culture ne fait que déchirer le gazon et mettre ses racines au soleil; dans l'espace d'un mois il est brûlé et on recommence à atteler les charrues, pour donner dans l'autre sens un second labour à la terre. Il brise les mottes de gazon et approfondit la couche remuée du sol. Ces deux labours sont suivis, à intervalles égaux, par deux autres qui coupent les premiers dans le sens de leurs deux diagonales, en sorte qu'au milieu de Septembre la terre a été remuée dans quatre directions différentes.

» On fait alors ramasser les racines et les

gazons que l'été n'a pas détruits; on les brûle; on sème; et on recouvre la semence par un léger trait de charrue, pour émietter la terre et la ranger en billons réguliers. La moisson succède l'année suivante à ce travail, après quoi la terre est de nouveau abandonnée pendant plusieurs années sans culture. Elle se couvre, dès l'automne, de nouvelles plantes, et demeure en gazon jusqu'à-ce que son tour revienne d'être défrichée de nouveau. La moyenne du rapport de nos blés est de six pour un. Dans les marais pontins ils rendent jusqu'à douze.

» Vous voyez par-là, Monsieur, quelle est la division ordinaire de nos fermes. Le sol, partout ondulé, présente des pentes, des crêtes et des bas-fonds. Quelquefois les sommités, dépouillées par les siècles, n'ont plus de terre végétale; on renonce alors à y mettre la charrue, et les moutons seuls profitent de ce pâturage aride. Quelques-uns des bas-fonds sont également trop humides pour la culture du blé; on les laisse alors en prairie, et on réserve leurs meilleures portions pour y faire le foin dont on a besoin dans la ferme. Il faut encore distraire de

l'étendue arable tout ce qui est en forêts ou trop garni de chênes pour que la charrue puisse y passer. Ainsi, notre assolement ne circule que sur la partie la plus unie et la plus découverte du domaine. La portion semée en blé occupe en général un neuvième de cet espace ; un autre est en jachère, les sept autres parties restent en pâturage. »

» Le fermier n'acquitte de rente que sur l'étendue arable de la ferme ; le prix du bail est de sept piastres par rubbi de terre, ce qui fait dix-huit francs pour l'arpent de Paris ; toutes les terres non cultivables du domaine lui sont cédées en outre de ce prix, et c'est souvent sur elles que reposent ses plus grands profits ; car le fermier y entretient presque toutes ses bêtes à cornes, ses porcs et ses buffles. »

» Un rubbi de terre affermé trente-six francs nourrit pendant l'hiver sept brebis et leurs agneaux, ou bien une tête de bête à cornes ou de cheval. Les bêtes à laine rendent à peu-près quinze francs, par leur toison, leur agneau et leur laitage ; c'est dont cent francs de produit brut pour les sept. Il faut en dé-

falquer trente-six francs pour le fermage du parcours d'hiver, quinze pour les dépenses de la montagne et à peu près autant pour la garde et les faux frais; il reste au fermier trente francs, environ, de bénéfice sur l'entretien de sept brebis, soit quatre francs cinquante centimes par tête, profit semblable à celui des troupeaux d'Espagne, et supérieur à celui de la Camargue. Le bénéfice sur les vaches est beaucoup moindre; leur entretien coûte trente-six francs par tête, et leur rente se borne à un veau, qu'on vend, à trois mois environ, quarante francs. On ne se sauve ainsi qu'en les faisant vivre dans les macchie, dont le fermier n'acquitte aucune rente; les chevaux, plus difficiles pour leur nourriture, reviennent au fermier, à peu près, à deux cents francs à l'âge adulte; autrefois il ne les vendait pas davantage; depuis que la guerre les a fait rechercher, on en obtient entre trois et quatre cents francs. La meilleure de toutes nos branches d'économie est celle des porcs, attendu qu'ils ne coûtent presque aucun entretien. Ils ne vivent que dans les forêts et les sols marécageux; mais aussi il n'y a que peu de fermes situées de manière à pouvoir en nourrir. »

» Pour vous faire, Monsieur, une idée générale de l'ensemble de nos fermes, je vous dirai que je paie le bail de celle-ci à raison de vingt-deux mille piastres, ce qui suppose une étendue de trois mille rubbi, ou six mille arpens de terres cultivables; j'en ai à peu près autant d'incultes, et c'est là que vivent mes porcs et mes vaches, en grande partie. Mes trois mille rubbi son divisés en neuf portions à peu près égales, de trois cent trente rubbi chacune; une de ces portions est en jachère, une en blé, les sept autres en pâturages; sur les deux mille trois cents rubbi qui restent en parcours, j'entretiens quatre mille bêtes à laine, quatre cents chevaux, deux cents bœufs, et je réserve une portion pour y recueillir du foin. Dans les macchie j'ai sept cents vaches et quelquefois jusqu'à deux mille porcs. »

» Mes avances se bornent à acquitter le prix de la ferme, à fournir le pain des ouvriers et la nourriture entière à mon armée de pâtres, de chefs, et de *Fattore*, à payer les journées des ouvriers laboureurs, moissonneurs, etc., et enfin à solder les frais de voyages des troupeaux et ce qu'on appelle

dans les grandes exploitations les faux frais, dont la somme s'élève toujours très-haut. Il faut enfin défalquer de mes produits bruts sur les troupeaux, le dixième environ qui appartient, en diverses proportions, à mes chefs et à mes pâtres, parce que je nourris ce dixième à mes frais. »

» Nous avons aussi, dans ce genre de culture, de grandes pertes à supporter sur nos bestiaux; malgré cela, je ne puis pas cacher que nos exploitations sont lucratives, et que j'ai en moyenne environ cinq mille piastres de bénéfice annuel, outre l'intérêt au cinq pour cent du capital de mes troupeaux. Vous voyez cependant, Monsieur, que ces terres, si méprisées et si sauvages de la campagne de Rome, s'afferment à raison de dix-huit francs l'arpent de Paris. Il y en a prodigieusement en France qui ne se louent pas autant. Elles s'affermeraient davantage sans doute, si elles étaient divisées et peuplées, mais nullement dans la proportion où on le suppose, parce que le mystère des grandes exploitations consiste dans leur économie, et rien ne trompe autant sur le revenus de l'agriculture que l'aspect qu'elle offre aux regards : car ce revenu

dépend uniquement de l'ensemble des combinaisons de l'économie, et nullement de la richesse des productions qu'elle étale aux yeux.

J'ai l'honneur d'être, etc.

LETTRE TREIZIÈME.

Terracine, ce 13 Juillet 1813.

Je viens de parcourir, Monsieur, les marais pontins, et j'ai pu les examiner avec assez d'attention, parce que j'accompagnais l'Inspecteur général du Génie. Il allait reconnaître les nouveaux canaux de desséchement que le Gouvernement fait ouvrir, afin de terminer, s'il se peut, les grands travaux entrepris par *Pie VI.*

Cette manière de voyager était précieuse dans ce moment, à cause de l'escorte donnée aux officiers du Génie contre les bandits qui rendent l'approche des marais plus dangereuse encore que le mauvais air.

Cette race de bandits a existé de temps immémorial dans les montagnes de la Sabine et des Abruzzes; elle est presqu'impossible à détruire, parce qu'elle a ses racines dans la population même du pays. Ce ne sont pas de simples associations de voleurs, sans propriétés et sans domiciles, errant sous mille

déguisemens, toujours fuyant, toujours préparant dans l'ombre des coups de main, dont ils vont partager les dépouilles à de grandes distances, et toujours signalés d'avance à la police, parce qu'ils n'appartiennent à aucun domicile. Les hordes de bandits dont sont infestées les frontières du royaume de Naples, ne sont autre chose que les villageois, habitans des montagnes voisines. Les hommes qui se livrent à ce métier ont leurs propriétés et leurs familles; ils s'occupent des travaux champêtres une partie de l'année; mais comme ce travail dans ces rochers stériles ne suffit ni à leur existence, ni à leurs plaisirs, un attrait, un besoin presqu'invincible de pillage et de meurtre les porte à se réunir, à s'armer, et à aller attaquer les voyageurs, et souvent aussi les maisons et les habitans de la plaine.

La majorité de la population étant enrôlée sous la bannière de quelques chefs, ceux-ci ont toujours à leurs ordres une petite armée toute prête à entrer en campagne, et aussi promptement dispersée que réunie. On ne prend pour chaque expédition que le nombre d'hommes nécessaire, et à moins de les saisir

sur le champ de bataille, la police ne sait où les trouver : car rentrés subitement dans leur domicile, ils y reprennent le costume et les occupations champêtres ; ils ne sont plus que de paisibles paysans réunis sous la protection de leur curé et de leur maire, dont l'indulgence est sans bornes, et pour d'assez bonnes raisons, à ce qu'on assure.

Quelques chefs seulement sont bien connus, et livrés aux recherches continuelles des gendarmes. Depuis cinq ans, on en a arrêté et exécuté plusieurs, sans que le zèle des survivans ait été un moment ralenti. Beaucoup de ces bandits ont péri dans les combats qu'ils ont soutenus avec les gendarmes et les escortes ; beaucoup aussi ont été cernés et pris dans les expéditions. On a cru effrayer le reste par leur exécution ; mais on n'a fait que leur donner un peu plus de prudence : car cette habitude de brigandage n'est autre chose pour eux qu'une manière de vivre à laquelle ils savent fort bien qu'est attaché le danger de l'échafaud ; et ils n'en sont pas plus effrayés que le marin qui s'expose à la tempête.

Le plus redoutable de ces chefs, celui qui depuis cinq ans avait échappé à toutes les

recherches de la police française, vient d'être arrêté ; il se nomme *Pierre le Calabrais*. Le peuple de Rome l'appelle simplement *le Calabrese*, et c'est sous ce nom qu'il figure continuellement dans les récits de ce peuple, si avide de merveilleux. *Le Calabrese*, pour anoblir son existence, se donnait un caractère politique et voulait prendre l'air du chef de la Vendée romaine. Il s'intitulait empereur des montagnes, roi des forêts, protecteur des conscrits et médiateur de la route de Florence à Naples : mais ce qui diminue sa gloire, c'est qu'il était tout aussi bandit sous Pie VII que sous le Gouvernement français.

En laissant de côté le mérite qu'il voudrait se donner comme chef de parti, il lui en reste assez dans le rôle de chef de brigands, qu'il joue avec un grand talent. Cet homme, qui n'est qu'un paysan des montagnes, présente un singulier mélange de rapacité et de dévotion, de barbarie et de loyauté ; il se vante surtout de son humanité ; jamais, affirme-t-il, il n'a répandu une seule goutte de sang, si ce n'est dans le combat, et il a toujours puni sévèrement les actes de

cruauté que sa troupe n'est que trop encline à commettre. Il faut que cela soit vrai : car j'ai été témoin des regrets que son arrestation a causés à tous les habitans des environs ; ils se regardaient désormais comme sans protection contre les assassinats et les cruautés de ses gens.

Le Gouvernement est occupé dans ce moment à faire, avec son successeur *Gaetano*, un traité semblable à celui par lequel Sixte-Quint parvint à réprimer les brigandages qui se commettaient avant son pontificat. C'est-à-dire, en armant les différentes bandes les unes contre les autres, et en les faisant se détruire par elles-mêmes.

Les soldats *du Calabrese*, désolés de son arrestation, et voulant à tout prix prévenir son supplice, ont envoyé un parlementaire ; c'était une marchande de fruits de Rome, pour offrir de leur part de se soumettre. Ils proposaient de se charger, moyennant une solde de 30 sous par jour, de maintenir la sureté de la route contre toute les autres bandes. En revanche, on promettait de ne pas mettre en jugement *le Calabrese* ; mais de le déporter seulement en Corse.

Ce traité a été conclu, et peu de jours après *Gaetano* fit prévenir l'officier de gendarmerie de *Sermonette*, qu'il avait à lui remettre un gage de l'exécution du traité. L'officier se rendit, pour le recevoir, dans un lieu convenu de la montagne. Là, Gaetano lui livra quatre têtes, qu'il lui affirma être celles de quatre brigands tués par sa troupe. Mais à peine de retour à Sermonette, cet officier apprit que l'on avait trouvé les corps de quatre cultivateurs du lieu, auxquels on avait tranché la tête dans les bois d'oliviers.

Il demanda une nouvelle entrevue à Gaetano, où il lui reprocha son manque de bonne foi, avec beaucoup de vivacité. Gaetano convint qu'il y avait quelque chose à reprocher à sa délicatesse; mais que têtes pour têtes, il avait cru qu'il valait mieux couper celles de quatre inconnus, que d'assassiner des bandits, qui, au fond, étaient ses bons amis. Bien que ce raisonnement fût spécieux, l'officier lui répondit, que si c'était ainsi qu'il tenait son traité, le *Calabrese* allait être mis en jugement. Cette crainte a été si vive, qu'ils ont promis d'exécuter franchement les conditions du traité. J'en ai

déjà vu qui s'étaient rendus à Terracine pour assurer le service de la route. Et j'ai compris, en les regardant, tout l'effroi qu'ils causeront aux voyageurs dont on leur confiera la sûreté.

Velletri est la dernière ville qu'on traverse avant d'entrer dans les marais. Elle est située sur le penchant méridional du Mont-Albane. La vue s'étend de là sur la vaste solitude des marais; elle est bornée à l'orient par les montagnes de la Sabine, et à l'occident par l'immensité de la mer. Les environs de cette ville sont plantés de vignobles admirablement bien cultivés. Les pampres de ces vignes, soigneusement alignées, sont artistement rattachés à des treillages formés de grands roseaux; elles présentent ainsi des suites d'espaliers à perte de vue. De jolies maisons de vignerons sont placées dans chaque clos de vignes, et tout ce territoire présente l'aspect de la culture la plus animée et des soins les plus actifs. Ainsi dans ces terres de l'Eglise si décriées par les économistes, on retrouve une vigilante industrie dès qu'on s'éloigne de la région du mauvais air.

Mais cette région est bien voisine de Vel-

letri, à peine a-t-on parcouru une demi-lieue, en descendant au milieu des vignobles, que déjà on atteint la plaine et le désert. La route traverse jusqu'à Cisterne une contrée agreste et inégale, formée par les courans de lave. Elle est plantée de lièges au tronc déchiré et parée encore par quelques fermes et par des champs de blé.

La vie humaine ne se montre plus au-delà de Cisterne. Une immense propriété appartenant au prince de Cajetan s'étend de ce bourg jusqu'à Tor tre Ponti, relai distant de deux postes et un quart. Cet espace n'appartient pas encore aux marais : c'est une nature pittoresque et boisée, où dans d'immenses clairières de forêts on voit alternativement d'abondans pâturages et de riches moissons. De loin en loin des cabanes de bergers de forme circulaire et à toits de roseaux se grouppent dans la plaine comme les kraals des Hottentots. Dans le voisinage de ces kraals, on voit errer quelques buffles au milieu des hautes herbes que la fraîcheur du sol fait croître dans ces savannes. Ils se dirigent pesamment par des sentiers battus vers des étangs fangeux où leur instinct les

porte. C'est dans ces eaux qu'ils se plaisent à passer les heures chaudes du jour. Le poids de leur corps les fait peu-à-peu enfoncer dans la vase, jusqu'à ce que les herbes marines recouvrent entièrement leur dos et ne laissent apercevoir que leurs têtes farouches. Vers le soir un pâtre accourant à cheval pousse de grands cris et frappe l'eau de sa lance; alors tous les buffles s'agitent en lui répondant par de sourds mugissemens; ils s'élancent hors des eaux, emportant pour coëffure, comme les fleuves de la fable, de longues nattes d'herbes marines, qu'ils traînent après eux dans la prairie comme des guirlandes de Bacchantes.

Le marais commence un peu avant Tor tre Ponti, la route se forme en chaussée et rejoint l'ancienne voie appienne, qu'on avait abandonnée au-dessous d'Albano; elle se poursuit en ligne droite jusqu'à Terracine. A droite, et au-dessous de la route, commence le canal qu'on appelle *Naviglio grande*, sur lequel Horace navigua en allant à Brindes, et que Pie VI a fait réparer en même temps que la route. Le plan de cet habil et malheureux souverain était

de profiter d'une pente de sept pieds qui existe dans le niveau des marais, de leur point le plus élevé jusqu'à la mer, pour ouvrir des parallèles de distances en distances, destinées à y verser les eaux. Sur ces parallèles, il voulait diriger des canaux secondaires sous un angle de quarante-cinq degrés, également parallèles entr'eux. Par ce système il faisait profiter du bénéfice de la pente toute la surface des marais. Il n'y a que deux des grandes parallèles qui aient été terminées, avec leurs affluens; mais le succès complet de ce travail a indiqué aux ingénieurs français qu'il suffisait de finir l'entreprise d'après ce système, pour rendre à la culture tout le sol des marais. C'est à quoi l'on est occupé maintenant.

Les grandes parallèles ne courent point dans le sens transversal de la plaine, des montagnes à la mer, parce que le long de ce rivage il existe une arête légèrement élevée, d'une lieue à peu près de largeur, dont le sol, formé de décombres, défend l'écoulement des eaux. Cette zone plantée de forêts, semble à l'œil des marins former sur toute cette côte d'Italie comme une ceinture mystérieuse qui en dérobe la vue aux yeux profanes.

Toutes ces parallèles suivent du nord au midi le sens longitudinal des marais et viennent se verser dans la mer auprès de Terracine à *Bocca di Fium*.

La voie appienne, aujourd'hui chargée d'un sable fin, traverse cet espace sous un berceau formé par des ormeaux, que l'art n'a point planté; mais qu'on a réservés sur les flancs de la route lorsque Pie VI la fit remettre à neuf. Ces ormeaux irrégulièrement alignés ombragent à la fois le chemin et le canal; ils joignent ainsi par une longue promenade une maison de poste à l'autre; et cette traversée se fait avec une telle vîtesse et si peu de fatigue, qu'on est étonné en arrivant à Terracine d'avoir parcouru tant de chemin.

Dans la totalité de ce trajet, il n'y avait pas un village, pas une maison pour le service des postes et la commodité des voyageurs. Pie VI a fait construire à peu près à égales distances de vastes caravanserais. Ils s'élèvent au milieu de ces solitudes comme de grands monumens de son pontificat. Ces constructions ont, je ne sais quoi de noble et de singulier dans leur architecture, que je ne

saurais comparer à rien. Elles renferment d'immenses écuries, des logemens, des casernes ; mais tout cela est démeublé, grand et misérable, somptueux et dénué de tout ; les êtres qui habitent ces palais du désert, sont hâves, presque nuds et dévorés par la fièvre ; à peine ces malheureux guides peuvent-ils atteler et conduire les chevaux demi-sauvages qu'ils attèlent aux voitures. Ces chevaux pris au pâturage, semblent s'indigner de cette servitude momentanée qu'on leur impose ; ils frémissent, ils trépignent, ils mordent leur frein jusqu'à l'instant où on leur permet de partir, et alors ils s'élancent avec une fureur qui n'est pas sans danger. Elle s'augmente à mesure qu'ils rencontrent le long du chemin des haras pâturant en liberté dans les prairies. Ce caractère est propre aux chevaux des marais pontins, c'est pourquoi on leur donne le nom de *scampatores*.

Toute la partie qui borde les deux côtés de la route est desséchée, mais non pas assainie ; on ne remarque pas même que ce dessèchement ait rien fait pour la salubrité de l'air, il y est resté dangereux comme dans tout le reste de la Maremme. Mais au lieu

de ne produire que des joncs et des roseaux; le sol desséché s'est couvert de beaux gazons et produit des moissons qui rendent douze et jusqu'à quinze pour un. Nulle part, si ce n'est en Belgique, on ne peut voir de plus beaux blés. Mais Pie VI, en commençaut ce superbe système de desséchement, n'a point cherché à établir en même temps dans cette région un système de population et de culture; il s'est borné à faire de ces terrains d'immenses concessions à son neveu le duc de Braschi et à quelques autres grands propriétaires. Ceux-ci se sont bornés à leur tour à y établir le régime rural de toutes les grandes propriétés des Maremmes. C'est-à-dire un manoir commun d'où l'on surveille de grands troupeaux de bêtes à cornes, de chevaux et de buffles; car ces derniers remplacent les moutons dans ce sol trop humide. Les terres les plus sèches sont réservées pour la culture des blés; la jachère y revient beaucoup plus souvent que dans le Latium, parce que ce sol est comme celui de l'Amérique, tout neuf pour la culture; et les herbes parasites s'en emparent avec une telle violence, qu'il faut que la charrue y revienne tous les deux ans



pour le nettoyer et le préparer à la végétation des céréales.

Seulement dans la partie des terres desséchées voisines du pied des montagnes, on voit de riches cultures de maïs, de chanvre et de légumes. Ce sont les habitans de Piperno, de Sermonette et de tous les villages situés sur le penchant des monts, qui afferment des portions de terre rapprochées d'eux qu'ils viennent cultiver chaque matin de leur domicile. J'y ai mesuré des plantes de maïs de seize pieds d'élévation, et des chanvres à peu près aussi grands.

Il y a sur tous les bords de ce canal une vie végétative dont l'énergie paraît s'accroître, comme dans l'Inde, du dépérissement de la nature humaine; bien qu'ils semblent offrir à l'homme tout ce qui peut alimenter et charmer sa vie. Le sol s'étend devant lui sous un niveau parfait et qui ne présente aucun obstacle à ses pas. Dans le ciel, resplendit un soleil toujours pur, dont les rayons viennent se perdre dans des masses de feuillage. Une verdure épaisse et nourrie pousse de toutes parts dans ce séjour de la fertilité. Des fleurs sans nombre, nuan-

cées des plus belles couleurs, s'épanouissent à l'ombre des ormeaux. Les bords du canal sont tapissés d'énormes figuiers, dont les rameaux flexibles se penchent sur le courant de l'eau et offrent aux nautonniers leurs fruits chargés de sucre. Entre ces figuiers croissent des aloës, venus d'Orient, dont les tiges s'élèvent comme les cierges dans les flambeaux sacrés. Des saules, des chênes, des ormeaux, abritent ces fleurs et ces fruits contre les ouragans; et pour rendre leurs feuillages plus touffus, des ceps de vignes perpétués d'âge en âge montent le long des troncs jusqu'au sommet de ces grands arbres. De là leurs pampres s'allongent jusqu'à ce qu'ils ayent atteint les rameaux d'un arbre voisin; et comme les lianes d'Amérique, ces pampres traversent d'un des bords du canal à l'autre et le couvrent comme une tenture. Vers l'automne des grappes innombrables pendent de ces festons et appellent les oiseaux qui en font leur pâture.

Mais tout ce luxe de la nature se déploie en vain; il ne pare qu'un désert, et il n'est admiré que par le silence. Des animaux sauvages ont seuls le droit de s'approprier ces

richesses de la création. Des troupeaux de sangliers fouillent la terre pour déchirer les racines des végétaux; des buffles hideux errent dans ces prairies, ou se couchent à l'ombre de ces bois; l'épervier quitte les rochers qu'il habite pour venir planer dans un calme parfait sur cette solitude qu'il regarde comme son domaine. Il y a des saisons de l'année où des foules d'oiseaux de passage viennent s'y reposer, et ces jours semblent être pour eux comme des jours de fête. Au milieu de ces animaux sauvages on voit de loin en loin apparaître un homme; mais lui-même alors ne se montre dans ce lieu de péril que sous un aspect hostile. Tantôt c'est un pâtre qui chasse avec sa lance un buffle irrité; tantôt c'est un brigand de la montagne qui, caché sous des fleurs ou dans des touffes de figuiers, attend, l'œil au guet et son fusil armé, le passage d'un voyageur. Si le malheureux étranger échappe à ce péril, qui sait si cet air si mortel et si doux ne porte pas son poison secret dans ses veines?

Je ne saurais vous exprimer, Monsieur, la singulière impression que ce contraste perpétuel entre la nature végétal et la nature

animée faisait naître en moi dans cette contrée, unique peut-être sur la terre. J'en étais à-la-fois charmé et effrayé; j'y voyais en quelque sorte une grande image de toute la vie, qu'un danger ignoré et méconnu menace sans cesse, tandis que notre imagination pare tout ce qui nous entoure pour nous dérober au souvenir de ce péril continuel. Aussi, nous l'oublions sans cesse; mais ici il se découvre pour inspirer une sourde terreur.

J'étais encore occupé de ces pensées, lorsque nous avons atteint un point de la route où l'on avait fait une section à la chaussée, pour ouvrir le passage de l'un des nouveaux canaux de décharge. Là, les ingénieurs s'arrêtèrent pour l'examen des travaux, et je me mis à considérer le plan vertical qu'offrait la section de la route. Cette route, c'est la voie appienne; et les siècles étaient, si je puis m'exprimer ainsi, mis en quelque sorte à nud devant moi. A trois pieds à peu près au-dessous du niveau actuel, je vis, reposant sur un massif de maçonnerie, l'ancien pavé fondé par Appius. Au-dessus de ce large pavé on en reconnaît un second, également maçonné, et élevé à peu près d'un pied au-

dessus de l'autre. C'est un pavé remis à neuf par Trajan. Celui-ci sert de fondement à un chargement de deux pieds de cailloutage, qui fonde la nouvelle route rétablie par Pie VI. On a conservé à Rome l'ancienne coutume de fonder les pavés, non dans du simple sablon, comme nous, mais dans une véritable maçonnerie bien liée par du mortier et des cailloutages; en sorte que les pavés des rues sont comme autant de murs couchés et étendus sur la surface du sol.

Ce fut aussi vers cette coupure de la route que nous laissâmes nos calèches, pour monter à cheval et nous éloigner vers le milieu de la plaine, dans l'intention d'y examiner les nouveaux travaux. La saison les avait déjà interrompus; mais on y rappela des ouvriers pour le jour de l'inspection. Nous étions conduits par M.r *Zaccaleone*, député au Corps-Législatif et entrepreneur de ces travaux. Nous traversâmes avec lui d'immenses savannes, où nos chevaux marchaient dans l'herbe jusqu'au jarret: nous suivions, autant qu'il était possible, le voisinage des arbres, pour trouver de l'ombre: car il était plus de midi et l'ardeur du soleil était extrême. A

mesure que nous avancions nous chassions les buffles devant nous, jusqu'à-ce que se trouvant tous rassemblés vers le canal nouvellement creusé, et n'ayant plus de retraite, ils se rallièrent et prirent une attitude menaçante. Alors tous les ouvriers du canal poussèrent ensemble de grands cris, et les buffles, épouvantés de ce bruit inconnu dans leurs déserts, prirent la fuite tous ensemble et disparurent en remontant le canal.

Les ingénieurs examinèrent les travaux, tandis que je regardais l'aspect du site qui nous entourait. L'activité de cette foule d'ouvriers, cette œuvre du génie humain, calculée à Paris par M. de Prony et commandée de si loin, dont le résultat devait changer à la longue ces profondes solitudes en champs élisééens. Cette incroyable puissance de la civilisation, assez grande pour inventer, calculer et exécuter à une telle distance, me causait je ne sais quel étonnement, qui donnait encore à mes yeux un nouveau point de vue à cette singulière contrée.

La partie des marais que nous traversions n'était point encore desséchée; et au lieu de champs et de prairies, nous ne trouvions

plus que des roseaux parsemés de bouquets de saules et de bois blancs. La verdure était pâle, et la nature grisâtre et monotone; mais au-devant de nous, du côté de la mer, s'élevait ce rideau de forêts dont je vous ai parlé plus haut. Il nous fallut marcher près d'une heure encore avant de l'atteindre, le sol était mou et les pas des chevaux n'y faisaient point de bruit; cependant il portait et on ne courait aucun risque de s'enfoncer, en suivant au milieu des roseaux les sentiers tracés par les buffles et les sangliers, lorsqu'ils sortent des forêts pour aller dans les savannes.

Enfin nous atteignîmes les bois; tout-à-coup l'atmosphère changea, avec l'aspect de la nature; le sol redevenait vivant, nous revoyions de la mousse et des chênes. Ces arbres étaient immenses, et cependant pas assez élevés pour que les tiges des vignes sauvages ne pussent atteindre leur sommet. Ces forêts de vignobles entretenaient une fraîcheur éternelle sous ces ombrages, et servaient de refuge à tout un monde d'oiseaux et d'insectes. Il en naissait, je ne sais quel bourdonnement, qui annonçait la vie et qui

reposait du silence des marais. Enfin nous arrivâmes vers un tertre sur lequel on avait dressé une longue table : elle était ornée par des surtouts de fleurs, et on y trouvait les fruits de l'Italie, les vins de la France, avec des glaces et des sorbets. Ce rafraîchissement était une attention de M. Zaccaleone. Jamais je n'ai assisté à une fête plus singulière; elle n'avait pour décoration que cette vaste colonnade de la nature avec ses festons de lianes, et pour harmonie que le repos de la forêt et le chant des oiseaux. C'était une fête de Druides, solennisée dans les champs de Rome, redevenus sauvages comme aux jours d'Evandre. Le tertre où nous reposions était formé des ruines d'une élégante villa; peut-être avait-elle appartenu à l'un de ces hommes qui ont avancé la civilisation de l'univers. Elle n'est plus qu'une masure au fond d'une forêt, et les chênes qui l'ombragent ont déjà péri trois fois depuis que le temps a détruit les campagnes des Romains.

Nous fûmes joints avant de quitter la grande route, par un petit homme en costume noir et qui se mourrait de chaud. Il était

venu de Velletri avec les gendarmes d'escorte, qu'on avait envoyés pour nous attendre sur ce point de la route.

Il vint à nous avec empressement. C'était un Français, véritable Parisien et presqu'aussi étonné de se trouver, dans l'ardeur de l'été, au milieu des marais pontins, que je l'étais de l'y voir. Je ne pus m'empêcher de lui en témoigner ma surprise, et voici comment il m'expliqua les motifs de sa présence au milieu de nous.

« Je sollicitais, Monsieur, me dit-il, depuis long-temps, une place, sentant que je n'étais pas fait pour rester dans l'obscurité. Enfin, après beaucoup d'attente, j'appris qu'on venait de me nommer commissaire de police à Velletri. J'allai sur-le-champ chez un de mes amis, homme fort instruit, pour lui demander où était cette ville? Il m'assura qu'elle était dans le département de Rome, et que je devais prendre la diligence de Lyon pour m'y rendre. C'est ce que j'ai fait; et enfin, Monsieur, de diligence en diligence, je suis arrivé jusqu'ici. L'endroit est agréable, et je m'y plairais assez, si ce n'était qu'on y parle une langue qui m'empêche de comprendre un

mot de tout ce qu'on dit. Je me disais d'abord, qu'à cela ne tienne, je m'y ferai, l'homme s'habitue à tout; mais plus j'avance et moins je m'y fais. Aussi, Monsieur, vous devez sentir quel plaisir j'éprouve en ayant l'honneur de causer avec un Français qui peut m'entendre et me répondre. »

» Malgré cela, je ne puis que me louer des gens de Velletri, ils m'ont reçu avec beaucoup de politesse; mais la société y est nulle, et je n'ai pas la moindre distraction. Car vous ne croiriez pas, Monsieur, qu'ayant voulu promener un peu dans les environs, qui sont très-pittoresques, les gendarmes m'ont conseillé de n'en rien faire, de peur des brigands, ils m'ont assuré qu'ils sont fort avides de commissaires de police et qu'ils les assassinent comme rien. Ne voulant pas me compromettre, je suis réduit à ne pas quitter mon gîte. Jugez combien j'ai été content d'apprendre l'arrivée de Messieurs les inspecteurs du génie, et j'ai profité avec empressement de l'occasion de votre escorte pour prendre l'air et avoir l'honneur de vous présenter mes devoirs. »

Le petit commissaire, tout joyeux de se trouver avec des Français de France, comme

il nous appelait, s'en vint déjeûner avec nous dans la forêt. Il mangeait, et parlait et riait, assis à cette table, comme s'il avait été dans une guinguette des Boulevards, ne songeant non plus à Velletri ni aux brigands, que s'il n'y en avait jamais eu dans le monde.

J'aurais voulu prolonger mon séjour dans cette noble solitude, mais il me fallut suivre mes compagnons de voyage, repasser avec eux dans les sentiers du marais, revenir vers nos voitures, et dire adieu, peut-être pour toujours, à ces déserts et à ces bois. Mes compagnons reprirent le chemin de Rome, et moi je tournai vers le midi pour m'en aller à Naples, et nous nous sommes séparés les uns des autres à Bocca di Fiume, sans savoir si les chances de la vie nous réuniraient de nouveau.

J'ai l'honneur d'être, etc., etc.

LETTRE QUATORZIÈME.

Naples, 18 Juillet 1813.

Les États de l'Église finissent un peu au-delà de Terracine, et on arrive à Fundi, première ville de la Campanie et de l'État de Naples. Elle s'annonce par une construction irrégulière et par l'air misérable de ses habitans. Fundi ressemble aux villes du midi de la France, et rappelle, par ses anciennes tours, les temps de féodalité, où la population s'accumulait dans l'enceinte des bourgs pour trouver derrière leurs remparts une protection que les campagnes refusaient à leurs habitans.

On reconnaît ainsi, dès l'entrée du royaume de Naples, quelque chose de gothique et de féodal dans la manière dont les villages sont placés sur le sommet des coteaux. De vieilles murailles les enferment: séjour destiné aux herbes parasites, elles étalent sur ces créneaux

les richesses de leur végétation ; parure que la création a préparée pour les ruines.

Les villes et les campagnes qu'on traverse indiquent, à la première vue, que l'État de Naples n'a pas participé à cet âge glorieux où l'on vit fleurir ensemble, en Italie, l'amour des beaux-arts et le génie de la liberté, génie qui anoblit seul le caractère des nations, en leur inspirant du respect pour tout ce qui porte l'empreinte de la grandeur.

Les traces laissées par cette époque brillante se font remarquer dans tout le reste de l'Italie, et l'une des beautés que présente son aspect consiste dans l'élégance et la noblesse des œuvres d'architecture qu'elle doit aux siècles passés. Un goût pur a présidé également à la construction de tous ses édifices, et la même perfection se remarque dans la décoration de ses monumens, comme dans la simple structure de ses demeures villageoises.

Ce système universel d'élégance et de goût s'unit avec les travaux champêtres et les formes primitives de la nature, pour compléter, par cette alliance, l'effet général du paysage.

L'ensemble qui en résulte imprime dans l'imagination, non-seulement une suite de

groupes pittoresques, mais un tableau sensible de la vie et du bonheur dont jouissent les habitans des diverses contrées que les voyageurs parcourent. L'opinion qu'ils s'en forment peut être trompeuse, mais elle n'en conserve pas moins le droit d'agir sur eux d'une manière agréable ou pénible.

On ne voit jamais, dans la belle partie de l'Italie, de ces villages sales et tortueux, séjour de l'indigence. On n'y voit jamais de ces cabanes obscures, où logent en même temps des familles, des récoltes et des animaux: on n'y voit jamais non plus, et c'est peut-être le seul charme secret qui lui manque, on n'y voit jamais, comme en France, de ces églises de villages, ombragées de tilleuls, et consacrées à l'Eternel par des cœurs simples et des mains mal-habiles.

Les temples des moindres villages de l'Italie orneraient ailleurs des villes. Les chapelles qu'on rencontre isolées dans les bois, ou sur le bord des routes, plaisent aux regards par un dessin gracieux. Les hameaux, et jusqu'aux fermes, sont bâtis avec une sorte d'élégance rustique, à laquelle les Italiens n'attachent pas grand prix, parce que leurs yeux y sont accoutumés et que tel est l'usage du pays.

Ce sentiment universel des convenances de l'architecture ne peut avoir d'autre origine que le long empire des habitudes, dont le goût national s'est formé en Italie pendant un si grand nombre de siècles. Les Romains en furent les premiers auteurs, et le siècle de Léon X, en renouvelant ces jours de prospérité, a conservé, dans cette antique patrie des arts, une tradition qui transmet d'âge en âge le noble privilège d'embellir la terre par les édifices dont on la décore. Car vous savez, Monsieur, que l'architecture est une science positive, dont on imite et perpétue à volonté les chefs-d'œuvre; tandis que Raphael seul a connu le mystère de son pinceau et qu'il n'en a pu laisser l'héritage à personne.

Le royaume de Naples est resté étranger aux temps qui ont vu renaître en Italie le goût des beaux-arts. Conquis par les Normands dès le onzième siècle, il ne reçut d'eux, pour fruit de cette conquête, que des mœurs grossières et l'établissement du régime féodal dans toute son intégrité. Ce régime y avait conservé, sans mélange, l'état social du moyen âge, et on pouvait, naguére encore, en venir étudier à Naples les institutions et les conséquences.

La civilisation moderne de l'Europe n'a pénétré que lentement dans ce royaume, au travers des difficultés que lui opposaient les institutions gothiques. On y reconnaît en toutes choses l'empreinte d'une époque antérieure à ces nouveaux usages, et malgré sa richesse, cette terre du midi présente une physionomie agreste, fruit d'une nature vigoureuse que l'industrie humaine n'a pas encore domptée. Tableau que la terre n'offre plus que rarement.

Au milieu de ces campagnes fertiles, vivent dans des masures de nombreuses familles. Elles paraissent voisines de l'indigence, tant on remarque de désordre et de négligence autour d'elles. Cette apparence de pauvreté, quelque repoussante qu'elle soit, résulte d'une longue insouciance, favorisée par le climat, beaucoup plus que d'une véritable misère. Il est si facile de se vêtir et de vivre dans ce beau climat, que l'indigence n'y devient jamais cruelle, et n'arrête pas l'accroissement des familles. Je n'en alléguerai qu'une seule preuve, celle de l'immense population du royaume; les derniers recensemens l'ont portée à 6,345,000 ames.

On ne peut suspecter la véracité de ce recensement, attendu qu'il a été relevé par les maires de chaque commune, dans le but d'asseoir des levées d'hommes et d'argent, et sans doute ils ne l'ont pas augmenté à plaisir. On ne peut attribuer la grande multiplication de ce peuple qu'à la longue paix dont il avait joui sous la dynastie des Bourbons. Cette paix régnait également dans l'intérieur du royaume; car le Gouvernement avait répandu lui-même une certaine mollesse dans toutes les branches de l'administration : tout s'y passait le lendemain comme la veille; personne n'était inquiété, personne ne s'agitait, et tous jouissaient à leur gré d'une sécurité routinière, que le temps et l'habitude avaient consacrée en loi.

Il est vrai que les nations, élevées sous l'influence de cette paisible langueur, restent dépourvues de toute espèce d'impulsion, comme du désir d'anoblir leur destinée. Mais on avait cru jusqu'à ces derniers temps que les Napolitains se passaient volontiers de renommée. On avait cru que, plus rapprochés de la simple nature, il suffisait à leur ambition de contenter les premiers besoins de la vie, laissant le soin de l'embellir aux sensa-

tions continuelles, qu'ils reçoivent sans effort, des riches présens que le ciel a faits à leur patrie.

D'après la pente naturelle que les mœurs et les lois ont donnée aux Napolitains, vous comprenez que l'agriculture est à peu près le seul art qu'ils cultivent. Dépourvus de vanité, comme d'ambition, ils ne cherchent nullement le faste et pas même l'apparence du bien-être extérieur, par lequel on cherche ailleurs à exciter l'envie. Les arts libéraux leur sont inconnus, et même ceux qui ne sont que mécaniques. Les étrangers approvisionnent le royaume de tous les objets de luxe qu'il consomme et de la plupart de ceux de premiére nécessité. Ils remportent en échange le superflu des denrées que produit la fertilité du sol; car, dans ces riches campagnes, le ciel récompense les travaux rustiques. Le poids en est léger et le produit immense.

Dans les plaines et les vallées, on cultive des blés qui rendent souvent huit ou dix pour un. La terre où ils ont mûri, au lieu de reposer pendant une année, suivant l'ancienne coutume des Romains, est labourée sans retard pour recevoir des semences d'une autre

espèce. Ces récoltes diverses croissent dans ces cendres volcaniques avec une vigueur inouie. Chaque automne et chaque printemps renouvelle ainsi l'espérance des laboureurs, et les saisons la trompent rarement. Souvent après la moisson on sème sur un labour le trèfle faruch, plante indigène au midi: on croirait, en le voyant fleurir, qu'on s'est plu à étendre sur la verdure des champs de longs tapis de pourpre, comme si on avait voulu les orner d'une parure étrangère. Des mûriers et des ormeaux croissent autour de ces champs: ils les couvrent de leur ombrage, et servent de soutiens à la vigne. Elle s'étend sur leurs rameaux, pour faire porter ainsi au même terrain plusieurs récoltes à-la-fois.

La plus grande partie du royaume est couverte par de hautes montagnes, dont quelques-unes gardent les neiges de l'hiver sur leurs sommets glacés, pendant l'année entière. Elles sont cependant moins élevées que les Alpes, mais presqu'aussi sauvages. Le temps en a respecté davantage la fertilité primitive, et, jusqu'à nos jours, elles ont conservé la richesse végétale que la création leur avait confiée. Sur leurs plus hautes sommités s'étendent

des pâturages où vivent, pendant l'été, d'innombrables troupeaux; car les chaleurs de cette saison ne détruisent jamais leur épaisse verdure.

Au-dessous de la région des herbages, commencent des forêts de châtaigniers; elles cachent sous leurs ombrages les flancs de ces montagnes. Ces arbres deviennent si grands, qu'un petit nombre d'entr'eux suffit pour couvrir un large espace. J'en ai vu dont les branches penchées jusqu'à terre formaient à elles seules un dôme tout entier. Gardiens de ces montagnes, ces arbres centenaires reçoivent, sans se briser, le souffle des vents, et retiennent dans leurs racines les terres qui seraient entraînées par les orages.

Les pentes inférieures des mêmes montagnes sont abritées par des bois d'oliviers. Ces bois germent et s'élèvent, comme dans leur terre natale, presque d'eux-mêmes et sans autre secours. Ils ne donnent aux cultivateurs que le soin de venir, pendant toute une saison, ramasser les olives que la maturité détache des rameaux.

Aux alentours des villages, on laisse croître les figuiers dans les décombres, les citronniers

dans les jardins, et des arbres fruitiers sur la bordure des domaines.

On trouve, pour la première fois, des orangers auprès de Fundi. Ils ne sont pas là tristement alignés dans des vases, ni étendus en espaliers; mais libres et sauvages, comme les chênes dans les forêts. Comme dans les forêts, on y voit des orangers de tout âge: les uns, rejetons d'une même tige, croissent ensemble autour d'un vieux tronc; d'autres, semés par le hasard, poussent au travers du feuillage leurs jeunes rameaux. Un ruisseau, qui semble égaré de sa route, coule en filets d'argent aux pieds de ces arbres, dont ils arrosent les racines, en s'imbibant dans la terre. On peut errer long-temps, ou se reposer dans ce bois; on y cueille des oranges dont le poids fait incliner les branches, et peut-être que l'abondance même de ces fruits ôte peu à peu le respect involontaire qu'inspirait lavue de cette forêt, inconnue dans nos climats.

Ces richesses, naturelles aux zones méridionales du globe, expliquent seule le charme qui attire vers elles, l'oisive insouciance de l'homme. La nature, dans ces douces contrées,

n'est jamais avare ni stérile pour lui. Il n'y recueille pas une fleur qui ne soit odoriférante, pas une branche qui ne porte un fruit. Il ne peut se croire étranger au sein d'une nature, où il trouve pour abri un air toujours tiéde, pour aliment l'universalité des productions de la terre et pour images sous ses yeux les trésors de la création et l'immensité des mers.

Après avoir dépassé Fundi, la route atteint le pied d'une chaîne de collines, qui sépare cette plaine de celle de Capoue. Une longue montée taillée au bord d'un précipice conduit au village d'*Itri*. C'est dans ce précipice qu'un accident fit périr, il n'y a que peu de mois, le poëte dont les vers ont célébré les mers et les navigateurs. Heureux si sa tombe eût été mouillée d'autres larmes que de celles des muses, qui seules ont conservé le droit d'honorer sa mémoire.

Dans les environs d'*Itri*, la route devient tortueuse et circule pendant deux heures dans les contours de plusieurs vallons. Ils sont enchaînés les uns aux autres par le cours des ruisseaux et par des bois de chênes verts. On découvre du côté de la mer les rochers solitaires sur lesquels on a bâti la citadelle

de Gaëte. Aux pieds de ces remparts commence une plaine, arrosée par le Garigliano, baignée par la mer et voisine de Capoue. Plaine riante et fertile où Cicéron reçut le jour et trouva la mort et que les Italiens appellent encore aujourd'hui *Campania Felicé*.

Campagnes heureuses en effet, si le bonheur se trouve dans une vie simple, où l'homme jouit davantage par ses sensations que par ses pensées; si le bonheur se trouve dans une vie où, livré aux impressions fugitives des objets extérieurs, l'homme ne voit sur la terre que des images et ne trouve dans son cœur que des instincts. Campagnes heureuses en effet, si le bonheur se trouve dans cette existence facile, où l'homme ne combat jamais avec lui-même et demeure également étranger aux sacrifices et à la gloire. Existence enfantine, où il reçoit avec la même facilité les dons que lui offre la nature et le bonheur que lui promet l'accomplissement de ses désirs. Campagnes délicieuses, destinées par le ciel à plaire à l'imagination et à servir de séjour à ceux qui ne parlent que son langage.

On arrive à Capoue après avoir traversé cette plaine; la vue de ces campagnes et le souvenir qui s'attache à leur nom, font croire qu'on doit rencontrer en approchant de cette ville, des scènes plus champêtres et une nature encore plus belle. Mais cette légère ivresse se dissipe en arrivant aux portes de Capoue. On n'y voit que des bastions et des fossés. Cette ville n'est plus qu'une forteresse, dont quelques sentinelles défendent l'approche.

J'ai l'honneur d'être, etc. etc.

LETTRE QUINZIÈME.

Naples, 25 Juillet 1815.

On pardonne aux habitans de Naples leur insouciance et leur oisiveté, lorsqu'on traverse les campagnes voisines de leur séjour. Comme dans ces îles, nouvellement découvertes au milieu des mers qui séparent l'Amérique de l'Asie, la création a voulu réunir aux alentours de Naples tout ce qui peut sans efforts alimenter la vie et en charmer la courte durée. Cette vie quelquefois si douloureuse, y est exempte de peines : car la Providence se charge seule de pourvoir à tous ses besoins. Le soleil y mûrit les fruits en réchauffant l'air et la terre ; la mer envoie chaque soir sur le rivage un vent rafraîchissant, tribut de ses ondes, pour tempérer les feux du jour, et mêler à l'air embaumé du midi, l'air vif et pur qu'on ne respire que dans les climats du nord. Les montagnes chargées de vapeurs laissent couler du sein de ces nuées des ruisseaux sans nombre pour

serpenter dans ces plaines et arroser leur verdure. Les bords du rivage ont ménagé, en se courbant, un golphe et deux promontoires comme pour le mettre à l'abri des orages, et les coteaux qui terminent l'horizon présentent aux regards dans leur vaste enceinte, le mélange de toutes les formes dont se pare la nature.

La ville même de Naples située au fond du golphe, ne semble être qu'une décoration ajoutée à la richesse de cet amphithéâtre, pour en être une des variétés et réunir une grande scène d'agitation au calme imposant des mers.

Le promontoire qu'on découvre au septentrion de la baie de Naples, porte toujours le nom qu'il reçut d'Enée, et pour accomplir la prédiction de Virgile, on l'appelle encore aujourd'hui le *Cap de Misène*. La mer en facilite l'abord, et on a laissé détruire le chemin par lequel on y arrivait. Les voitures ne peuvent parvenir que jusqu'à la ville de Pouzzol. L'autre moitié de la route, tracée le long du rivage, vers les ruines de Bayes, passe sur des rochers qu'on ne peut gravir qu'à cheval ou à pied.

Je préférai parcourir les environs du golphe de cette dernière manière, me promettant d'en suivre ainsi tous les contours, afin de jouir avec une entière indépendance des impressions qui m'attendaient dans cette nature embellie par le ciel, le temps et la poésie.

Je suis sorti de Naples à la naissance du jour; je n'étais guidé dans ma route que par un ancien souvenir, et je suis arrivé sans peine jusqu'à l'entrée du Pausilippe. Je n'ai trouvé dans ce long souterrain que la nuit des tombeaux, et je n'achevai pas ce passage sans éprouver un sentiment pénible: car cette avenue profonde, vaste ouvrage des Romains, n'a rien de mystérieux et ne parle à l'imagination que pour l'attrister.

Je revis le jour avec un mouvement de joie, et je m'écartai du grand chemin pour en éviter la poussière. Elle n'était cependant pas encore à craindre, parce qu'une épaisse rosée la chargeait de son humidité. Ces gouttes, déposées par la fraîcheur de la nuit, reposaient sur les plantes et les faisaient reverdir. Le soleil n'était pas assez élevé pour les faire évaporer, et les ombres qu'il proje-

tait conservaient aux gazons leurs teintes matinales.

Les productions de la terre croissent dans ces campagnes à l'abri des ormeaux. Ils sont assez grands pour que l'on puisse faire passer de l'un à l'autre plusieurs rameaux de la vigne qui monte sur leurs branches ; en sorte que l'on voit jusqu'à trois rangs de guirlandes chargées de raisins, se balancer les unes au-dessus des autres.

Sous cet ombrage je voyais croître avec vigueur de jeunes plantes de fèves, dont la semence n'avait été confiée à la terre que depuis la moisson ; cette végétation naissante me rappelait le printemps de mon pays. Plus loin s'élevaient des tiges de maïs, une teinte purpurine annonçait leur prochaine maturité. Dans le champ voisin, de longues rangées de melons répandaient leur parfum dans les airs. Des touffes de figuiers, de pêchers et d'aloës s'étaient établis d'eux-mêmes sur les bordures de ces champs, et semblaient offrir avec complaisance leurs fruits aux laboureurs. Je me suis arrêté pour contempler cette scène champêtre, et je vis venir à moi de jeunes villageoises, conduites aux

travaux des champs par le son du tambour de basque ; elles se tenaient par la main et dansaient en se suivant, dans le sentier que j'avais choisi.

J'aurais voulu prêter à ces filles du midi le costume et la fraîcheur des paysannes de Florence ; car elles n'avaient des femmes de la Toscane que la gaîté et l'abandon. La nature, en donnant aux Napolitaines tant de moyens de bonheur, leur a refusé celui de plaire par une grâce naïve et par une fraîcheur attrayante. Leur physionomie est dure, leur teint olivâtre, et rien ne plaît en elles, si ce n'est l'instinct merveilleux, au moyen duquel elles devinent les accords secrets qui existent entre les mouvemens, les sons et les pensées.

J'errai long-temps dans cette campagne, parce que je m'étais éloigné de ma route, et je ne me hâtai pas même de la rejoindre, tant je me plaisais à marcher ainsi au gré du hasard sous ce léger ombrage. Je ne me dirigeais que par l'inclinaison de l'ombre : car dans ces champs plantés d'ormeaux, on ne voit point d'horizon.

Je rencontrai des laboureurs, et ils m'indiquèrent le chemin que je devais suivre. J'en

pris occasion de les questionner sur leurs travaux champêtres. Ils m'apprirent que les terres où nous étions dépendaient, avant la révolution, d'un couvent de Camaldules; mais dès-lors elles avaient été achetées par des spéculateurs, sans que ce changement de propriétaire en eût apporté dans l'exploitation de ces domaines. Ces villageois en étaient les métayers, chacun d'eux en cultivaient une parcelle, et le plus intelligent d'entr'eux, m'expliqua en ces termes l'économie rurale adoptée dans les terres à cendres des environs de Naples.

« Nous autres pauvres métayers, me dit-il, ne prenons à ferme que l'espace que nous pouvons cultiver avec notre famille; c'est-à-dire quatre ou cinq arpens. Notre condition n'est pas heureuse : puisque nous ne gardons pour nos peines que le tiers des récoltes, les deux autres appartiennent au maître, et nous les acquittons en nature entre les mains de son Fattore. Nous n'avons pas de charrues et cultivons tout à la bèche : il est vrai que la terre mêlée de cendres se remue aisément, et nos enfans même nous aident dans ce travail. De temps à autre, la montagne,

c'est ainsi qu'ils nommaient le Vésuve, la montagne verse des pluies de cendres, qu'elle répand sur nos champs pour les fertiliser. »

» Les arbres que vous voyez dans nos terres ne sont pas inutiles; ils portent de la vigne et donnent des fruits, mais nous cueillons encore avec soin leur feuillage; c'est la dernière récolte de l'automne, elle sert à nourrir nos bestiaux pendant l'hiver. Nous cultivons successivement, entre les rangées d'ormeaux, des melons que nous portons vendre à la ville, après lesquels nous semons du blé. Dès qu'il est enlevé, nous allons avec notre famille retourner le chaume à la bêche pour y semer des fèves ou du trèfle à fleur pourpre. Pendant six mois, nos enfans viennent chaque matin couper avec la faucille une charge de cette herbe pour en nourrir nos vaches. Nous préférons à celles-ci les femelles de buffle, parce qu'elles donnent un lait plus abondant. Nous avons aussi des chèvres et quelquefois un âne ou un petit cheval pour aller à la ville et porter nos fardeaux; mais cet avantage n'appartient qu'aux riches métayers.

» Au printemps suivant, nous plantons le

maïs sur le chaume du trèfle ou des fèves. Nous engraissons alors nos terres, parce que cette plante doit nourrir notre famille ; aussi cette culture nous intéresse plus que toutes les autres, et le jour de cette récolte est un jour de fête dans nos campagnes. Tous les villageois y vont ensemble, les jeunes filles en dansant, et nous autres plus lentement, parce que nous sommes chargés de nos outils. Arrivés près de nos domaines, chaque famille va dans le sien ; mais ils sont si près les uns des autres que nous pouvons nous entendre et nous répondre.

» Nous cueillons souvent jusqu'à sept épis sur la même tige et plusieurs ont trois palmes de long. Lorsque le soleil s'est élevé, le père de famille va chercher des melons dans le champ voisin, pendant que les enfans cueillent des fruits sur les figuiers d'alentour. On rapporte ces fruits sous un ormeau, autour duquel tout le ménage vient s'asseoir, puis le travail recommence après ce repas et ne cesse qu'à la fin du jour. Alors chaque famille va visiter ses voisins, et se raconte les richesses que lui a valu la saison. »

» A peine avons-nous récolté le maïs, que

nous retournons la terre pour y semer de nouveau du blé. Après cette seconde récolte nous ne cultivons plus dans nos champs que des légumes de diverses espèces. Nos terres produisent ainsi du vin et des fruits, des grains et des légumes, des feuilles et de l'herbe pour nos bestiaux. Nous ne nous plaignons pas de leur fertilité; mais nos conditions sont dures, on nous laisse bien peu de chose pour nos peines, et si l'année n'est pas propice le métayer est bien à plaindre. »

Ainsi, Monsieur, j'entendis des plaintes au sein des plus riches campagnes de lEurope, et tout m'apprit qu'elles étaient fondées. La misère est partout compagne assidue de la fécondité du sol, parce qu'elle attire et augmente tellement la population, que la terre subdivisée à l'infini, cesse bientôt de pouvoir entretenir à elle seule les bras qu'elle a trop multipliés.

D'après les détails que m'a donné ce bon métayer, j'ai compris qu'il y avait un assolement déterminé dans les terres à cendres qui entourent le Vésuve, et je crois pouvoir le régler d'après cette formule :

1.re Année .... Maïs fumé.
2.e —— .... Bled.
3.e —— .... Oignons et légumes.
4.e —— .... Bled, suivi de fèves ou de trèfle faruch.
5.e —— .... Melons.

5 Années, 6 récoltes.

C'est-à-dire que cet assolement comporte six récoltes en cinq ans, dont quatre légumineuses et deux céréales, outre le produit des vignes, des fruits et des feuilles, que fournit encore le même terrain. Cette culture est destinée presqu'en totalité à la nourriture de l'homme, puisqu'on ne réserve aux animaux que la sixième récolte, qu'un heureux climat permet de dérober aux saisons. La variété des végétaux, habilement entremêlés dans cet assolement, maintient avec peu d'engrais la fertilité du sol; mais il est vrai que la nature, en donnant un volcan pour voisin à ces campagnes, leur a donné une source éternelle de fertilité.

Vous vous en convaincrez, Monsieur, en remarquant avec moi, que ces terres volcaniques nourrissent une famille de cinq per-

sonnes avec le tiers du produit de cinq arpens. Ces ménages vivent sans doute avec sobriété et consomment moins de blé que de légumes et de fruits ; mais enfin ils vivent et prospèrent. Je crois qu'on ne peut trouver que dans les Indes l'exemple d'une telle richesse et d'une si grande population : car elle s'élève jusqu'à 5000 âmes par lieue carrée, dans le rayon que le Vésuve arrose de ses cendres.

J'ai quitté enfin mes villageois en leur souhaitant d'heureux jours et de belles récoltes ; et je ne tardai pas à sortir de ces champs d'ormeaux. J'ai revu l'horizon en arrivant sur un tertre de rochers ; il dominait la mer, et la vue embrassait de là tout le golphe. Je voyais à ma droite, au bas de ces rescifs, la ville de Pouzzol, et plus loin les fumées de la solfatarre, les coteaux de l'Averne, les ruines de Bayes et le promontoire de Misène.

Le rivage, autour du golphe de Bayes, a été ruiné par les siècles et les volcans ; il n'y reste plus que des rochers et des décombres. La nature féconde les a revêtus d'une végétation sauvage, au milieu de laquelle on reconnaît quelques rejétons épars des arbustes

qui ornaient, il y a deux mille ans ; les jardins de la Campanie.

J'ai passé les heures chaudes du jour à Pouzzol, ville bâtie de cabanes et de masures, et j'y retins mon gite pour la nuit suivante. Je suis resté jusqu'à l'approche du soir sur les bords du rivage, vers les ruines du temple de Sérapis, et je voyais de là, sous les eaux, les restes de la chaussée que Caligula avait destinée à unir ensemble, par une communication facile, les deux bras du golphe. J'ai continué ma course. Un sentier tracé dans le sable m'a conduit le long du rivage. Les cigales agitaient leurs ailes et les vagues poussées par un léger vent venaient une à une mourir sur la plage. Je voulais aller vers le lac d'Averne, et comme il est situé au-delà de l'horizon, il faut dépasser, avant de le découvrir, une première chaîne de coteaux. Je montai le long d'un sentier pierreux sur une colline agreste. Elle était couverte d'arbustes qui portaient des fleurs et répandaient des parfums. Du sommet de ce coteau, je vis, au fond d'un vallon circulaire, une eau paisible et une solitude profonde. Je

me suis arrêté pour jouir de cet aspect. Le soleil couchant dorait encore le côté oriental du lac; mais sa rive opposée était déjà dans l'ombre. Comme au temps de Virgile, et malgré la beauté du soir, je n'entendais dans ces lieux ni le chant des oiseaux, ni le bruit des cigales. Dans l'enceinte qui entoure le lac, il n'y a ni demeures ni cultures; il est abandonné, comme un désert, aux souvenirs et à l'imagination. Mais cette faculté sensible de notre être se plaît dans cette solitude, parce que le calme des eaux et le silence des bois, n'interrompent pas sa rêverie et la laissent à elle-même.

Je suis resté long-temps sur les bords de ce lac, et j'y attendis la fin du jour. Je n'étais éclairé dans mon retour que par la lueur de l'une de ces nuits de l'orient, que la terre et les cieux se plaisent à embellir. La transparence d'un ciel sans nuages, laissait le firmament briller de tout son éclat. Les plantes exhalaient leurs parfums, leurs boutons s'épanouissaient, les insectes se mouvaient, tous les êtres respiraient, et la vie, au lieu de s'éteindre à l'approche du soir, semblait renaître, pour jouir et s'enivrer d'une béatitude que lui refusent les rayons du jour.

J'ai été sans m'arrêter, dès le matin suivant, jusqu'à l'entrée de la grotte où la Sibille de Cumes rendait ses oracles. Je croyais, en arrivant vers ces rochers, revoir au même lieu l'image qu'en a tracée Virgile. J'y cherchai cet *horrendæ procul secreta Sibillæ, antrum immane*; mais je n'y vis rien de grand, de secret ni d'affreux. Le guide qui m'accompagnait, alluma son flambeau et entra avec moi dans une galerie souterraine, soigneusement taillée dans le sein du rocher. Sur les flancs de cette galerie s'ouvraient des issues, ménagées avec art, d'où l'on parvenait dans des salles encore empreintes d'élégantes sculptures. La nature n'a pas même ébauché cet ouvrage, et il lui manque l'auguste caractère qu'elle seule imprime à ses œuvres. Ce n'est pas ainsi que notre imagination prépare la demeure des Prophètes. Il semble qu'on aurait pu choisir pour cet usage, dans cette terre de prodiges, des cavernes antiques, plus religieuses par leur tristesse, et plus sombres par leur désordre.

On serait tenté de croire, en voyant l'art minutieux avec lequel les anciens construisaient leurs demeures et leurs temples, que

plus voisins que nous d'une nature primitive et sauvage, ils estimaient davantage le travail qui retraçait à leurs yeux l'industrie de la civilisation. Tandis que de nos jours, fatigués en quelque sorte de la répétition perpétuelle de toutes ces œuvres de l'industrie, nous nous plaisons au contraire à les voir s'effacer et à retrouver quelques traces des formes originaires de la création.

En avançant du côté de Misène, on rencontre des ruines, dont quelques-unes présentent encore une image de leur ancienne beauté; mais dont la plupart sont ensevelies sous les eaux. Nulle part peut-être la main destructive du temps ne s'est empreinte avec plus d'énergie que dans ces lieux, si célèbres autrefois. Ce rivage de Bayes et les débris dont il est couvert ne semblent même plus susceptibles de renaître pour jouer encore un rôle dans la scène du monde. Il ne reste pas seulement un chemin pour y conduire, on ne peut y parvenir qu'en passant sur des rochers. Il est vrai qu'au-dessus de ces rescifs, la nature se présente sous un aspect bien différent. La terre rajeunie s'étend sur des pentes douces, mais inégales, où des ruis-

seaux s'écoulent. Les prés, arrosés par ces eaux, reverdissent chaque matin, et sur ces gazons croissent des bouquets épars d'aloës et d'orangers. Quelques cabanes sont répandues sous ces bosquets, des enfans y ramassent des oranges, ou y cueillent des fleurs. Si la chaleur devient incommode au milieu du jour, des grottes creusées sous la terre invitent à y descendre. Un faible jour y pénètre, des eaux y tombent de toutes parts en nappes et en cascades; elles conservent dans ces grottes un air toujours égal. L'obscurité de ces voûtes et le bruit de ces eaux laissent calmer l'imagination que tant de scènes et de souvenirs avaient agitée, et on en sort avec une nouvelle curiosité pour revoir encore une fois ces ruines et ces rivages.

L'aspect de ces lieux si vantés dans l'antiquité, surprend aujourd'hui par la disproportion de leur étendue avec la renommée dont ils ont joui dans les beaux jours de Rome. Il nous semble, en lisant l'histoire de ces temps, que les rivages de Bayes devaient occuper un vaste territoire, pour servir de séjour à tous les Romains fastueux, qui se plaisent à les habiter. Mais en par-

courant ces ruines, on s'étonne du peu de place que les anciens destinaient au luxe de leurs demeures, et l'on a peine à le concevoir. Ils vivaient presque toujours en plein air et dans leurs jardins; mais ces jardins eux-mêmes n'étaient que des parterres décorés avec soin et singulièrement étroits. L'espace entier, qu'occupaient jadis les campagnes de Bayes, entrerait sans peine dans un parc médiocre de France ou d'Angleterre.

Notre imagination est tellement habituée à attribuer en tout quelque chose de colossal aux Romains, qu'elle reste confondue de la petitesse, presque mesquine, de tous les vestiges que le temps nous a conservés d'eux. Il faut même les avoir vus pour le croire, tellement on y répugne. Le génie des Romains ne se retrouve pas dans leurs constructions civiles et religieuses, elles sont artistement finies et symétriquement dessinées; mais je n'ai vu de la grandeur que dans les ruines des acqueducs et des amphithéâtres.

Les Romains avaient si peu le goût du gigantesque en architecture, que l'ensemble de tous les temples de l'ancienne Rome n'équivalait pas à la masse de la seule Basilique

de St. Pierre. La voie appienne n'avait que neuf pieds de largeur, et c'était à décorer leurs demeures et non à les aggrandir que les anciens plaçaient leur vanité.

J'ai voulu, avant de partir, m'avancer jusqu'à l'extrémité du promontoire, pour découvrir d'un seul regard le plus bel aspect qui soit dans l'univers. J'étais à Misène, entre l'Averne et les Champs élisées, auprès des ruines de Bayes et des tombeaux des Romains. Je voyais du haut de ces rochers des vaisseaux poussés par une brise favorable dont le gouvernail se dirigeait vers la rade de Naples. Des milliers de bateaux sillonnaient le golphe, le soleil se couchait et semblait étendre, en s'abaissant, des nappes d'or dans les cieux. Tandis que la terre fatiguée se préparait, par un calme parfait, aux mystères de la nuit.

Après avoir épuisé en deux jours toutes les sensations qu'il m'était permis de recevoir, je me suis embarqué pour Naples, et j'ai fait ce trajet, accompagné des chants des matelots, et pendant la plus belle soirée dont j'aie gardé le souvenir.

J'ai l'honneur d'être, etc.

LETTRE SEIZIÈME.

Portici, 2 Août 1813.

J'ARRIVE d'une course que je viens de faire au Vésuve. Cette montagne a été si souvent décrite, qu'il doit vous paraître inutile d'en parler encore. Cependant, Monsieur, les éruptions de ce volcan sont un si grand phénomène dans la nature, que je ne lasserai peut-être pas votre curiosité, en cherchant à vous rendre, aussi fidèlement que possible, les traits de ce tableau.

Il y a long-temps que cette scène d'horreur ne s'est pas renouvelée; comme si la terre, fatiguée des orages politiques qui ont troublé la surface du monde, avait trouvé superflu de l'agiter encore par les convulsions de ses entrailles. Mais j'étais à Naples lors de l'éruption de 1791. J'en retrouve le récit dans le journal que j'écrivis alors, et je vais le transcrire dans cette lettre, parce qu'il ne me paraît pas dépourvu d'intérêt.

» Je me préparais à partir de Naples, afin

d'arriver à Rome pour les fêtes de Pâques : c'était au mois de Mars 1791. Il était onze heures du soir, et je venais de rentrer à l'hôtel de Venise, où je logeais, lorsque les gens de la maison vinrent dans ma chambre, pour me prévenir que le Vésuve commençait à jeter des nuages de cendres et que ces flammes annonçaient une éruption prochaine. L'air était chaud comme au mois de Juillet, et calme comme dans un beau jour d'été. »

« Je suis monté aussitôt sur la terrasse de la maison. L'atmosphère était épaissi par une pluie du cendres ; on les sentait tomber ; mais on ne les voyait pas. Elles arrivaient d'une manière imperceptible et lente, et s'entassaient peu-à-peu sur la terre : elles étouffaient le bruit des voitures, et couvraient la campagne d'une teinte obscure, comme si elle s'était habillée de deuil. »

« Nous apercevions cependant des flammes dans ces ténèbres ; elles s'échappaient du cratère et paraissaient comme de longs éclairs. Tout-à-coup un point lumineux brilla sur le flanc de la montagne, à cent toises environ au-dessous de sa cîme : c'était un nouveau cratère que les laves venaient de s'ouvrir. J'en-

tendis aussitôt s'écrier à-la-fois, dans toute la ville : « Voilà la lave, voilà le nouveau cratère. Il s'est ouvert de ce côté ! Que Dieu et Saint Janvier viennent à notre secours ! Courons implorer leur protection ! » Les temples, en effet, s'ouvrirent comme de concert ; toutes les cloches retentirent, et la population entière de Naples descendit sur les places et dans les rues. J'allai aussi vers le mole pour être mêlé avec la foule et partager son alarme et sa curiosité. »

« Ce spectacle, tout grand qu'il était, n'avait cependant pas l'air d'une fête ; car les regards exprimaient de l'inquiétude et se portaient tous vers ce point lumineux, qu'on voyait s'élargir à chaque instant. Les prêtres s'étaient déjà rassemblé auprès des autels, et les fidèles se pressaient autour d'eux. La foule entrait dans les églises par dévotion et en ressortait pas crainte : elle attendait avec impatience le départ des processions, dont elle espérait son salut. On déploya leurs bannières au milieu des chants religieux, et peu après elles commencèrent à sortir des temples. Le murmure qui les annonce faisait écarter le peuple, et, à mesure qu'elles avançaient, les

passans se mettaient à leur suite : les femmes même descendaient de leurs voitures et marchaient dans les cendres avec les fidèles. Les processions arrivaient, par toutes les rues, vers la grande place du palais. Le Roi et la famille Royale étaient sur le balcon du château ; le peuple, en passant, les saluait par des cris. Les processions se rencontraient sur cette immense place : elles se croisaient, allaient, venaient et s'augmentaient sans cesse, jusqu'à ce que, fatiguées de leur propre terreur, elles se décidèrent à retourner, par de longs circuits, vers les basiliques d'où elles étaient parties. »

« Les nuages de cendres se dissipèrent vers le point du jour, et ses premiers rayons dissipèrent l'éclat des feux qui avaient brillé pendans la nuit. Le peuple se rassura subitement et crut le ciel appaisé, parce qu'il vit paraître l'aurore. Il oublia la grande scène nocturne à laquelle il venait d'assister, sans songer seulement qu'elle se renouvelerait le même soir. »

Je me retirai aussi; car les volcans gardent pour l'obscurité leur noble spectable, et je voulais le voir de plus près pendant la nuit prochaine. »

« Je suis donc parti pour le Vésuve vers les sept heures du soir. J'étais avec un jeune Livonien, dont j'ai oublié le nom. A mesure que le jour baissait, les flammes du volcan reprenaient de l'éclat, et nous pûmes juger, en arrivant à Portici, du chemin que la lave avait parcouru dans le jour. Ce n'était plus, comme la veille, un point lumineux, mais une large rivière, roulant avec lenteur et se traçant à elle-même le chemin qu'elle avait choisi. »

« Nous laissâmes notre calèche à Portici et nous y prîmes des guides. Ils amenèrent des mulets pour nous servir de monture, et portaient des flambeaux pour nous éclairer ; mais on aurait pu s'en passer, car les flammes jetaient assez de clarté dans l'horizon. »

« Nous montions vers l'hermitage de San Salvador, au milieu des vignobles, dans un chemin pénible mêlé de pierres et de cendres. Nos mulets, habitués à ce chemin, y marchaient facilement, et nous pouvions jouir, sans obstacle, du grand tableau qui nous environnait. »

« Nous sommes parvenus ainsi jusqu'à San Salvador : deux hermites y habitaient dans ce

temps ; l'un était Génois et l'autre Parisien. Ils demeuraient dans deux cellules différentes ; car ils étaient brouillés, et, depuis plusieurs années, ils ne se parlaient plus. Nous avons été reçus chez le Parisien. Il nous donna des dattes et des oranges. C'était pour lui un jour de fête que celui d'une éruption ; non qu'il fût curieux de ce phénomène, mais parce que beaucoup d'étrangers abordaient alors sa cellule, et lui procuraient de fréquentes occasions de parler. »

« Nos mulets s'en retournèrent de l'hermitage à Portici ; car ils ne pouvaient plus nous servir. Deux guides seulement restèrent avec nous pour nous diriger vers la partie de la montagne où la lave avait pris son cours. Avant de nous remettre en chemin, nous sommes restés quelque temps assis devant l'hermitage, occupés à regarder les nuages de feu que le volcan répandait autour de lui. Enfin, nous avons continué notre route. Nous voulions approcher du torrent de lave, dont la direction menaçait déjà la malheureuse ville de *Torre del Grèco* ; mais elle fut sauvée alors, et n'a péri que trois ans plus tard. »

« Nous marchions dans les cendres et les

scories, par des sentiers peu frayés. Ils nous menèrent d'abord au travers d'un large vallon. Il sépare l'hermitage de la partie supérieure du Vésuve. Cette vallée sans herbes et sans arbustes s'étendait à l'est de la montagne, du côté opposé à l'éruption. Aussi elle était sombre et tranquille et n'était éclairée que par le pâle reflet que lui portaient les nuages. C'était la vallée des morts et le séjour d'un éternel silence. Elle était traversée pendant cette nuit seulement, par des caravanes de voyageurs, attirées par la curiosité, qui allaient et venaient de l'hermitage au cratère. Des flambeaux indiquaient leur marche, et à chaque rencontre elles se saluaient en passant. On ne savait dans quelle langue on devait s'adresser ce premier salut : car on ne savait à quelle nation appartenaient ces caravanes. Dans cette incertitude, c'était en français qu'on s'adressait cette première parole. Qu'est-ce donc qui décidait ce choix ? Sur les flancs du Vésuve, au milieu de la nuit, à trois cents lieues de la France, des étrangers empruntaient son langage pour se souhaiter un heureux voyage. Quel plus bel hommage fut jamais rendu à l'influence de

son génie : puisque dans ces temps-là ce n'était pas l'empire de ses guerriers qui lui valait ce trophée. »

» Après une heure de marche, nous avons commencé à gravir avec peine sur des amas de scories. Nous étions obligés de chercher notre chemin dans des passages inconnus à nos guides, parce qu'à chaque éruption la lave s'écarte de ses anciennes routes. Nous entrâmes bientôt dans un monde détruit par le feu et où tout était son ouvrage. L'air commençait à devenir brûlant, les pierres même étaient tièdes et nous voyions des nuages de pourpre passer sur nos têtes et tracer dans le ciel une route sanglante. »

« Nous n'étions plus qu'à un demi-mille du but de notre voyage, lorsque nous avons rencontré une femme qui était restée seule avec deux guides dans la montagne. Elle était enveloppée d'un schall et assise sur un rocher. Elle parlait à ses guides avec véhémence. Son accent m'apprit qu'elle était Anglaise, et je l'abordai pour lui offrir mes secours, en lui demandant la cause de son émotion. Elle me répondit en français, avec l'éloquence qui naît de la présence des ténèbres et du dé-

sordre de l'univers. Elle m'apprit, qu'elle était arrivée jusqu'à ce rocher, accompagnée de son mari et d'une caravane composée de ses compatriotes. Mais elle ajouta que parvenue à ce point, les guides avaient persuadé à son mari, que le reste du trajet serait trop dangereux pour elle. Elle avait fait d'inutiles efforts pour qu'il lui fût permis d'achever le voyage; mais la caravane avait passé outre, malgré ses prières et ses larmes, en lui laissant deux guides pour gardiens. Elle avait employé tous ses efforts pour engager ces guides à la conduire; mais ils y avaient résisté, il ne lui restait plus d'espérance, elle était au désespoir : car elle voulait à tout prix voir le phénomène, dont elle attendait tant d'émotion. »

« Je hasardai de lui offrir mes secours et l'appui de mon bras pour la guider dans le court trajet qui nous restait à faire. Elle l'accepta avec une confiance, dont je fus peut-être un peu surpris, quoiqu'elle n'eût d'autre motif que celui d'assister à la magnifique scène que nous préparait le Vésuve. Nous nous sommes mis en chemin, malgré les protestations de ses guides. »

« Je l'aidai dans sa marche, elle s'appuyait sur mon bras, nous n'avançions que lentement; parce que nous enfoncions dans les cendres et les scories blessaient ses pieds. Nous approchions cependant du torrent de lave, et je regardai ma compagne à la clarté du volcan. Elle était jeune et belle, elle avait la pâleur que donne l'émotion et semblait partager par son enthousiasme le trouble de la nature. »

« La terre et l'atmosphère se réchauffaient à mesure que nous approchions du foyer de la lumière, et ce symptôme avait je ne sais quoi d'effrayant. Des nuages de fumée venaient au-devant de nous, nous cherchions à éviter leur passage en nous plaçant au-dessus du vent; mais la tempête était si violente, que nous fûmes deux fois enveloppés dans ces nuages brûlans et faillimes y périr. Le sol s'éboulait sous nos pas et le feu caché sous les scories, se découvrait, à mesure que nos pieds les faisaient rouler dans les précipices. »

« Nous avons atteint, non sans peine, le terme de notre voyage. Les amis de ma jeune compagne y était déjà arrivés; mais ils étaient

tellement occupés du spectacle qui frappait leurs yeux, qu'ils n'avaient pas aperçu notre approche. Il fallait pourtant les aborder, et je n'étais pas sans inquiétude sur les reproches qu'ils étaient en droit de nous adresser ; mais notre entreprise avait réussi, le succès justifie tout ; on pardonna notre imprudence, et nous ne fûmes plus occupés qu'à jouir en silence de la grandeur du tableau offert à nos regards. »

« Son mari l'appela du nom de Florinda. Je ne lui en ai pas connu d'autre. Vingt-deux ans se sont écoulés dès-lors. Peut-être Florinda lira-t-elle ces lettres. Elle se rappellera alors cette montagne, cette nuit et cet étranger qui a guidé ses pas vers cet océan de feu. »

« Nous regardions ensemble le fleuve embrasé dont les flots passaient devant nous. Ils ne coulaient pas comme ceux d'un fleuve ordinaire, mais roulaient sur eux-mêmes, comme des débris de rochers. Son cours s'élargissait continuellement, parce qu'il rallumait à mesure les vieilles scories, et la montagne paraissait ainsi s'embraser toute entière. »

« Le fleuve avait déjà quelques cents pieds de largeur, et sa marche redoutable allait l'amener au bord d'un précipice. Il devait tomber dans ce gouffre avant la naissance du jour, et nous voulions attendre ce moment. Nous mesurions de l'œil le trajet qu'il avait encore à parcourir. Il s'approchait lentement, mais sans repos; les scories s'enflammaient devant lui et préparaient sa route. Les torrens de feu atteignirent enfin le bord des rochers, et ils roulèrent avec un effroyable bruit. »

« Il sortit de cet abîme des tourbillons de fumée, les vents soufflaient de toutes parts et les entraînaient dans les airs; pendant que les laves s'amassaient dans ce gouffre et le comblaient de leurs débris. »

Ce réservoir naturel arrêta la violence du courant et sauva les habitations qu'il menaçait déjà. Il aurait fallu plusieurs jours pour qu'il fût rempli par le feu, et l'éruption s'arrêta avant ce moment fatal. Trois ans plus tard, les laves ne trouvèrent plus les mêmes obstacles, elles s'écoulèrent vers la mer et détruisirent sans retour la ville de Torre del Greco.

« Le jour parut à l'horizon, et comme par une douce magie, l'éclat de la nuit se dissipa de lui-même et s'évanouit devant la clarté du jour. Le feu pâlit, les vapeurs blanchirent, et il ne resta plus sous nos yeux que le singulier aspect d'une montagne se mouvant sans efforts, et roulant sur elle-même.

« Il était temps de nous retirer, car la présence de ce feu, voilé par le soleil, est d'un grand danger. On peut en être consumé avant d'apercevoir son approche. Nous avons alors repris le même chemin, nous sommes revenus à San-Salvador, et de là à Portici. Nos voitures nous y attendaient : ce fut là où je me suis séparé de Florinda, et dès-lors je ne l'ai jamais revue. »

~~~~~~
~~~~~~

LETTRE DIX-SEPTIÈME.

Rome, 10 Septembre 1813.

Vous m'avez fait l'honneur de me dire un jour, Monsieur, que les bergers de la Suisse, que vous aviez envoyés dans vos terres de Crimée, pour soigner les bestiaux, étoient presque tous revenus après quelque temps de séjour dans ces contrées lointaines. Vous ajoutiez qu'ils n'avaient donné d'autres motifs de leur retour prématuré que celui de la tristesse que leur faisait éprouver le manque d'arbres dans les steppes de la Tartarie. Sans cela, disaient-ils, ils y seraient restés : car la vie qu'ils y menaient leur paraissait heureuse à tous les autres égards.

L'imagination exerce donc une influence secrète, même sur les hommes qui ne semblent devoir être occupés que du désir de pourvoir à leur existence. J'ai cherché en voyageant à m'assurer de cette influence, dont l'action peut s'étendre bien au-delà du champ qu'on lui assigne, parce qu'elle

agit sur nous à notre insçu et sans obstacle. Il y a mille dispositions inexplicables de notre être qui ne dépendent peut-être que de cette influence mystérieuse que la nature insensible déploie sur nous.

On ne découvre cependant que de faibles indices de cette sensibilité chez les habitans des campagnes; parce que ce sont les habitudes qui ont le plus d'empire sur eux, et je n'ai réellement reconnu l'impression produite par l'aspect des campagnes que chez les bergers des troupeaux voyageurs. Cette classe d'hommes mène une vie contemplative et reposée dans laquelle tous les événemens de la nature deviennent importans. Ils ont le temps de les observer et le besoin de les prévoir, pour s'en mettre à l'abri. Ils vivent presque seuls au milieu de cette nature, et ils cherchent dans les impressions qu'ils en reçoivent un langage et des émotions que la société ne leur communique point. Aussi trouve-t-on presque toujours, sous l'écorce rude des pâtres voyageurs, une intelligence et une sorte de désintéressement des choses de la vie, dont l'originalité m'a toujours frappé.

Il est difficile pourtant de se refuser à croire que les laboureurs éprouvent, plus ou moins, un effet sensible de la beauté des campagnes qu'ils cultivent. Il peut être inaperçu, mais n'en influe pas moins sur leur caractère. S'il y a quelque chose de vrai dans cette opinion, les villageois du royaume de Naples doivent ressentir plus que d'autres l'influence de la bienveillante bonté que la Providence exerce envers eux : car ils vivent au sein des plus belles campagnes de l'univers. Leur fertilité diminue les fatigues du laboureur et adoucit sa vie ; tandis que le rapprochement des montagnes, des mers et des vallées offre partout aux regards des images variées de la beauté de cet univers.

Plus on avance vers le midi, et plus on trouve de richesses et de grandeur dans cette terre, que les volcans détruisent et renouvellent tour-à-tour. Aussi, Monsieur, n'ai-je pas pu me résoudre à retourner subitement à Rome, par le chemin dont je vous ai déjà décrit les divers aspects. J'ai voulu pénétrer un peu davantage dans le royaume de Naples, afin de jouir de cette température orientale et de la vue de ces sites si nobles et si agrestes.

J'ai pris à Naples une voiture légère du pays, faite pour parcourir des chemins peu frayés, et je suis parti, sans que le plan de mon voyage fût même encore bien arrêté. Les ardeurs de l'été commençaient à s'apaiser, les nuits devenaient plus longues, et des pluies abondantes avaient rafraîchi l'air et abattu la poussière. Je n'aurais pu choisir une saison plus belle.

J'ai pris la route de Portici, et je ne me suis arrêté qu'à Pompeïa, où j'ai passé le reste du jour. Je ne vous répéterai pas ce qui a été dit avec tant d'éloquence, sur l'effet imprévu qu'on ressent à la vue de ces beaux restes de l'antiquité. Les cendres en ont conservé la jeunesse, et il ne paroît leur manquer que des habitans. J'ajouterai seulement, Monsieur, que dans ces quatre dernières années, on a beaucoup étendu les fouilles. On a découvert un quartier tout entier, dont la structure ornée avec soin, indique la demeure d'une classe de propriétaires plus riches que ceux des habitations précédemment connues. On a retrouvé une seconde des portes de la ville. Encore quelques années de travail, et Pompeïa sortira

toute entière du tombeau où elle a séjourné tant de siècles.

Il n'y a point de ruines en Italie et peut-être dans le monde entier, qui inspirent autant d'intérêt que celles de Pompeïa, parce qu'il n'y a rien de conjectural dans tout ce qu'on y voit. L'imagination n'y a rien à rétablir et rien à supposer. Tout y est resté tel que les Romains nous l'ont laissé; tout y indique leurs habitudes. On vit avec eux, on use leurs meubles, on mange à leur table, on regarde leurs dessins, on lit leurs manuscrits. Tout le temps qui s'est écoulé depuis le jour où Pline vint y chercher la mort, semble être effacé, et ce pourrait être hier.

Je suis resté long-temps occupé à regarder le travail des ouvriers employés aux fouilles. Ils venaient de parvenir dans l'intérieur d'une maison, et chaque coup de bèche allait amener une découverte. De toutes les choses de cette vie, je n'en connais point dont l'intérêt soit aussi vif que celui d'une fouille dans une terre célèbre. L'espoir et la curiosité agitent également, l'imagination est émue par le souvenir de toute l'histoire que cet instant retrace. Les yeux restent involontairement

attachés sur la truelle dont l'ouvrier se sert pour écarter les cendres avec précaution, de peur de briser les objets que le hasard va lui offrir.

J'étais immobile à côté des travailleurs. Ils sortaient des pelletées de cendres qu'on jetait dans des brouettes. On aperçut un mur, il était peint à fresque; de jolies arabesques paraissaient peu à peu. Peut-être leurs médaillons vont-ils nous apprendre quelques secrets de l'antiquité? Mais notre attente fut trompée, ils ne représentaient que des caricatures. Les anciens ont excellé dans ce genre; il nous apprend qu'ils se faisaient les mêmes idées que nous, de ce qu'il y a de ridicule dans l'homme et de comique dans la vie.

Le travail continuel, en vidant la chambre des cendres dont elle était remplie, nous rapprocha de sa région inférieure, et on redoubla de précautions, parce qu'on s'attendait à y trouver des meubles et des objets précieux. La truelle toucha en effet un corps dur et résistant. L'ouvrier écarta les cendres avec lenteur, et il aperçut un ornement de bronze. De jolies feuilles sculptées sortaient

de la terre ; elles tenaient à des rameaux, ils portaient des fruits ; c'étaient des oranges. La tige de l'arbre reposait dans un vase du même métal ; il lui servait de piédestal. Ce bronze, d'une élégance charmante, n'était qu'un candelabre dont les fruits portaient des becs de lampe, et répandaient l'éclat de vingt lumières. Les arts n'ont rien produit de plus naturel et de plus gracieux que ce candelabre, que j'ai vu reparaître après deux mille ans, aussi pur et aussi poli que lorsqu'il sortit pour la première fois des mains de l'ouvrier.

A côté de ce bronze et sur le même appui, nous avons trouvé un buste de Marius. Je m'étais flatté d'assister à des découvertes d'un plus grand intérêt ; mais la nuit fit cesser le travail, les ouvriers se retirèrent, ainsi que les antiquaires, et je les suivis à regret. J'ai conçu pendant ce peu de momens comment on pourrait passer dans ces lieux, sa vie toute entière, sans éprouver jamais un moment de fatigue ni d'ennui.

J'ai continué le lendemain à suivre les contours du golphe, en allant vers le promontoire de Sorrente. A mesure que je m'é-

loignais du Vésuve et de ses bases couvertes de scories, je rentrais dans une belle région de terres à cendres. Le chemin était bordé par des maisons, dont la plupart servent de séjour de plaisance à de riches Napolitains. L'art les a décorées, presque toutes étaient peintes à fresque et ornées de statues imitées des anciens. Le toit de ses maisons, entouré de ballustrades, était couvert d'arbustes : on va jouir dans ces bosquets aériens de la fraîcheur du soir et de la beauté du site. Autour de ces pavillons, on voyait des jardins peu vastes, mais embelli par les soins du jardinier. Sur les pilastres du portail s'élevaient de grands aloës, dans des vases taillés avec des blocs de lave. Tout rappelait, dans ces demeures, le goût recherché des anciens. Je trouvai quelque charme à la vue de ces habitations soignées ; car il y a une sorte de beauté dans le mélange des œuvres régulières de l'art, avec celles d'une nature agreste et fertile.

Je suis arrivé jusqu'à Castellamare, après avoir parcouru constamment des bords riches et peuplés. Les volcans semblent avoir ménagé jusqu'à présent cette côte orientale de

la baye de Naples, comme pour réserver à ses habitans des demeures champêtres et un séjour enchanteur. Car au-delà de Pompeïa on cesse de voir dans les campagnes les traces du désordre causé par le Vésuve. La nature y est jeune et vigoureuse; elle s'étend le long du rivage, en pentes insensibles, sur lesquelles croissent ensemble des oliviers et des mûriers, de la vigne et des orangers. Cette terre favorisée du ciel, occupe tout l'espace compris entre Sorrente et Salerne, et on la désigne par le nom de *Piave* de Sorrente.

La plaine de Sorrente est à peu près la seule partie du royaume de Naples, dans laquelle on puisse reconnaître l'action d'une industrie éclairée et active. C'est aussi dans cette belle contrée que les villageois ont essayé, avec un grand succès, d'étendre la culture du coton. Culture que les usages, adoptés dans la société, rendent si nécessaire. Elle était déjà usitée à Naples; mais, jusqu'à ces dernières années, on n'en semait que sur de petits espaces, pour satisfaire à une consommation locale et bornée. Le système continental, en donnant une grande valeur à cette plante, agrandit beaucoup le champ qu'on lui

destinait. Les laboureurs de ces contrées, profitant des avantages naturels de leur climat, sont parvenus à fournir, en 1812, jusqu'à 60000 balles de coton aux fabriques de l'Europe.

Les terres que je viens de parcourir en promettent cette année une abondante récolte, et ce produit enrichira des familles qui ne s'étaient jamais flattées de jouir, dans ce monde, d'un modique bien-être. Cette pensée ajoutait à l'intérêt que m'inspirait la vue de ces campagnes.

Je me suis informé de la méthode qu'avaient adoptée les métayers de la Piave de Sorrente, pour cultiver en grand le coton, et comment ils avaient fait entrer cette plante dans leurs assolemens.

Ils se bornent à labourer la terre à la bèche dès le mois de Mars, et ils sèment le coton dans des lignes espacées de trois pieds. Les plantes ne sont distantes dans la longueur de ces lignes que de deux pieds. La terre est assez riche pour n'avoir pas besoin d'engrais, mais seulement d'une propreté constamment entretenue : aussi les femmes sont-elles occupées, pendant toute la saison, à sarcler et

arracher les plantes parasites dans les champs de coton. Aussitôt que la floraison est terminée et que les capsules bien formées n'ont plus besoin que de soleil pour les mûrir, on casse l'extrémité des branches, et on attire ainsi toute la sève dans les fruits.

La récolte dure long-temps et se fait en ramassant les capsules à mesure de leur maturité. Il ne reste plus alors qu'à nettoyer le coton, en le séparant de ses graines. Cette opération est longue et minutieuse. On s'est occupé à inventer des machines pour la simplifier ; j'ignore si l'on a réussi.

L'assolement adopté dans les terres à cendres, et dont j'ai eu l'honneur de vous donner les détails dans une précédente lettre, ne laissait aucune place vacante pour recevoir la culture du coton. Il a fallu changer l'ordre établi afin de pouvoir l'y admettre ; et il en est résulté le cours de récoltes que je vais vous exposer. Il mérite votre attention, parce qu'il est le mieux combiné et le plus productif qui existe peut-être au monde.

Les cultivateurs ne pouvaient se passer, pour leur subsistance, des diverses récoltes que comportait l'ancienne économie du pays.

Ils ont donc continué à commencer leur assolement par la culture du maïs, pour laquelle ils engraissent la terre. Le blé lui succède; puis ils sèment des fèves immédiatement après la moisson. Cette plante n'étant destinée qu'à nourrir les bestiaux pendant l'hiver, est consommée de bonne heure, et on peut, sans obstacle, préparer le sol pour recevoir, dès la fin de Mars, les semences du coton. Après l'avoir récolté, on sème encore du blé dans la même automne, auquel succède immédiatement du trèfle à fleurs pourpres. Les melons croissent après le trèfle, et des légumes, plantés aussitôt que les melons ont donné leurs fruits, occupent le sol jusqu'au printemps, et terminent l'assolement, dont voici la formule.

1.re Année....maïs, fumé.
2.e —— ....blé, suivi de fèves.
3.e —— ....coton.
4.e —— ....blé, suivi de trèfle faruch.
5.e —— ....melons, suivis de légumes.

5 Années.....8 récoltes.

Ce cours fournit ainsi, Monsieur, huit ré-

coltes en cinq ans, dont deux sont céréales, trois légumineuses, une commerçiale et deux destinées à l'entretien des animaux. Il est impossible de mieux assortir ensemble les diverses récoltes. La nature de leur végétation et les cultures diverses qu'elles exigent, reposent et préparent alternativement le sol, dont la fertilité se conserve par cette variété, en produisant tout ce que la terre peut rendre à l'industrie humaine.

Cet assolement m'a paru si bien entendu, qu'il est probable que, même après la paix, la culture du coton ne cessera point à Naples; parce qu'elle y est si bien encadrée et si économiquement opérée, que je la crois susceptible de soutenir avantageusement la concurrence avec celle de l'Amérique. La culture des Colonies est encore si mal entendue, tellement en ébauche, que, pour peu que le climat favorise les Européens, ils conservent l'avantage sur des Colons, dont la science se borne encore à épuiser les terres par la répétition des mêmes récoltes, sans employer aucun procédé réparateur.

La grande valeur des cotons fournis par le petit territoire de Sorrente m'a fait remarquer

le peu d'espace qu'il faut pour approvisionner l'Europe entière des productions commerciales dont elle a besoin, lorsqu'elles sont cultivées d'une manière exclusive. Dans les sols médiocres et dans le système des jachères, la majeure partie des récoltes est absorbée par la consommation locale, et il n'en paraît sur les marchés que la moindre portion. Aussi la culture dans ces terres se retourne perpétuellement sur elle-même. Elle ne donne qu'un revenu toujours égal et toujours borné; et comme elle ne livre à l'industrie qu'une faible aliquote de ces productions, elle alimente peu et n'accroît jamais la prospérité nationale : tout reste stationnaire dans les pays à jachères.

On est surpris, en revanche, de l'énorme valeur commerciale qui se crée annuellement sur un sol borné; mais dont la culture ingénieuse et active dépasse, par ses produits, les besoins de la consommation locale, et fournit ainsi un grand superflu au commerce extérieur. Il s'organise subitement autour de ces contrées un mouvement et une masse d'échanges, dont s'accroît rapidement la fortune publique.

C'est ainsi qu'une faible partie de Saint-Domingue produisait autrefois le sucre qui se consommait dans la moitié de l'Europe. Un petit marais desséché fait croître à lui seul le lin précieux dont s'enrichit la Belgique. Une étroite vallée, entre deux montagnes couvertes de sapins, possède l'unique manufacture des fromages de Gruyères, dont l'exportation s'étend jusqu'aux Indes; et je suis convaincu que le royaume de Naples pourrait facilement produire, sans nuire à sa consommation, la plus grande partie du coton que demandent les besoins de l'Europe.

La plaine de Sorrente, entourée par la mer comme une presqu'île, finit à Salerne, et à peu de distance au-delà de cette ville, on rentre déjà dans une Maremme; c'est-à-dire dans un pays de mauvais air. Le royaume de Naples n'est pas entièrement exempt de ce fléau. Il se reproduit dans des contrées semblables, sur les bords de la Méditerranée et jamais sur ceux de l'Adriatique.

Les régions malsaines s'annoncent d'elles-mêmes par la cessation de la culture et l'absence de population villageoise. La propriété s'y divise en grands domaines, dont l'appa-

rence est celle d'un désert. Dès leur entrée, les chemins s'y perdent dans le gazon, et on n'en retrouve que de faibles traces, qui suffisent à peine à diriger les passans.

Des chênes verts, des aloës et des cyprès croissaient épars dans les herbages de cette Maremme ; car le sol, en approchant du midi, devient toujours plus riche et la végétation plus vigoureuse. Quelques ruines, moitié romaines et moitié gothiques, se montraient de loin en loin, entourées de figuiers. Quelquefois on apercevait auprès de ces débris des pâtres armés de lances, qui, de là, observaient la marche de leurs troupeaux. Souvent aussi on les voyait passer aux bornes de l'horizon, courant à toutes jambes sur un cheval rapide, comme s'ils fuyaient un danger. Les troupeaux qu'on leur a confiés erraient aux alentours, aussi sauvages que leurs bergers. Ces animaux farouches contemplent, avec un étonnement stupide, les objets nouveaux que le hasard conduit dans leurs domaines. Familiers dans ces plaines, ils en sont les seuls habitans, et ne permettent pas qu'on vienne partager le domicile que la Providence leur a destiné.

Les pâturages agrestes des Maremmes napolitaines n'ont pas même de casale au centre des domaines, comme dans la campagne de Rome. Ils n'ont pas non plus, comme dans cette campagne, des restes encore habités d'anciennes bourgades. Comme elle, enfin, ils n'ont pas ce nom dont le privilége est de tout anoblir. Les pâtres n'ont d'autre abri, dans ces déserts, que des huttes de roseaux; et les troupeaux, couchés aux alentours, y ruminent en paix pendant le silence des nuits.

Après avoir cheminé long-temps dans les Maremmes, on découvre aux confins de l'horizon des édifices solitaires, mais entiers et que le temps a respectés. Ils grandissent à mesure qu'on avance, et l'on découvre enfin une colonnade massive et des formes régulières. Ces monumens se détachent sur l'azur du ciel, et on distingue leur architecture à un grand éloignement. Ce sont les trois temples de Pœstum et le terme où les étrangers finissent leur voyage.

De toutes les ruines de l'Italie, celles de ces temples sont les plus anciennes et les plus imposantes. Elles ont été bâties dans les temps inconnus, qu'on appelle héroïques;

parce qu'il est facile de placer des héros par-delà l'histoire du genre humain. Ces temples ont été témoins de la longue histoire de Rome; ils l'ont vue finir, et semblent destinés à assister de même aux derniers jours du monde.

A quelle période de l'histoire, à quel âge de la terre faut-il placer l'époque de l'existence de ces nations, inconnues, mais étonnantes, qui bâtissaient en Italie les murs ciclopéens, pendant qu'elles élevaient en Afrique les pyramides de Gizé et l'avenue des Sphinx? L'histoire se tait et ne nous apprend pas les miracles de cet âge, dont les monumens confondent notre raison et jusqu'à notre imagination: car ils paroissent être au-dessus du pouvoir de l'homme sur la terre. Rien dans la nature ne nous a dévoilé jusqu'à ce jour les singuliers mystères de cette civilisation monumentale. Civilisation assez grande pour étonner encore l'univers par ses débris, et assez religieuse pour avoir élevé à ses dieux des colosses pour autels, et à ses morts des montagnes pour tombeaux.

Comment se sont perdues toutes les traces de ces peuples de géants, qui avaient des

mammouths pour animaux domestiques, et se faisaient des remparts avec des rochers? Les ruines qu'ils nous ont laissées surprennent d'autant plus, que nous ne pouvons concevoir le génie des siècles qui présidèrent à leur naissance. C'est un monde dont le secret n'est pas venu jusqu'à nous, et nous ne pouvons rien à cet égard; si ce n'est de rester muets devant les augustes monumens de cet âge, que le temps nous a conservés en les plaçant dans des déserts.

La nature, de nos jours, ne paraît pas même avoir assez de force pour détruire ces ruines, tant elles sont massives, et la terre semble avoir pris une si longue habitude de les porter sur ses flancs, qu'elles ne semblent plus y être que comme une œuvre même de la création.

Ces énormes colonnades, immuables au milieu des solitudes et des siècles, n'ont plus d'autre destinée que celle de voir écouler les saisons et de servir de retraite aux animaux de la plaine; car ils se rapprochent de ces temples pendant les tempêtes, pour y chercher un abri. On voit souvent un vieux buffle venir attendre le retour du soleil derrière la colonne qu'il a choisie, depuis vingt ans, pour

établir son domicile. Le reste du troupeau le respecte comme le maître du désert, et ne lui dispute jamais la place qu'il s'est marquée.

On éprouve, en se reposant sur ces débris, une émotion que je ne saurais vous rendre. On croit assister à une scène où tout se passe dans un monde et dans un siècle étrangers à nos siècles. Rien dans la nature solitaire, qui entoure ces temples, ne détruit cette profonde illusion, et lorsqu'on s'éloigne de ce théâtre d'un monde inconnu, cette illusion vous suit pendant long-temps et rend tous les aspects de l'univers froids et petits auprès d'elle.

La grande impression causée par la vue des monumens qui appartiennent aux temps héroïques, est précisément opposée à celle qu'on éprouve en étudiant les ruines de la civilisation romaine. Ceux-là étonnent par la dissemblance totale qu'ils indiquent entre leurs siècles et les nôtres : tandis que les vestiges des Romains annoncent, au contraire, une entière similitude entre leurs mœurs et les nôtres. Tout se ressemblait entr'eux et nous. Les intérêts qui les agitaient, sont encore ceux auxquels nous mettons du prix.

Les lois, les habitudes, tous les ressorts qui font mouvoir les hommes et les sociétés, nous sont demeurés communs. Et si nous savons mieux que les Romains dissimuler la vanité que nous recélons au fond de l'âme, c'est que le temps nous a appris à devenir moins naïfs et moins naturels.

J'aurais dû, avant de sortir des Maremmes, questionner des bergers et m'informer de leurs usages et de leur économie ; mais ces détails de la vie présente, me parurent insipides auprès d'une si grande antiquité et j'ai parcouru cette solitude sans emporter d'autres souvenirs que ceux des siècles dont l'histoire se perd dans une éternelle obscurité. J'ai regardé, en passant, les plantes inconnues dont les fleurs ornaient ces déserts, et les troupeaux qui s'y reposaient. La plupart d'entr'eux étaient composés de buffles, dont la couleur terne attristait les campagnes. Ils me donnèrent occasion de remarquer, qu'entre toutes les races d'animaux domestiques, aucune ne serait d'un plus grand usage dans les colonies. Ils se plaisent dans les climats chauds et les sols humides. Ils sont également sobres et laborieux. Et il est

probable qu'ils ne dégénéreraient pas dans ces régions, comme les autres races européennes. Ils pourraient rendre ainsi d'éminens services à la culture.

Ailleurs je vis des troupeaux de bœufs, d'une race différente de celle de Hongrie. Ils n'étaient pas gris, mais d'un fauve clair; leurs cornes n'étaient pas immenses, mais élégamment contournées, et leur taille élevée, unie à de belles formes, en faisaient des animaux superbes. D'après les descriptions que j'ai lues, je croirais que cette race est venue d'Afrique.

Il y avait aussi beaucoup de chevaux dans ces prairies. Leur figure avait plus de noblesse et d'élégance que celle des autres races d'Italie, quoique leurs têtes fussent toujours trop longues et trop busquées. Leur poil était nuancé de couleurs bizarres. Leurs formes et leurs allures donnaient à ces chevaux une grande ressemblance avec ceux de Barbarie, et cette race peut être placée entre celle de l'Espagne et celle de l'Arabie.

Les Maremmes finissent au voisinage des Apennins. Auprès de ces montagnes, la nature semble renaître. Les campagnes moins cultivées, mais presqu'aussi fertiles qu'aux

environs de Naples, ne sont plus embellies par l'aspect des mers. Elles ne sont pas non plus animées comme en Toscane et en Ombrie par la vue de cette foule de maisons villageoises, éparses sur les coteaux. La culture y est moins perfectionnée et les habitations sont réunies en bourgades dans les lieux susceptibles de défense. La culture la plus importante dans les collines limitrophes de l'Apennin, est celle des Oliviers. Ces arbres deviennent superbes dans ce sol volcanique et servent à donner aux montagnes une riche perspective.

J'ai quitté la route de Naples après avoir dépassé Salerne, et j'ai pris le chemin de *Nola*, en me dirigeant à l'orient du Vésuve. Cette traversée n'était praticable que dans une voiture légère. Le pays que j'ai parcouru, était sillonné par la double action des eaux et des volcans. Il était inégal, arrosé, pittoresque; la culture y était productive, sans y être soignée. Les arbres fruitiers y croissaient de toutes parts, sans avoir été plantés; des ruisseaux murmuraient au fond de toutes les sinuosités du sol et faisaient de chaque vallon un séjour ombragé et champêtre.

Au-delà de Nola, la route devient impraticable aux voitures ; j'ai été obligé de renvoyer la mienne à Naples et de continuer mon voyage à cheval. Je trouvai facilement des chevaux et même de fort bons. Je m'arrangeai avec les propriétaires pour aller de stations en stations. Ils m'accompagnaient souvent eux-mêmes pour ramener leurs chevaux, et je me suis bien trouvé d'avoir ainsi des guides, du pays même que je traversais ; parce que j'obtenais d'eux des détails sur les objets qui frappaient mes regards, que je n'aurais su comment acquérir autrement.

De Nola je me dirigeai vers *Alisi*. Je me rapprochais toujours davantage de la haute chaîne de l'Apennin ; je la voyais à l'horizon, mais je ne parvins pas à l'atteindre ; parce que je suivais une direction à peu près parallèle. Je passais de vallées en vallées, quelquefois au travers de gorges sauvages et souvent en gravissant des coteaux plus ou moin srapides. Les chemins n'étaient plus que des sentiers ; mais le pays qu'ils traversaient était ravissant. J'y allais comme à l'aventure, me confiant au hasard, qui presque toujours m'a bien servi. Je logeais chez les curés des

bourgs où je m'arrêtais : c'était autrefois les couvens qui recevaient les voyageurs dans ces routes de traverse. Les curés exercent seuls aujourd'hui le devoir de l'hospitalité, et il est impossible de le faire avec plus de bienveillance et de simplicité. Mes guides ne mettaient pas même en doute la réception que je recevrais d'eux. Ils me conduisaient en droiture à la porte du presbytère et m'engageaient à descendre de cheval, avant même d'avoir vu paraître les gens de la maison.

On est beaucoup moins exposé aux attaques des bandits dans ces contrées que dans le voisinage des grandes routes. Il y passe si peu de voyageurs, qu'ils perdraient leur temps à les attendre. L'usage d'ailleurs n'est pas d'attaquer ni de voler dans ce pays. Le même bandit, dont la rencontre est si dangereuse auprès de Terracine, laisse ici les voyageurs continuer paisiblement leur chemin : parce qu'il est habitué dès son enfance à respecter le territoire de ces vallées. Tout est opinion ou habitude dans l'histoire du cœur humain.

La contrée offrait toujours à mes yeux, une suite continuelle de vallons et de hauteurs.

Aussi la culture y est-elle morcelée et les domaines subdivisés en petites parcelles. Le sol et le climat y sont également propices à mille productions diverses. L'olivier, la vigne et le châtaignier croissent ici avec une grande vigueur et s'y groupent sur toutes les aspérités du sol. On le cultive pour y semer du blé, du maïs, des fèves ou des légumes partout où son inclinaison n'est pas trop rapide.

Dans la saison où j'ai traversé ce pays, tout y présentait l'image de la richesse. Les plantes, les arbustes et les arbres étaient également chargés de fruits, dont la grosseur et les nuances offraient toutes les teintes et les variétés. Les uns, par leurs qualités farineuses remplaçaient dans les familles pauvres l'usage du pain. D'autres fournissaient l'huile, aliment si nécessaire aux peuples orientaux. Beaucoup d'autres, qui ne sont dans nos climats qu'une parure de nos jardins, servent ici de nourriture, et les tables frugales des laboureurs sont chargées de ces fruits, colorés par l'automne, dont l'art essaie en vain dans les pays du nord, d'imiter la teinte et la beauté naturelle.

Je suis rentré enfin dans l'État de l'Église, par *Alatri*. J'aurais désiré pouvoir visiter le Mont-Cassin, en passant dans son voisinage; mais ce berceau des institutions monastiques était vide et désert, et j'en étais séparé par des chemins difficiles et des montagnes incultes. J'ai retrouvé, dans cette partie, si inconnue des terres de l'Église, une nature également montueuse et pittoresque, mais beaucoup moins fertile que celle de l'état de Naples. Les montagnes y sont décharnées et ne sont plus recouvertes par des amas de cendres. Elles n'ont plus d'immenses forêts de châtaigniers. Ces arbres ne s'y trouvent qu'épars et rabougris sur la pente des montagnes, qu'ils ne couvrent plus de leur ombre tutélaire. Les oliviers seuls conservent leur beauté : car ils se plaisent dans les rocs demi-brisés des montagnes. Des milliers de ruisseaux coulent du sommet de ces hauteurs, quoiqu'elles semblent arides. La roideur de la pente accélère leur chute et fait écumer leurs eaux. Les vignes ne sont plus ici relevées en festons sur les ormeaux, ni alignées à fleurs de terre, comme auprès d'Albano; mais soutenues sur de vastes

treillis, formés de grosses branches. Elles s'étendent ainsi à douze ou quinze pieds d'élévation, et s'allongent en berceaux, d'où pendent les raisins. Cet ombrage est si épais, que rien ne végète au-dessous; mais il y règne un air toujours tempéré, et ces longs tapis de pampres conservent pendant l'été la plus riche verdure.

Le sol est si tourmenté dans cette région, qu'il n'y reste presque point de place pour la culture. De petits morceaux de terre, favorisés par leur situation et voisins d'un ruisseau, servent à la culture des melons, du maïs, et des légumes. Ils sont bordés de figuiers et d'aloës. Les montagnes n'ont plus d'herbages, elles n'offrent à la vue que des rochers, où croissent des herbes odoriférantes; des moutons et quelques chèvres y cherchent leur pâture. Les chevaux auraient peine à vivre dans ce terroir aride, et les cultivateurs pour aider à leurs travaux n'emploient que des ânes. Il est vrai que ces animaux ne ressemblent aux nôtres que par leur sobriété, du reste bien faits et de haute taille, ils rendent de grands services dans ce sol montagneux.

La nature de cette région, pour avoir été usée par le temps et la culture, conserve cependant des restes de beauté. On y voit encore des oliviers, des chênes verts et des treilles de vignes. Les montagnes en se détruisant y ont gardé des formes heureuses et hardies, et les lignes qui terminent l'horizon se suivent et s'enchaînent les unes aux autres, en décrivant des courbes si belles, que l'art du plus habile peintre ne saurait les mieux choisir.

Toutefois, malgré son agreste beauté, cette contrée, dont l'air est aussi pur que le ciel, n'est pas assez fertile pour nourrir ses habitans. Ils s'alimentent par l'émigration. Ce sont eux qui viennent chaque année remplacer les habitans que le mauvais air décime constamment dans les Maremmes de Rome. Ils viennent en garder les troupeaux et en moissonner les champs. Souvent aussi pour occuper leurs loisirs, dans l'intervalle des récoltes, ils se réunissent aux troupes de bandits et vont attaquer les voyageurs dans les marais pontins.

Le chemin passe presque toujours sous des treilles, ou dans des bois d'oliviers. Ce

n'est qu'un sentier, souvent rude et difficile ; mais toujours varié, inattendu et circulant de vallons en vallons. J'ai trouvé la même nature et suivi le même sentier jusqu'à la ville de *Subiaco*. J'aurais pu revenir de là à Rome, par une route meilleure et plus directe, en traversant *Palestrine*. Mais j'aimais à prolonger ce voyage. L'indépendance dont je jouissais, et la nature presqu'inconnue que je parcourais, m'en plaisaient également, et j'ai préféré de passer par Licenza et par Tivoli.

Il n'y a que six lieues de Subiaco à Tivoli ; mais on les parcourt lentement, parce que le chemin, à peine tracé, suit les pentes des montagnes, par des sentiers pierreux, où les chevaux ne marchent qu'avec précaution. La nature devient plus sauvage, on n'y voit plus d'habitans, mais seulement des chênes verts et des lauriers. De grands aloës fleurissaient sur les rochers, et donnaient à ces solitudes quelque chose de royal. J'étais alors dans la vallée de l'Anio, sur ces bords, autrefois si rians et si peuplés. Horace les a chantés ; il y possédait une maison de campagne. Je me suis arrêté à Licenza pour en

chercher les ruines. Nais je n'ai vu que des fondemens de briques, ils indiquaient seulement par leurs débris, la place où il avait existé un bâtiment. Comment pourrait-t-on d'ailleurs se flatter de revoir les ruines des simples habitations des Romains? Elles n'étaient construites qu'en briques et sur de si petites dimentions, que de tels édifices sont bientôt réduits en poussière par le laps du temps.

Mais si les regards n'aperçoivent que des traces incertaines de la maison d'Horace, l'imagination se rapproche de lui, dans ces lieux qu'il a rendus célèbres. Son souvenir remplit cette nature et lui donne l'intérêt qui n'appartient qu'aux terres classiques. Ce sentiment m'a suivi le long des rives de l'Anio et ne m'a plus quitté dans le trajet qui me restait à faire.

Après trois heures de marche, j'ai vu l'horizon s'ouvrir, et les montagnes en s'abaissant m'annoncèrent l'approche de Tivoli. Je n'étais plus séparé du vaste horizon qui entoure la campagne de Rome, que par un dernier coteau. Pendant que j'en tournais la cime, j'ai entendu le bruit de la chute

des eaux. J'ai fait encore quelques pas, et j'ai revu les toits de Tivoli, ses temples, ses rochers, et les vallons qui l'environnent. J'ai passé le pont de l'Anio, je suis entré dans Tivoli, j'ai fait un détour dans une rue étroite et je me suis arrêté à l'auberge de la Sibille, où j'avais déjà été tant de fois dans ma vie.

Je suis resté à Tivoli le jour suivant, je me suis reposé au bruit de ses cascades, et j'ai attendu le soir pour retourner dans les jardins de la *Villa Adriana*. Je suis descendu dans la plaine sans avoir besoin de guide. J'ai passé sous les bois d'oliviers, loin de la grande route. Je n'y ai rencontré que quelques laboureurs qui allaient ou revenaient de l'ouvrage. Arrivé au bas de la montagne, je me suis dirigé le long des sentiers pratiqués au bord des champs, dans des clairières d'oliviers.

Cette campagne cultivée, était déserte dans ce moment, parce que le mauvais air y exerçait ses ravages; ils ne cessent d'agir qu'à mi-côte de la montagne de Tivoli. J'aperçus bientôt des ruines au milieu de ces champs. C'était celles de la Villa Adriana. J'entrai dans

cette enceinte qu'une haie mal fermée sépare du reste de la campagne. Je n'y rencontrai ni passans, ni ouvriers; des cigales et des oiseaux en étaient les seuls habitans. J'allai sans obstacle d'une des ruines à l'autre, j'en contemplais en silence l'antique vétusté, parce que je ne pouvais communiquer à personne les impressions que je recevais. Elles n'en étaient que plus profondes; car la scène où j'assistai sans témoins, était d'une grande solemnité. Le disque du soleil allait se plonger dans la mer, ses derniers rayons éclairaient la nature et teignaient de pourpre ces ruines solitaires.

Les débris de ce parc nous ont appris le secret d'embellir les jardins. La Villa Adriana n'est plus aujourd'hui que le modèle parfait de l'un de ces jardins, que l'imitation transporta en Angleterre, où ils ont pris le nom qui les désigne.

Des ruines sont éparses dans ce séjour abandonné. Ce sont les restes des palais, des temples et des naumachies qu'Adrien y avait fait construire. L'art y a négligé le terrein qui les entoure; il est laissé à lui-même, et s'est couvert d'arbustes et de gazons. Des

groupes d'arbres ont eu le temps d'y grandir et de faire un bocage de cette enceinte champêtre. Le lierre et la mousse tapissent les flancs de ces murailles antiques, et quelques arbrisseaux en couronnent le faîte. Rien n'y annonce la présence de l'homme, et cependant tout l'attire et le charme dans cette solitude, dont il a essayé d'imiter la noble vieillesse et le sauvage abandon.

J'ai cherché le jardinier, gardien de la Villa, et j'ai été vers la maison qu'il habite, auprès de la grande porte d'entrée. Deux enfans, pâles comme la mort, étaient assis devant cette porte; ils n'avaient pas même la force de jouer ensemble. Je demandai leur père, et ces enfans me dirent que je le trouverais dans la maison. Ce malheureux y était en effet, assis auprès du feu, saisi par la fièvre et frissonnant de tous ses membres. Sa femme gissait dans un lit, plus faible encore que lui, et je ne pus pas même ressortir de l'enceinte par la grande porte d'entrée, parce qu'aucun d'eux n'avait la force de l'ouvrir et de la refermer.

J'ai quitté la Villa Adriana avec les derniers rayons du jour; je suis monté dans une ca-

lèche et après deux heures de marche je suis rentré dans Rome par la porte St. Laurent, ayant terminé cette longue tournée, et avec le mouvement de joie que m'a toujours causé la vue de cette première de toutes les villes.

J'ai l'honneur d'être, etc.

LETTRE DIX-HUITIÈME.

Pérugia, 25 Septembre 1813.

J'IGNORE, Monsieur, si tous les voyageurs en s'éloignant de Rome, ont éprouvé le même sentiment que moi; mais chaque fois que j'ai quitté cette ville pour me rapprocher des pays du nord, j'ai senti de la tristesse et des regrets. Il y a peut-être dans ce sentiment quelque chose de cet instinct, qui attire secrètement l'homme vers les contrées de l'orient, vers ces climats que l'imagination enrichit de tous les dons de la nature. Mais cet attrait pour l'habitation de Rome tient aussi beaucoup à la douceur de la vie que les étrangers y mènent. Toutes les personnes qui les entourent et avec lesquelles ils entretiennent des relations, ont des manières affables, prévenantes, et une grande bonté. Leur langage est pur et harmonieux, il a une certaine naïveté pleine de grace. Les habitudes de la vie ne sont gênées par aucunes entraves. On vit à Rome avec autant de liberté qu'à la

campagne; et cependant on est au centre du mouvement d'une ville de cent mille ames.

Chaque pas que l'on fait à Rome inspire un intérêt et une curiosité qui ne laissent jamais l'imagination oisive. Toutes les heures se trouvent ainsi occupées sans projets et sans efforts. Jamais je ne suis sorti pour errer autour de ses collines, que je n'aie ressenti des impressions toujours inattendues, et quelquefois profondes. Souvent elles n'étaient dues qu'à l'influence de ces noms en qui repose la gloire du monde. Ces monumens, dont les restes charment encore par l'élégance de leur beauté, servent de témoins aux traditions que le temps nous a transmises. Devant eux on ne doute plus de rien, et l'ame s'abandonne avec confiance à une sorte de crédulité. Cette conviction, cette foi, donne aux récits de l'histoire, un intérêt et une vie qu'ils ne peuvent jamais avoir ailleurs.

L'antiquité nous représente Rome comme grande et fière au-dessus de tout; mais les âges modernes la montrent sous un aspect plus auguste encore. Le trône de sa gloire mondaine a été brisé, parce qu'elle a été réservée par la Divinité pour y élever ses autels

au milieu des souvenirs et des débris. Elle a dépeuplé les alentours de ce sanctuaire par un fléau qui apporte sans cesse la mort, comme pour apprendre aux chrétiens, que ce ne sont pas les délices de cette vie qui leur ont été promis, mais l'espérance de celle qui commence au-delà du tombeau. Aussi une sainte résignation s'empare involontairement de l'ame en entrant dans les temples de Rome. L'esprit de Dieu y séjourne seul aujourd'hui, car on n'y célèbre plus de pompes religieuses; et cette noble solitude inspire un respect plus sacré peut-être, et je ne sais quel regret, qui rend, dans ces temples, le culte divin plus solennel encore.

Avant de quitter Rome peut-être pour toujours, il me reste, Monsieur, à vous entretenir de quelques détails de son économie champêtre, et à vous décrire la partie des états de l'église qui avoisine les Apennins.

Les cultivateurs Romains n'ont pas voulu rester tout-à-fait étrangers à ce mouvement universel vers le perfectionnement des arts économiques qui s'est fait sentir depuis vingt ans dans toute l'Europe. Il aurait fallu sans doute des capitaux trop immenses pour chan-

ger le système général de la culture adoptée dans l'Agro Romano, il aurait fallu y importer une nouvelle population et surtout en changer l'atmosphère; on y a donc sagement renoncé; mais, dans le zèle qui animait tous les agriculteurs pour transporter en Europe les productions de l'Inde, Rome était indiquée par sa latitude comme la contrée la plus favorable à ces essais.

Beaucoup de personnes les ont tentés; on a essayé la culture de l'indigo, celle du sucre et du coton. Auprès de Terracine, on avait planté quelques champs de cannes à sucre; ils n'étaient pas récoltés encore lorsque je les ai vus; mais les plantes paraissaient grandes et vigoureuses. L'indigo réussissait bien dans ces parages. Le coton ne peut décidément supporter le climat variable de Rome; ce n'est qu'auprès de Naples qu'il a retrouvé l'air et le soleil de sa patrie. On en a fait pendant deux ans des essais en grand dans des terres fertiles aux alentours de Rome; mais en 1811 les plantes furent dévorées par les sauterelles, et en 1812, des pluies survenues dès le milieu de Septembre firent épanouir les capsules avant leur maturité, et le vent dispersa le

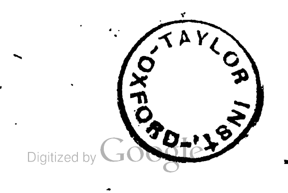
coton dans les airs. Ces deux expériences, qui furent très-onéreuses, ont dégoûté les Romains de la culture des denrées coloniales; et je doute que de long-temps ils se laissent aller aux essais et aux innovations. Encore une fois, Monsieur, leur système est commandé par les circonstances locales, il est le résultat de la longue histoire de Rome; il en a suivi les phases: avec elle, il a servi jadis de modèle à l'industrie humaine; avec elle, il dépérit aujourd'hui; et ces campagnes ne peuvent plus être qu'un désert, quand la capitale du monde n'est plus qu'une solitude.

En s'éloignant de Rome, pour remonter le cours du Tibre et se rapprocher du nord, on est obligé de suivre la grande route de Florence jusqu'à *Monterosi*. On quitte cette route à un mille de ce bourg, pour prendre à l'orient celle qui conduit à Ancone par Tolentino ou à Florence par Perugia. Je voulais suivre cette dernière direction, et j'ai fait à cheval le trajet de Monterosi jusqu'à la ferme de *Torre in Pietro*; parce que j'avais dessein de m'y arrêter. Ce domaine est dans le voisinage de Citta Castellana, et j'ai traversé pour m'y rendre un des plus beaux

pays de l'univers. Le chemin passe au milieu d'une suite de prairies; elles sont ombragées par des massifs de chênes, sous lesquels paissaient des troupeaux. L'aspect de la campagne n'est point sauvage, quoiqu'elle soit boisée, parce que l'air et la lumière circulent entre les rameaux des arbres, et ils se groupent ensemble sur les sinuosités du terrein, comme on les retrouve dans les tableaux du Poussin, qui est venu choisir ici les sites de ses paysages.

J'étais accompagné par M.r Georgi, fermier du domaine de Torre in Pietro. La ville de Veyes a existé autrefois sur cet emplacement, et M.r Georgi, d'après quelques indices, a voulu entreprendre de faire des fouilles dans ces terres. M.r Millin, que ses recherches avaient amené dans ces lieux, l'y avait fort encouragé, et ses premiers travaux ont été singulièrement favorisés. J'avais connu M.r Georgi à Rome, et il voulut bien me conduire lui-même sur le local de ses fouilles.

Nous avons quitté la grande route, après avoir dépassé la vieille cité de Nepi, et nous n'avons pas tardé à arriver à Torre in Pietro. Cette habitation n'est que l'un de ces casales épars dans la campagne de Rome; mais elle



renfermait les objets nouvellement trouvés dans les fouilles voisines. Dans le nombre était une statue de Tibère. Il avait eu ici une maison de campagne. Cette statue le montre dans l'attitude du commandement, quoiqu'il soit assis dans une chaise curule. Canova met cette statue au rang des chefs-d'œuvre que l'antiquité nous a légués, et il l'estime à un grand prix. Une seconde découverte moins admirée peut-être par les artistes, est celle d'un temple parfaitement conservé, quoiqu'enfoui sous la terre. Ce temple au reste n'a pas la grandeur de ceux de Pœstum, ni celle du temple de la paix, pas même celle de celui de Vesta: car il n'a que dix pieds de diamètre et une égale élévation. Il ressemble au temple de l'amour dans les jardins de Trianon, et l'on peut croire qu'il n'était destiné qu'à servir d'ornement au jardin de Tibère, et non à prêter ses autels au culte des dieux.

Quelle qu'ait été sa destination, ce temple offre une singularité inconnue jusqu'ici dans les fastes de l'architecture. Aucune des huit colonnes qui en supportent le faîte, n'appartiennent à l'un des cinq ordres officiels

de l'architecture, hors desquels on ne croyait pas que l'art pût offrir d'heureuses proportions. Cependant tel a été le talent de l'artiste, qu'il a pu trouver un style différent pour chacune de ces huit colonnes, et toutes, malgré la bizarrerie de cette invention, sont du goût le plus pur et du travail le plus fini. On dirait qu'il y a une imagination indienne dans cette création; mais que pour arriver à Rome, elle avait traversé la Grèce.

Ce monument ne tardera pas sans doute à être gravé, et les artistes y trouveront de nouvelles combinaisons d'effets pittoresques. Leur génie, sous l'autorité des siècles, pourra dorénavant se permettre des innovations dont le blâme ne retombera que sur les anciens.

Ce musée dont la terre avait gardé si longtemps le dépôt, renfermait encore plusieurs statues médiocres et d'un moindre intérêt. Après les avoir regardées, j'ai été machinalement auprès de deux caisses où l'on avait jeté pêle-mêle une quantité d'objets auxquels on n'attachait pas de prix. Ce n'était que des instrumens d'agriculture, de petits meubles de bronze, des ornemens du même métal, ainsi que des fers de chevaux, des

mords, et des ferrures de toutes espèces. Ces choses usuelles et communes avaient les mêmes formes et les mêmes dimensions que celles qu'on emploie encore en Italie aux mêmes usages. Il n'y avait pas entr'eux la moindre différence, et les siècles n'ont pas apporté le plus léger changement à cet égard aux habitudes des Romains.

Je suis resté long-temps, piqué par la curiosité, et occupé à fouiller moi-même dans ces caisses, où l'antiquité romaine se montrait sous son costume bourgeois, et j'ai trouvé je ne sais quel intérêt à examiner ces vétilles séculaires.

M.r Georgi va faire transporter son musée à Rome; il ne tardera pas à y acquérir de la célébrité. Mais je me suis plu à le voir à sa première origine, sur le sol même qui l'a conservé avec tant de soin, et j'ai remercié M.r Georgi de l'aimable obligeance avec laquelle il a bien voulu me le montrer. Nous nous sommes séparés, et j'ai continué ma route en suivant la direction qui mène à Florence.

Aux environs de Citta Castellana la terre est profondément déchirée par des goufres

d'un aspect singulier. Je ne sais s'ils sont l'ouvrage des eaux ou des volcans; il est difficile de croire que les eaux auxquelles le sol n'offre point ici de pentes rapides, aient pu creuser ces abîmes dans le sein des rochers. Ils semblent être les débris d'une plus violente catastrophe.

Des bois couronnent ces précipices comme pour en cacher l'horreur; tout d'un coup le sol se déchire, d'immenses fragmens de roches purpurines plongent dans ces gouffres, ils sont couverts de lierre et d'églantiers, et du fond de ces cavernes s'élève une fraîcheur humide qui entretient dans ces profondeurs une éternelle rosée et des herbes toujours vertes.

Au centre de ce boulevart de la nature, on voit s'allonger au milieu des lierres et des mousses les vieux remparts de Castellana; sur la pointe des bastions s'élèvent d'antiques guérites de pierre; elles semblent veiller sur des embrasures que l'herbe et le temps ont déformées. Ces fortifications ne sont pas très-anciennes; elles sont l'ouvrage de Jules II; mais il n'y a rien de moderne à Rome, tout semble y prendre un aspect de vétusté.

Jusqu'auprès d'Otricoli les campagnes sont

toujours divisées en vastes domaines; le soin des troupeaux y est à-peu-près la seule culture; ils errent dans ces pâturages, passant alternativement des lieux découverts aux lieux abrités, se reposant ou cherchant la nourriture à leur gré, libres dans leurs mouvemens et connaissant à peine la gêne que l'homme leur impose dans les autres contrées de la terre.

Parvenus à la première chaîne des montagnes, tout prend une physionomie nouvelle; l'air n'est plus mal-sain, les habitations se multiplient. Ce ne sont plus de grandes fermes démeublées, mais des maisonnettes de cultivateurs et de vignerons; sous les treilles qui les ombragent on entend jouer des enfans, on entend leur mère qui les appelle, on retrouve une famille, des ménages, de la vie, peut-être du bonheur. Tout autour de ces manoirs on voit des plantations d'oliviers, de vignes, de maïs et de blé; le sol est inégal et montueux, mais partout mis à profit, on y reconnaît partout l'industrie. Plus loin, en descendant des hauteurs de *Narni*, on parcourt une plaine sillonnée par la charrue et alternativement cultivée en blé

et en maïs. Cette plaine conduit jusqu'aux portes de *Terni* où commencent de belles forêts d'oliviers; elles bordent le vallon qu'on traverse pour arriver dans le superbe bassin de Perugia.

Avant d'y descendre on en découvre tout l'espace. Il est borné à la droite par la haute chaîne des Apennins qui le sépare de l'Adriatique, et à la gauche par une chaîne moins élevée, à l'occident de laquelle commencent les Maremmes de la Toscane. Au milieu de ce bassin on voit dans le lointain les clochers de *Fuligno*; plus loin encore on aperçoit sur la montagne les vieilles tours de *Perugia*, et plus près de soi l'antique château des ducs de Spoleto avec ses murs crénelés et ses tourelles à demi-ruinées.

Les hautes montagnes dont les sommets couverts de neige dominent l'Adriatique, n'offrent à l'œil que des bois et des gorges profondes, d'où s'échappent des ruisseaux qui, tombant de cascades en cascades, arrivent en poussière argentée jusque dans la vallée, où ils maintiennent une fraîcheur éternelle. Du côté opposé les coteaux se déploient en une longue suite d'amphithéâtres où se

dessinent des milliers d'habitations. On les distingue à peine dans le feuillage des treilles et des oliviers dont elles sont entourées. La plaine est, comme celle de Toscane, divisée en un nombre infini de petites metairies, plantées de mûriers, d'érables et de peupliers, sur lesquels on voit monter et s'étendre les guirlandes de la vigne. Sous ces vignes on cultive du blé, du maïs et des légumes, quelque peu de sainfoin et du trèfle faruch. La campagne est aussi fertile, mais moins façonnée qu'en Toscane, elle laisse aux ruisseaux leurs cours naturels; de grands arbres en bordent les rives, et on y retrouve le mélange gracieux des végétations de la nature avec celles que l'art a préparées.

Il n'y a plus ici de pâturages ni de grands troupeaux; quelques bœufs pour la culture, beaucoup de petits chevaux noirs pour les transports, et des bêtes à laine sont les seuls animaux qu'on aperçoive. Les troupeaux voyageurs des Maremmes vont occuper pendant l'été les pâturages qui couronnent les hautes chaînes de l'Apennin.

Beaucoup de Romains possèdent ici des métairies, et ils se plaisent à venir passer

l'automne dans cette vallée, où ils président à leurs récoltes et au partage qu'ils en font avec leurs métayers. Le reste des fermes appartient aux capitalistes qui habitent les trois villes de Spoleto, Fuligno et Perugia.

Spoleto est la plus voisine de Rome, elle est aussi la plus remarquable par son site. Un mont tout entier, qui de loin semble appartenir à la haute chaîne de l'Apennin, en est séparé par un torrent dont les eaux mugissent au fond d'un précipice. C'est ce mont isolé à l'entrée du vallon qu'on a choisi pour une citadelle dès les temps antérieurs à l'histoire; car il est entouré par les restes de l'un de ces murs qu'on a nommés cyclopéens, parce qu'on ne savait comment les désigner. Plus tard, Trajan avait établi sur cette base énorme de nouvelles murailles. Les ducs, qu'on appeloit les tyrans de Spoleto, ont bâti sur la pointe de ces rocs un château d'où ils dominaient sans crainte sur toute la vallée. Pour conduire des eaux sur cette cime à peine accessible, ces ducs ont fait construire un pont d'une hauteur effrayante. Comme celui du Gard, il sert à porter les eaux d'une montagne à l'autre; il n'a ni la noblesse, ni l'élé-

gance de celui-ci, mais son effet dans le paysage est plus remarquable encore. Des jardins, des oliviers, des terrasses et des maisons couvrent la pente de la montagne et s'étendent jusqu'à la plaine. Les montagnes qui environnent Spoleto sont comme consacrées par une foule de fondations pieuses. Au milieu des bois de chênes verts, on découvre, ici des façades d'anciens couvens, là une suite de chapelles qui étaient autant d'hermitages; plus loin une église où l'on parvient par une longue colonnade, vieux monument de la foi des pélerins, parce qu'ils apportaient jadis leurs offrandes pour bâtir cet édifice. Sur le bord de la route on montre une humble chapelle où brûle un cierge devant une madone; une grille en préserve l'image; elle a été peinte par Raphaël, lors que bien jeune encore il étudiait à Pérouse sous Pierre Perugin.

Au-delà de Fuligno, au milieu des champs, dans un lieu où la vallée s'élargit, on arrive auprès d'une vaste église; sa noble architecture se présente isolée aux yeux des voyageurs. C'est l'église *des Anges*, la métropole de l'ordre de St. François; la ville d'*Assise*

en est à quelque distance, sur le penchant de la montagne. L'aspect de ce temple frappe l'imagination, sa solitude et sa grandeur impriment dans l'ame un sentiment religieux; car la dévotion seule peut rassembler des fidèles dans ce lieu désert.

A quelque éloignement du temple on commence à gravir une assez longue montagne; elle termine la vallée, et l'antique cité de Perouse couvre sa sommité. Cette montagne s'arrondit en pentes douces et unit ses deux bras aux deux chaînes des Apennins. Du côté opposé, la vue va se perdre dans les vallées du *Trasimène;* elles se prolongent au milieu de beaucoup de sinuosités jusqu'aux bassins d'Arezzo et de Florence.

Ces pentes inégales et variées et les abords de la ville sont divisés en des milliers de jardins couverts à la fois de fleurs, de fruits et de treilles; des arbres ombragent ces jardins, des canaux les arrosent, un air frais y conserve la verdure; cette nature est riante et jeune. La route traverse ces bocages avant d'arriver aux pieds des grands murs qui défendent la ville. Tout-à-coup on se trouve au milieu des siècles passés, dans de larges

rues, bordées par d'antiques palais. Une noble et vieille architecture les décore, de vastes basiliques élèvent leurs dômes à une hauteur immense, et des terrasses de la ville, on domine sur toutes les plaines des alentours. La situation de Perugia est l'une des plus belles que j'aie vues nulle part.

Des vallons plus ombragés, plus pittoresques encore conduisent jusqu'aux bords du lac de Trasimène; sa vue frapperait davantage si on ne venait pas d'admirer ceux de *Nemi* et d'*Albano*. Les eaux du Trasimène reposent dans un cadre de verdure qui se répète sur leur surface tranquille; des coteaux boisés forment leur enceinte, mais sans qu'aucun point attire plus particulièrement l'attention. Peu après avoir dépassé le lac, on rentre dans la Toscane.

Je viens, Monsieur, de vous décrire avec autant de soin que je l'ai pu l'aspect et l'économie des anciens Etats de l'Eglise. J'avoue que je l'ai fait comme une sorte de justification, et en opposition à tous les auteurs qui se sont déchaînés contre l'administration ecclésiastique. Sûrement elle aurait pu être plus habile, plus active, et suivre de meil-

leurs principes d'économie politique. Mais en lui reconnaissant ces torts, le sens commun n'indique-t-il pas de reste, que sous l'administration du monde la plus douce, sous le plus beau ciel et dans une éternelle paix, l'industrie individuelle aurait, par ses seules forces, tiré parti dès long-temps de tous ces avantages, si une loi terrible de la nature n'avait condamné cette terre à la désolation. Aucune administration n'y obtiendra de meilleurs résultats, et celle de la France n'opérera pas plus dans la Campagne de Rome qu'elle ne l'a fait jusqu'ici dans les Landes de Bordeaux et les Genets de la Bretagne.

La belle vallée de Fuligno était, ainsi que le Latium, sous l'administration de l'Eglise, et cette administration n'en a point dépeuplé les campagnes; elle n'en a fait périr ni les vignes, ni les oliviers. A l'instant où l'on sort de l'empire du mauvais air, dans les Etats de Rome comme dans ceux de la Toscane, tout se ranime et se repeuple. Il reste seulement à savoir si ce sont les Papes qui sont la cause du mauvais air. Il y a vingt ans que la plupart des voyageurs n'auraient pas manqué de

l'affirmer, mais aujourd'hui les meilleurs chimistes n'en sont pas convaincus. Ils le sont d'autant moins que la cause du mauvais air ne provient ni des marais, ni de la nudité du sol, puisque cet air est aussi dangereux sur les montagnes qu'au milieu des bois.

Il m'a paru cependant, Monsieur, que l'étude de l'histoire et l'observation des faits répandaient quelque lumière sur l'origine du fléau qui dépeuple les Maremmes.

La géologie découvre dans la région, qui s'étend de Sienne jusqu'aux bornes de la Calabre, un nombre infini de volcans, dont l'action a cessé long-temps avant les temps historiques de l'Italie. Des lacs paisibles se sont formés dans les vides de leurs cratères. Ils existaient avant la fondation de Rome : car les poëtes de l'antiquité ont chanté les beautés de leurs rivages.

Il y a donc eu une époque, probablement antédiluvienne, pendant laquelle l'Italie a servi de théâtre à ce grand désordre de la nature ; mais cette époque est si ancienne que le souvenir même s'en était effacé, et qu'au temps de *Titus* il ne restait pas seulement une tradition de ces événemens. L'Etna

seul conservait en Sicile cette image de destruction. L'Italie a joui ainsi d'une période de repos dont la durée doit avoir excédé dix-huit siècles. C'est pendant cet espace que les deux civilisations Etrusques et Romaines se sont accomplies, une population énorme a pendant le même temps couvert ces régions; une riche agriculture les avoit embellies.

Il n'y restait alors d'autres vestiges des convulsions volcaniques, que l'existence des marais pontins, celle du lac d'Averne et de la fontaine près de laquelle Virgile place l'oracle du dieu *Faune*. Cette fontaine était évidemment une solfatare, peut-être en existait-il encore quelques autres en Italie, la description du gouffre que Virgile place dans la vallée d'Amsancte, au royaume de Naples le ferait supposer. M. de Bonstetten à reconnu la Fontaine Albunée dans la plaine du Latium, entre les villes d'Ardée et celle de Lanuvium. Il a revu de nos jours le site et il a ouï le murmure, que l'Enéïde avait dépeint dans ces vers « . . . *Lucosque sub* » *alta consulit albunea, nemorum quæ* » *maxima sacro fonte sonat, sævam* » *que exhalat opaca mephitim.* »

Ces simptômes épars d'une ancienne action volcanique ne suffisaient pas dans les beaux jours de Rome pour en corrompre l'atmosphère. Nous voyons, cependant, par quelques indices, que les Romains se défiaient en quelque sorte de l'air qu'ils respiraient dans leurs campagnes. Un grand nombre de citations nous apprennent les précautions qu'ils avaient l'habitude de prendre pour se garantir des vapeurs qui s'exhalent à la naissance comme à la fin du jour. Chaque fois que les anciens décrivent le site et les agrémens d'une habitation champêtre, ils ont soin de vanter la sûreté de l'air qu'on y respire. Jactance, qui semble indiquer qu'on était quelquefois privé de cet avantage.

Mais ce long repos de la nature prit fin sous le règne de Titus. Le Vésuve se réveilla, les élémens volcaniques amassés par le temps, s'enflammèrent à la fois et depuis cette époque la côte occidentale de l'Italie n'a pas cessé d'être le séjour de ces orages souterrains.

Ils se manifestent par des tremblemens de terre, par des éruptions de laves et par l'apparition de nouvelles solfatares. Le ré-

sultat le plus apparent de cette sourde agitation de la nature est la production spontanée du soufre; de cette substance délétère, dont les vapeurs détruisent la vie.

Il ne peut y avoir nul doute sur le phénomène de la formation successive des solfatares dans l'étendue occupée par les Maremmes. Celle qu'on voit au pied du mont de Tivoli et que les critiques avaient pris pendant long-temps pour la fontaine Albunée, ne pouvait pas exister encore, lorsqu'Adrien fit bâtir, dans son voisinage, la charmante villa dont les ruines portent son nom : car tous les voyageurs savent quelle est l'horrible infection que cette solfatare répand jusqu'au sein de ces bocages. Adrien n'aurait jamais fait choix d'un tel emplacement pour y réunir ce que l'univers offrait de plus précieux.

Il faut donc que ce bain de soufre se soit formé dans un temps postérieur. Cet événement est assez fréquent en Italie, et j'ai moi-même assisté à l'apparition subite de l'un de ces gouffres, auprès de San-Gimigniano. Ils ne sont pas tous assez saillans pour attirer l'attention ; un très-grand nombre sourdissent de terre, comme de petites sources in-

fectes, dans des lieux déserts des Maremmes; mais leurs exhalaisons n'en sont pas moins funestes.

L'action volcanique s'est ainsi constamment manifestée en Italie depuis le règne de Titus. Son effet, le plus ordinaire, est de s'ouvrir des issues par le moyen des solfatares. Le nombre de ces soupiraux s'est multiplié dans ces parages, et ils sont devenus des sources abondantes d'hydrogène sulfuré.

Ce gaz dangereux se répand dans l'atmosphère, il pénètre dans les forêts, il s'élève à d'assez grandes hauteurs, il porte partout avec lui sa vertu délétère. Son action ne cesse qu'à l'approche d'une saison, dont la température paralyse son effet. Cette action s'arrête heureusement à une certaine distance du foyer de l'exhalaison. Elle se combat enfin dans le centre des villes, parce que d'autres miasmes neutralisent l'effet de ceux de l'hydrogène sulfuré.

Si cette hypothèse, Monsieur, a quelque chose de vrai, elle explique l'insalubrité croissante des Maremmes; mais elle devient bien décourageante: car elle indique dans les élémens constituans du sol des Maremmes

une force active et redoutable, que la prévoyance ni l'industrie humaines ne semblent pas être assez puissantes pour détruire. Ce désordre des élémens est une loi de la création; car elle doit avoir, dans un monde périssable, des lois pour détruire comme pour conserver. Tout porte ainsi à croire qu'il n'y a point d'antidote contre le venin qui dépeuple le territoire des Romains; et l'on peut augurer, sans beaucoup de prévoyance que les âges futurs ne verront pas renaître la grandeur de Rome.

J'ai l'honneur d'être, etc.

LETTRE DIX-NEUVIÈME.

Ferrare, 5 Octobre 1813.

L'Italie est peut-être, Monsieur, celui de tous les pays de l'Europe et du monde, dont les divers aspects présentent le plus de dissemblance et de variété. Les voyageurs, en parcourant ses différentes régions, traversent successivement des montagnes sauvages et des collines soigneusement cultivées, des vallées fertiles et des plaines désertes. Ses regards se reposent quelquefois avec complaisance sur de riantes campagnes où tout lui retrace l'image de la félicité sociale; tandis qu'auprès de ces régions, il s'en trouve d'autres qui semblent avoir été abandonnées par la Providence, pour servir de tombeau à l'espèce humaine.

Cette variété infinie dans les formes sous lesquelles la nature se montre en Italie, provient de deux causes également intéressantes à observer. L'une appartient au domaine de la création, et l'autre à l'empire que l'homme

exerce sur la terre, dont il peut à son gré orner ou détruire la beauté primitive.

On reconnaît en Italie, mieux que partout ailleurs, l'influence des habitudes sociales sur les œuvres de la Divinité, parce que le genre humain n'a joui nulle part d'un règne aussi long sur la nature. Les diverses formes de la civilisation ont fait éprouver tour-à-tour à cette superbe région, toutes les chances de décadence et de prospérité. L'histoire y devient pour ainsi dire expérimentale, et on peut y étudier sans effort les changements que les diverses combinaisons de la société peuvent apporter aux formes élémentaires du globe.

Il est facile de remarquer encore, dans chacune des souverainetés qui s'étaient divisées le sol et l'histoire de l'Italie, le génie de l'état auquel appartenait chacune de ces divisions. C'est ainsi qu'on retrouve dans l'agriculture florentine, le siècle de la plus haute civilisation. On reconnaît dans les alentours de Gênes l'esprit d'un état jaloux d'une indépendance souvent compromise, et qui s'efforçait de la conserver en rendant son abord difficile et dangereux. Les ruines de

Volterra racontent l'anéantissement de son indépendance, et les solitudes de la campagne de Rome indiquent la douce nonchalance du gouvernement de l'Eglise pour les objets terrestres.

Ces témoignages historiques ajoutent beaucoup d'intérêt au voyage de l'Italie, et l'économie politique peut en retirer des leçons données par l'expérience.

Je vous citerai, Monsieur, pour exemple, celui d'un établissement rural, dont l'ensemble m'a paru mériter de vous être décrit. Il est situé dans le Val di Chiana, au-dessous de la ville de Crotone.

Au fond de cette vallée, il y avait autrefois un lac de peu d'étendue, mais entouré de marais. Ils répandaient aux alentours des exhalaisons funestes, et ce riche vallon était perdu pour la culture. On en avait donné la possession à l'Ordre de St. Etienne; mais cette vaste propriété ne lui était d'aucun avantage.

Le génie Toscan se plaisait alors à fertiliser et embellir tout ce qui entrait dans son domaine, il inspira aux Chevaliers de Saint Etienne le plan d'un desséchement de ce lac et de ces marais.

Il fut habilement conçu et bien exécuté. L'espace qu'il fallait rendre à la culture était d'à-peu-près trois mille arpens. On ouvrit un canal destiné à verser dans l'Arno, toutes les eaux superflues, et l'on n'en réserva que le volume nécessaire pour arroser à volonté ces plaines, en les coupant par une multitude de canaux secondaires.

Il aurait semblé naturel de bâtir au centre de ces terres une ferme magnifique, et d'en faire un seul et grand domaine. Mais les Toscans étaient alors trop éclairés sur les véritables convenances de l'économie, pour livrer ainsi à la langueur rurale un terrain aussi précieux. L'Ordre de St. Etienne divisa au contraire cet espace en 70 métairies. Des chemins tracés à angles droits servirent à les exploiter comme à les diviser, et des canaux bordèrent ces chemins.

Dans chacun de ces domaines on a bâti une habitation rustique, à laquelle on a donné, d'après l'usage de Toscane, une forme élégante et des proportions régulières. Le terrain fut destiné à former des prairies et des terres arables, et partout on a planté des arbres dont les uns portent des fruits,

et les autres seulement de l'ombrage. Mais tous sont également chargés de pampres de la vigne, à laquelle ils servent de soutien.

Je me suis arrêté dans ma route, lorsque je suis arrivé près de ces terres, afin de les parcourir et d'en étudier l'ordonnance et la culture. Je marchais, pendant cette promenade, sur des chemins couverts de gazon. Des milliers de canaux coulaient sous des treilles formées par la nature. Des écluses répandaient leurs eaux sur les prés, et cette campagne conservait, à l'aide de ces soins, au milieu des ardeurs de l'été, une fraîcheur et une verdure qui reposaient les sens et l'imagination.

Dans chacune de ces fermes, vivait une famille de métayers, chargée d'exploiter environ 40 arpens. Chaque métairie possède une ou deux paires de bœufs et quelques vaches. On y récolte des grains, de la soie, des fruits, des légumes et du vin. L'économie de ces domaines est assez étendue pour faire vivre dans l'aisance les familles villageoises qui les cultivent. Au moment où j'ai parcouru ces campagnes, on était occupé à semer les blés. Le jour était propice, parce qu'une pluie

douce avait, pendant la nuit, ramolli la surface de la terre; elle se brisait facilement sous les dents de la herse, qui s'y promenait à l'aise.

Toute la population champêtre était occupée dans les champs. Les uns, conduisant les charrues, se hâtaient d'ouvrir les guérets; un enfant excitait la lenteur des bœufs, pendant que son père traçait le sillon. Les femmes enlevaient les herbes nuisibles, que la fertilité du sol avait fait pousser, malgré les soins du laboureur. Derrière elles, le semeur passait et repassait, marchant à pas égaux et compassés. Sa main, par un mouvement uniforme, versait, à même intervalle sur les guérets, la semence qui devait y fructifier. Il la puisait dans un linge suspendu à son cou, dont l'extrémité flottait derrière lui, comme s'il avait voulu se parer d'une draperie. Une sorte de joie était répandue dans ces campagnes. Elle avait pour motif l'espérance, cette unique compensation des peines de la vie. C'est le jour de sa fête que celui où le laboureur, se reposant sur la bonté de la Providence, confie à la terre une semence que tant d'accidens semblent menacer. Les siècles

seuls prennent soin de le rassurer, en lui promettant qu'il récoltera, comme ses pères, des moissons dans les mêmes champs.

Les plaines de Crotone sont un des plus beaux théâtres de l'industrie humaine. La nature en avait fait un marais, l'industrie en a fait des prairies; elles étaient malsaines, elles sont devenues salubres; elles étaient désertes, elles sont aujourd'hui habitées par une population dont le bien-être assure le bonheur. L'art, à la vérité, y a tout préparé, tout ordonné; tout jusqu'aux courans d'eau s'y meut avec régularité; il semble qu'il devrait en résulter de la monotonie; mais il y a dans ces campagnes tant d'arbres et de verdure, on y entend bourdonner tant d'insectes et chanter tant d'oiseaux, qu'on peut se croire au milieu d'un bocage, où l'homme n'aurait fait qu'ouvrir des chemins et défricher des champs.

Peu après avoir dépassé ces belles vallées, on arrive à Arezzo. On retrouve dans cette ville le stile toscan et l'élégance florentine, qu'on avait perdu de vue, dans les bourgades dégradées des états de Naples et de l'Église. Ici, la jeunesse des édifices est conservée avec soin; de larges pavés, souvent renouvelés,

maintiennent dans les rues un marcher commode et une propreté recherchée. Les promenades, les fontaines, toutes les propriétés publiques sont soignées et respectées en Toscane, à l'égal de celles des particuliers. Arezzo est située dans la fertile vallée de la Chiana, non loin de l'Arno. Mais, à peu de distance de cette ville, la vallée et la rivière se courbent et font un long circuit avant d'arriver à Florence. Elles passent le long des pieds du grand Apennin, près duquel l'Arno va baigner les bois de la Vallombreuse : tandis que la grande route se dirige vers Florence, par une ligne plus courte, en traversant la région de collines calcaires qui occupe le centre de la Toscane.

Ces collines se succèdent les unes aux autres et couvrent de leurs formes pyramidales toute la surface du pays jusqu'à Sienne et Montepulciano. Elles produisent les meilleurs vins d'Italie, et l'olivier végète sur la plupart de leurs pentes. Mais elles sont souvent trop stériles et trop décharnées pour que ces cultures puissent y réussir, et alors elles ne sont plus ombragées que par des forêts de pins maritimes.

On a essayé avec succès, dans ces collines, la culture du sainfoin à fleurs roses. J'en ai vu de belles récoltes dans un domaine appartenant au colonel Ricci. Aussi spirituel qu'instruit, M. Ricci a rapporté en Toscane les observations que de longs voyages l'ont mis à porté de faire. Il a acheté un troupeau voyageur de brebis d'Espagne que M. de Lasterie avait introduit en Toscane. Ce troupeau passe l'été sur l'Apennin, et il lui a préparé une demeure pour l'hiver, en défrichant des sols arides sur les collines, entre San-Casiano et l'Incisa.

On descend enfin des hauteurs de San-Donato à Florence, le long d'un torrent rapide, mais contenu par les murs d'une foule de terrasses et de jardins. La culture et la population florentine reparaissent avec leur recherche et leur costume gracieux. La nature s'épanouit sur les bords charmans de l'Arno, et on ne peut rester insensible aux tableaux qu'elle présente aux regards. Ils semblent cependant n'avoir été peints qu'à la gouache, et ils n'ont aucun des traits qui rendent les paysages du midi de l'Italie si nobles et si grands.

Il y a un assez vif plaisir à revenir, en voyageant, aux mêmes lieux qu'on a visités naguère. On a contracté, sans s'en apercevoir, une sorte de relation et d'amitié avec les lieux où l'on a trouvé quelque bonheur. Il semble qu'on y ait acquis un droit de domicile. On se trouve familier avec tous les objets qui se présentent. J'ai éprouvé ce plaisir en me retrouvant à Florence, dans la chambre que j'avais occupée à mes précédens voyages. Les fenêtres s'ouvraient sur l'Arno, et j'eus l'occasion de remarquer combien il y avait de ressemblance entre ce quartier de Florence et celui du Louvre. Je me rappelai qu'on devait aux deux Reines de la famille des Médicis les embellissemens de ces quartiers de Paris, et je ne fus plus surpris de cette conformité. L'Italie était alors l'unique patrie des arts, de la mode et du goût, et on allait y chercher des modèles pour tout ce qu'on voulait embellir ailleurs.

J'ai été à la tribune, revoir la Vénus, dont Canova a fait présent à Florence. Les hommes la trouvent plus belle que celle de Médicis, les femmes lui préfèrent celle-ci : elles ont raison, car sa concurrence serait

je crois moins dangereuse. J'ai été au Musée, chercher le Cavalier Bardi et les belles collections qu'il soigne et qu'il protège. Il me conduisit dès le soir même à une séance solennelle de l'académie des Georgofiles, où l'on devait distribuer des prix.

Cette académie, doyenne des Sociétés d'Agriculture, tient ses séances dans la vaste salle d'un superbe palais. On avait jonché de verdure et de fleurs les abords de cette salle; comme si les productions des champs venaient offrir ainsi leurs hommages aux lettrés qui s'occupent à les fertiliser. Les académiciens étaient, rangés autour d'une estrade, sur laquelle le président était assis. On voulut bien m'admettre sur ces bancs, un grand nombre de spectateurs les entouraient.

Le secrétaire lut un résumé des travaux de l'académie, pendant l'année qui venait de s'écouler. Puis un membre se leva pour lire un éloge agréable et rapide d'un des académiciens, dont on déplorait la perte récente. Il me parut par l'intérêt qu'excitait cet éloge, qu'il était vivement regretté à Florence. Je fus surpris et vous le serez, je pense, comme moi, Monsieur, d'entendre

louer ce vieillard, dans cet éloge funèbre, d'avoir été pendant cinquante ans amant tendre et fidèle, et d'avoir rempli ainsi, d'une manière exemplaire, les devoirs de cet état. Ce trait peint mieux les mœurs Italiennes, telles quelles étaient naguère, que n'auraient pu le faire La Bruyère ni La Rochefoucault.

Un petit abbé fit ensuite lecture à l'assemblée d'une dissertation sur le sucre de Betteraves. Elle était remplie de grâce et d'ironie, c'était le modèle le plus parfait de la plaisanterie attique. Elle excita de vifs applaudissemens, et je doute que la langue françoise, permît d'employer sur un tel sujet un comique aussi piquant.

On m'a fait l'honneur de me recevoir au nombre des correspondans de l'académie, et je voudrais pouvoir mériter ce titre.

Le lendemain j'ai été au Poggio à Cajano, l'habitation favorite des souverains de la Toscane. Cette demeure royale a un caractère unique de magnificence et de simplicité. Elle est à la fois noble et rustique, grande et pourtant champêtre. Les Médicis ont fait bâtir sur un tertre voisin de l'Arno, une

maison carrée, d'un style lourd et qu'on a depuis nommé rustique. Sa toiture prolongée couvre en entier un vaste balcon, dont le contour se dessine sur les quatre côtés de l'édifice. De ce balcon les regards se promènent sur les rians tableaux qu'offrent de toutes parts les montagnes et les vallées. Du côté du midi, un potager clos de murs et garni de treilles et d'espaliers, occupe cette face du château. Les autres ont vue sur des prairies coupées de canaux et ombragées de plusieurs espèces d'arbres. L'intérieur est orné avec assez de recherches. Ce local n'a rien de plus splendide que ne l'aurait la demeure d'un particulier riche; mais simple, dont l'ambition se borne à rendre son habitation et ses domaines commodes et productifs, et veut que tout, jusqu'à son avenue lui rapporte des fruits. Les Médicis ont empreint ce caractère sur toutes leurs créations.

Je n'ai que peu de choses à vous dire, Monsieur, de la partie des Apennins qu'on traverse en allant de Florence à Bologne: car on n'y trouve rien de remarquable. Le chemin passe dans la partie la moins élevée

de l'Apennin; aussi les regards n'y découvrent, en la parcourant, ni les horreurs des montagnes, ni le charme des vallées. Le seul objet de curiosité que j'aie remarqué dans ce trajet, est celui des travaux qu'on y exécute pour rendre la route d'un abord plus facile aux voyageurs. Les opérations de ce genre, entreprises ou terminées depuis cinq ans en Italie, par le Gouvernement français, sont prodigieuses. Si on les continue pendant trois ans encore, toutes les communications de ce pays seront ouvertes, tous les ponts achevés, toutes le pentes adoucies, et le séjour de l'Italie aura acquis tous les avantages qu'il lui était permis d'obtenir à cet égard.

Arrivé sur la haute cime de l'Apennin, auprès des Filigares, sur les confins du Bolonais, on découvre à-la-fois les plaines de la Lombardie, l'Adriatique, l'Illyrie et les Alpes. Un nouvel horizon s'ouvre aux regards, il annonce la richesse du sol et le luxe des campagnes. Le charme poétique des vallées du Tibre et de l'Arno s'évanouit avec la magie de leurs noms et la verdure des cyprès. Les couleurs de l'orient disparaissent avec la pompe de la terre et la splendeur

des cieux. On revoit au nord de l'Apennin le saule des prairies avec l'aulne et le frêne, ils entourent des champs où croissent le trèfle et le blé; on retrouve en même temps les plantes indigènes aux zones septentrionales du globe, avec les teintes qu'elles répandent sur les campagnes. Les animaux eux-mêmes n'ont plus cette physionomie sauvage, ni ces mouvemens fiers, apanage de la liberté. On voit dans le Bolonais des vaches pesantes d'embonpoint, pâturant mollement sur une riche prairie, où des enfans les gardent en jouant. La nature assouplie n'y présente plus à l'homme qu'un sol fertile et qui se montre heureux de produire des fruits et des moissons. Là, des blés, pliant sous leur propre poids, se penchent et s'affaissent sur eux-mêmes; ici, des maïs élèvent jusqu'à vingt palmes leurs têtes orangées : plus loin, un canal ombragé verse à grands flots ses ondes sur une prairie desséchée, qui reverdit en une seule nuit. Dans le champ voisin, de longs alignemens de pastèques et de melons couvrent le sol de leurs beaux fruits. On voit le métayer venir vers le soir cueillir ces melons. Il choisit les plus

mûrs, et ses enfans, tous joyeux, les amoncèlent, en attendant que leur frère aîné, après avoir dételé sa charrue, vienne avec de puissans bœufs attelés à une charrette, charger tous ces monceaux pour les emmener à la ferme, au milieu des cris de joie de toute la famille.

Au sein de cette merveilleuse fécondité de la terre, on voit pendre du branchage de tous les arbres, de longues grappes de raisin, dont le rouge purpurin se détache sur le feuillage, et ajoute un trait de plus à la richesse de cette culture.

Elle se prolonge ainsi sur la rive droite du Pô jusqu'à Parme; tandis que vers l'Adriatique, on trouve à l'embouchure de ce fleuve une contrée singulière et dévastée, qui porte le nom de *Polesin*. Cette région commence au-dessus de Ferrare, et s'approche des bords de la mer, en s'élargissant comme un delta, sous la forme d'un triangle.

Le Pô arrive sur les confins de cette plaine, chargé de toutes les eaux dont les Alpes et les Apennins lui ont envoyé le tribut. La lenteur de sa marche dans ces prairies a laissé déposer peu-à-peu, au fond de son lit, le

limon qu'il charrie avec lui. Ce lit exhaussé par ces dépôts, est enfin devenu supérieur au niveau du sol qu'il traverse. Les eaux auraient donc inondé ces plaines depuis longtemps, si les habitans voisins, pour prévenir cette submersion, n'avaient pas élevé successivement des digues pour contenir et régler le cours du fleuve. Elles lui forment ainsi un lit artificiel, dans lequel les eaux se trouvent soutenues à une élévation supérieure à celle du niveau des terres riveraines.

Il a fallu créer de cette manière, à force de travail, des lits artificiels à chacun des bras du fleuve. On frémit en pensant aux dangers toujours imminens que courent les habitans voisins d'un si prodigieux amas d'eaux, constamment prêt à renverser les digues qu'on lui oppose, et à submerger les campagnes. D'épouvantables inondations viennent aussi détruire périodiquement tout ce qui existe aux alentours; car dans ce delta on ne trouve pas une colline, pas un refuge, et l'on a même renoncé à préparer par des constructions des moyens de salut.

On traverse le Polesin en allant de Bologne à Venise. Quoique je n'eusse pas dessein

de voir cette ville, je désirais connaître ce pays singulier, et je suis parti de Bologne, en prenant la route de Ferrare.

En quittant Bologne, on continue à voyager pendant cinq lieues dans la fertile province qui entoure cette ville, puis on approche de la branche orientale du Pô. Alors la campagne commence à se dépouiller d'arbres et à prendre une teinte fade et monotone. Les clôtures, les fermes et les cultures diminuent peu-à-peu. Elles deviennent de plus en plus clairsemées, et enfin elles cessent tout-à-fait. Quelques laboureurs seulement, plus hardis que leurs voisins, prolongent çà et là quelques sillons dans la plaine. La route qui était solide et retentissante, devient en même temps sourde et terreuse; le fer des roues et le pas des chevaux ne s'y font plus entendre. On ne voit qu'un horizon immense, mais uniforme; il se prolonge indéfiniment, sans qu'on puisse même se rendre raison de ce qui le termine. On n'aperçoit rien de distinct, si ce n'est les digues dont on s'approche lentement. Elles s'étendent à perte de vue, comme un rempart de verdure. Au-dessus de ce boulevart, on voit passer et

repasser des mâts et des cordages qui remontent ou descendent le fleuve avec une majestueuse lenteur.

On ne voit dans les campagnes ni villages, ni hameaux ; on n'y voit pas même ces longues plantations de saules dont les alignemens encadrent et divisent les prairies dans les terres humides du nord. Elles sont nues dans les plaines de Polesin; on n'y découvre que de loin en loin de grands bâtimens construits en bois plutôt qu'en pierres, dont la destination est de servir d'étables et de magasin de foin. Les bestiaux pâturent autour de ces hangards; ils ne sont contenus dans ces herbages que par de larges fossés couverts de nénuphars. Les troupeaux qu'on élève dans ces prairies, consistent en chevaux, en vaches et en porcs. Tous ont également les caractères particuliers auxquels on distingue les animaux nourris dans les marécages. Ils sont grands, minces et efflanqués, les hanches basses, les membres longs et mal jointés; leur physionomie est douce et effacée, tous leurs mouvemens sont lents et paresseux.

Cette nature, uniforme et triste, continue jusqu'aux portes de Ferrare. Là un tableau

inattendu frappe de nouveau les regards. On entre dans une ville régulière, vaste et superbe; mais on dirait que ses habitans l'ont abandonnée le même jour et d'un commun accord, sans qu'aucun accident paraisse les y avoir contraints: car on y aperçoit ni destruction, ni ruines. Dans un quartier voisin du port, il y a encore quelques maisons habitées par des artisans et des marins. Mais toutes les parties de la ville où se trouvent les palais sont vides et abandonnées. Les façades de ces palais se prolongent sur les deux côtés de la plupart des rues; elles sont alignées et régulières; mais l'herbe en couvre les pavés, et quelques vaches s'y promènent dans une profonde sécurité, attirées par la vue du gazon, qui leur promet une abondante pâture.

Je suis entré dans quelques-uns de ces palais, frappé par la beauté de leur architecture. Ils n'avaient plus de portes, de fenêtres, ni de meubles; mais leurs escaliers, leurs sculptures et leurs colonnades subsistaient encore. Des lierres avaient tapissé de leur feuillage les pans des murailles; ils montaient jusqu'au sommet de l'édifice, et entouraient, comme des convolvulus, les pilastres de

la balustrade qui en ornait le faîte. Sur les terrasses dont ces palais étaient couronnés, quelques jasmins et quelques grenadiers, laissés dans des vases, avaient profité du temps et de l'oubli pour étendre leurs rameaux; ils pendaient chargés de fleurs sur les corniches de marbre, vieilles décorations de ces palais dévastés.

La même contrée recommence au-delà de Ferrare et s'étend au loin, jusqu'à ce qu'on ait dépassé toutes les branches du Pô. Il y a quelque ressemblance entre les prairies du Polesin et les steppes de la campagne de Rome. L'une et l'autre sont exposés à des fléaux pour lesquels on a été obligé d'y adopter également la culture pastorale. Mais il y a dans les dangers qui menacent les Romains quelque chose de mystérieux et d'inévitable dont s'alimente l'imagination. Tout est sombre et brûlant dans cette terre des volcans, qui, de temps à autre, se soulève, comme pour s'alléger du poids du genre humain, ou s'entrouvre pour l'anéantir. Les périls que les eaux font courir sont, en quelque sorte, périodiques: ils ne sont ni mystérieux, ni inattendus. Par une longue habitude, chacun s'est préparé d'avance pour

l'arrivée de ce désastre. Chaque maison est pourvue de bateaux, et lorsque l'inondation s'annonce par des torrens de pluie, les habitans, réfugiés dans leurs embarcations avec ce qu'ils ont de précieux, flottent sur les nappes d'eau que le fleuve a versées, et vont, comme une émigration, chercher de nouveaux rivages et des amis pour soulager leur infortune.

Elle est heureusement passagère : car il se passe rarement trois années sans que ces scènes ne se renouvellent; mais on a prévu leur arrivée, et elles n'ont pas toutes les conséquences que l'imagination pourrait leur attribuer.

J'ai l'honneur d'être, etc.

LETTRE VINGTIÈME.

Bellinzona, 20 Octobre 1813.

Au-delà du Polesin et sur la rive gauche du Pô, la terre atteint le plus haut terme de la fécondité. Cette vallée, située aux pieds des plus grandes montagnes de l'Europe, étale, auprès de leurs abîmes, tous les dons de la Providence et les richesses de la création. Le voyageur regarde avec respect ces Alpes tiroliennes, dépouillées par le temps, qui, perdues dans les nuages et voisines des cieux, n'offrent plus d'alimens qu'à la vie contemplative : tandis qu'il parcourt mollement une plaine où l'art et la nature ont rassemblé les plus douces de toutes les sensations terrestres. Le soleil s'y montre pur et ardent, mais de grands arbres, en couvrant la campagne, la préservent de ses rayons. La sérénité du ciel dessécherait le sol; mais d'innombrables canaux y conservent, en l'arrosant, une verdure qui ne se flétrit jamais. Sous ces heureux auspices, on voit croître les moissons

et fleurir les prairies. Ici chaque ferme est un palais rustique, où se déploie tout le luxe des champs. Et pour prévenir jusqu'aux dangers que pourrait avoir la chute des eaux dans les vallées, la même main qui a donné l'être à l'univers, a préparé, aux pieds des montagues, des bassins naturels pour recevoir les torrens qui tombent des Alpes. Ils viennent prendre dans ces lacs un niveau constant, avant de s'écouler en ondes paisibles, dans les lits, dont on leur a mesuré l'espace et tracé le cours.

Tout, jusqu'à l'air qu'on respire, est pur et serein dans cette région. Elle n'est dominée que par la grande chaîne des Alpes et par les cinq lacs de la haute Italie, dont l'aspect ajoute un trait de plus à la beauté de ces paysages.

On traverse la plus belle partie du Milanais en approchant de *Lodi*, par la route de Crémone. Le sol est si fertile et tellement arrosé dans cette province, qui porte le nom de *Lodésan*, qu'on y a renoncé presqu'à toutes les cultures céréales, afin de laisser croître à leur place les plantes indigènes dont la terre fertile se couvre sans efforts. Ces prairies,

toujours arrosées, se fauchent et repoussent quatre fois dans la même année. Leur produit est supérieur à celui des plus beaux blés : car je n'ai vu nulle part des herbes aussi touffues et surtout aussi élevées. Elles sont mêlées de gramens, de trèfles, de plantes à larges feuilles et de beaucoup de renoncules, dont les fleurs jaunes répandent, je ne sais quoi de brillant, sur la teinte des campagnes. On entretient, dans ces herbages, une immense quantité de vaches : elles se nourrissent à l'étable, pendant l'été, du produit de deux récoltes d'herbes, fauchées en vert ; les deux autres sont séchées pour la provision d'hiver ; dans l'automne, on leur laisse pâturer les dernières pousses de la saison.

Les fermes du Milanais ne sont pas grandes ; dans un sol aussi productif et aussi cher, la terre est nécessairement très-subdivisée ; mais plus étendues qu'en Toscane, on y trouve beaucoup d'exploitations de cinquante jusqu'à cent arpens : parce que la culture des herbages exige moins de détails et de soins que celle des fruits, des jardins et des céréales. Elle demande aussi moins d'avances, et son produit n'est pas sujet à tant de casualités.

C'est pourquoi les propriétaires et les métayers sont également riches dans le Lodésan.

Une des grandes avances de leur culture est l'achat annuel des bestiaux : car, par une singularité inexpliquable de la nature, les vaches, dès la troisième génération, perdent leur qualité de bonnes laitières au milieu de la plus abondante nourriture. Il faut chaque année en importer de Suisse. Tous les chevaux que le service du pays emploie, viennent également des montagnes de l'Helvétie. Le capital des troupeaux appartient aux propriétaires ; mais les métayers le maintiennent à leurs frais.

Le sol de toute la contrée est divisé en parcelles de deux ou trois arpens, à raison du rapprochement des canaux qui les séparent, et afin qu'ils puissent, par le simple abaissement des écluses, inonder de leurs eaux un terrain parfaitement uni. L'abondance de ces irrigations changerait, en peu d'années, la bonne qualité des herbes, si l'on ne réchauffait pas la terre par une épaisse fumure, répétée tous les trois ans, pendant qu'elle demeure en prairie. Malgré ce puissant moyen d'amélioration, les prés se dénaturent avec le

temps; les ombellifères, les angéliques et les renoncules prospèrent aux dépens des trèfles et des gramens. On prive alors le sol d'irrigation; on le laboure en automne pour y semer du chanvre au printemps suivant. Cette culture est la seule qui puisse maîtriser dans ces terres la végétation des herbes parasites. Les tiges de ce chanvre atteignent une élévation prodigieuse, et lorsqu'elles sont arrachées, on plante des légumes d'automne pour profiter de la fertilité du sol, afin d'atteindre l'époque du printemps pour le semer en avoine. La paille de cette avoine s'allonge jusqu'à six ou sept pieds et se verse en onde au gré du vent. On sème enfin le blé après l'avoine, dans l'espoir que la terre, épuisée par les récoltes précédentes, ne fournira pas au blé des sucs trop nourriciers. Ordinairement on plante le maïs au printemps suivant, et une seconde récolte de blé lui succède et finit le cours des récoltes.

On laisse alors la terre à elle-même, elle se tapisse sans retard de nouvelles plantes, dont on n'a pas même besoin de lui confier les semences. Dans l'hiver, on la couvre d'engrais, et la jeune prairie se trouve ainsi re-

formée d'elle-même. Aussitôt que le nouveau gazon s'est épaissi, on baisse les écluses et on l'inonde avec les eaux du canal voisin.

La même prairie dure ordinairement quinze ans, et le cours des récoltes cinq seulement. L'assolement adopté dans le Milanais est donc de vingt ans, d'après la formule suivante.

1.re Année .. chanvre, suivi de légumes.
2.e —— ... avoine.
3.e —— ... blé, suivi de légumes.
4.e —— ... maïs.
5.e —— ... blé.
15.e —— ... prairie naturelle, fumée tous les trois ans, et fauchée 4 fois par an.

---

20 Années ... 67 récoltes.

Pendant ces vingt années, il se fait soixante-sept récoltes dans le même terrain, dont soixante-une pour l'usage des animaux, cinq pour la nourriture de l'homme, et une seule pour son vêtement. Je crois qu'il n'y a aucun pays sur le globe, qui présente une telle proportion dans ses produits agricoles.

Pour les obtenir, on ne fume cependant la terre que cinq fois en vingt ans, mais avec

une grande profusion; et cet engrais, contre l'usage universel, est uniquement versé sur les prairies et jamais sur les terres cultivées. Cette méthode forme le trait distinctif de cette économie et ne peut être attribuée qu'à la fertilité surabondante de cette superbe province.

Dans une ferme où je m'arrêtai auprès de *Marignan*, dont l'étendue était de cent arpens, je trouvai que la proportion entre les cultures et les prairies était d'à-peu-près trente arpens de terres arables, pour soixante-dix en herbages. Le métayer entretenait cent vaches et quelques animaux de trait sur les soixante-dix arpens de prés. Il évaluait le rapport moyen de chaque vache à 200 francs, et obtenait ainsi de son troupeau un revenu brut de 20,000 francs. Il n'estimait celui des cultures qu'à la moitié de celui des herbages, et n'évaluait le produit de ses trente arpens cultivés qu'à 6000 francs. Le revenu brut de cette ferme était donc de 26,000 francs, soit 260 francs par arpent. Cette somme se partageait par moitié entre le propriétaire et le métayer. Le maître est tenu d'acquitter sur sa moitié les impositions et les charges occa-

sionnées par la location des eaux, et le métayer prélève sur la sienne tous les frais de l'exploitation.

Vous pouvez juger, Monsieur, d'après cet aperçu, que l'art de la culture est très-facile dans cette portion de la Lombardie ; il consiste à profiter de l'extrême fertilité du sol, pour en obtenir sans peine d'immenses récoltes. Le mérite de cette culture appartient à l'inventeur des vastes systèmes d'arrosemens, qui embrassent tout l'espace compris entre le Tessin et l'Adige.

On a peine à concevoir comment on a pu entrelacer ensemble et diriger par un seul plan ce prodigieux réseau. Car il a fallu nécessairement que chaque système d'irrigation fût le résultat d'un seul dessin, afin que la distribution et l'écoulement des eaux fussent partout ménagés, d'après les mouvemens du terrain.

Il y a plusieurs systèmes de canaux indépendans les uns des autres, à raison des lacs différens, où chacun d'eux prend sa source. De chacun de ces lacs part un canal principal, qu'on pourrait appeler suzerain. Il est dirigé dans le double but de servir à la na-

vigation intérieure et de distribuer à mesure tous les canaux d'arrosement qui en sont dérivés par filiation. Ces différens canaux appartiennent également au Gouvernement ou à des capitalistes, mais jamais aux propriétaires riverains: car on ne peut morceler le cours d'aucun canal. Les maîtres des canaux louent à ces derniers la jouissance de l'eau à des prix et dans des proportions connues. Des lois et un tribunal spécial garantissent à l'un sa libre possession et à l'autre sa jouissance.

Les canaux de la Lombardie ne sont pas revêtus de briques comme ceux de la Toscane; et à raison de l'abondance des eaux, on les a tracés sur de plus larges dimensions. On a planté des lignes d'oseraies sur le bord des canaux pour en raffermir le sol. Derrière cette bordure on a mis en terre des boutures d'aulnes et de saules, entremêlées par de grandes plantations de peupliers. Cette dernière espèce d'arbres ne peut se planter qu'en laissant beaucoup d'intervalle entr'eux: car ils ne s'élèvent pas en pyramide comme le cyprès. Leur tige ne se contourne pas non plus, comme celle du peuplier indigène de

la France ; mais elle monte à perte de vue comme celle du bouleau, et étend au loin comme lui ses immenses rameaux.

Il s'est écoulé bien du temps depuis que tous ces canaux ont été tracés, et dès-lors ces plantations ont eu le temps de croître et de vieillir. De là vient que le mouvement des eaux a donné à leurs rives ces petites sinuosités et ces dentelures, qui imitent le cours naturel des ruisseaux. Les saules plantés sur leurs bords n'ont plus que des troncs déchirés et couverts de mousses, qui se penchent chargés de lierres et de convolvulus sur le lit de ces ruisseaux. Les peupliers élèvent au-dessus de ces massifs de verdure, leurs tiges symétriques, comme une vaste colonnade, dont les proportions sont inégales, mais prodigieuses. Cette nature est à la fois noble dans son ensemble, riante et gracieuse dans ses détails.

Vers l'ouest du Lodésan et sur les rives du Tessin, on quitte ce beau pays de prairies et d'ombrages. De grandes plaines découvertes s'ouvrent à l'horizon. On y remarque peu d'habitations et peu de mouvement ; la verdure y est uniforme, sa teinte est pâle

et décolorée. Ces campagnes sont destinées à la riche culture des rizières.

Il s'est trouvé, dans la pente insensible qui attire les eaux des lacs vers le cours du Pô, quelques terres basses auxquelles cet écoulement manquait. Un homme ingénieux, on dit que ce fut un Hollandais, proposa d'employer le séjour des eaux dans ces bas-fonds pour y transporter des Indes la culture du riz. Cette expérience a réussi, ce qui n'arrive que rarement.

La plaine destinée à cette culture est coupée par une infinité de canaux, revêtus de digues gazonnées. L'eau n'y circule plus, elle séjourne, presqu'immobile, sous le poids des nénuphars, qui étalent à leur surface l'inutile parure de leurs lis. Ces canaux, tracés avec la règle, enferment des carrés de deux ou trois arpens, dominés, de tous côtés par les digues. Des écluses y font refluer les eaux, et, une fois introduites, elles n'ont plus d'issues pour s'écouler.

Le riz croît au fond de ces terres, submergées de quelques pouces d'eau. Sa plante ressemble à celle d'un orge printanier; elle a, comme lui, sa tige noueuse, son epi effilé,

et sa barbe allongée. Moins élevée que celle du blé, sa paille est d'un tissu plus sec et d'une teinte plus pâle. Elle ne plie ni ne verse jamais, et le vent, en agitant ces moissons, produit un son à la fois aigu et prolongé, tel que celui qu'on entend dans les roseaux pendant les orages.

La culture des rizières est la plus simple de toutes. La terre, après la moisson, est privée d'eau jusqu'au printemps suivant. On y sème alors le riz sur un seul labour et sans autre préparation. On attend que sa plante ait quelques pouces d'élévation avant de baisser les écluses pour inonder le sol. Le riz croît, comme une plante marine, dans ce sol constamment submergé. Il achève ainsi sa végétation, et on ne relève les écluses que vers l'époque de sa maturité, afin de donner à la terre le temps de se dessécher, pour que les moissonneurs puissent descendre dans les carrés et y couper la récolte. Elle se lie en petites gerbes qu'on laisse quelque temps entassées avant de les battre. La terre reste desséchée jusqu'à ce qu'elle soit de nouveau labourée pour recevoir une seconde semaille de riz.

On cultive cette plante trois années de suite

dans le même terrain ; on n'y met point d'engrais pendant ce temps : le séjour des eaux en neutraliserait l'effet, et leur présence suffit à sa végétation. Mais, après ces trois récoltes consécutives, la terre épuisée demande du soleil, de l'air et du repos. On la laisse inculte, et l'humidité y fait croître d'elles-mêmes des plantes assorties à la nature du sol ; on le fume, alors seulement, sur le nouveau gazon, et pendant deux ans on récolte dans ces terres un fourrage abondant, quoique d'une qualité médiocre.

L'assolement des rizières est donc de cinq ans, dont trois en riz et deux en prés naturels. Pendant ces cinq ans, on ne fume la terre qu'une seule fois, dans l'intervalle de son desséchement.

Pourriez-vous croire, Monsieur, qu'il existe une race de bêtes à laine, préparée par la nature, ou plutôt tellement aclimatée dans ces lieux humides, qu'elle n'a pour alimens que les plantes aqueuses que produit le chaume des rizières et les gazons qui tapissent les digues. Cette race est forte, vigoureuse et si féconde, que les mères portent toujours deux et souvent trois agneaux. Aucun autre bétail

ne pourrait parcourir ces terres fangeuses sans y enfoncer, et il a fallu que la Providence permît cette espèce de phénomène, afin qu'il n'y eût pas une place sur la terre qui restât déserte et pas une plante qui ne servît à alimenter des êtres de sa création.

Le produit d'une moisson de riz est estimé valoir le double de celle d'un blé d'égale beauté. Ce superbe revenu se renouvelle trois ans de suite sur le même sol, et l'intervalle qu'on accorde au repos de ce terrain sert à lui faire produire des fourrages. La rente des rizières est d'autant plus considérable, qu'elles n'exigent qu'un travail simple, peu répété et nullement coûteux. Aussi ce revenu a-t-il paru si avantageux aux propriétaires, qu'ils n'ont pas consenti à le partager avec un métayer. Les rizières s'afferment à rentes fixes, au prix d'environ 160 francs l'arpent; et à ce taux énorme les fermiers même ont souvent fait de grandes fortunes.

Mais la possession d'une telle richesse serait un trop bel apanage, si aucun inconvénient n'en diminuait la jouissance. On aperçoit bien vîte ce grave inconvénient en parcourant le pays des rizières. On voit passer sur

les digues de malheureux ouvriers, chargés de surveiller la distribution des eaux. Ils sont vêtus comme des mineurs, d'une toile grossière, et ils errent, pâles comme des ombres, dans les roseaux et autour des écluses, qu'ils ont à peine la force d'ouvrir ou de fermer. Souvent, pour traverser un canal, ils s'y plongent comme des êtres amphibies et ils en ressortent chargés d'eau et de vase, emportant avec eux les germes de la fièvre qui ne tarde pas de les atteindre. Ils n'en sont pas les seules victimes, les moissonneurs achèvent rarement la récolte sans être saisis par les frissons, et l'air de tous les environs est corrompu par le séjour de ces eaux stagnantes. Aussi on a borné, par une loi, l'avidité des planteurs de rizières, en défendant d'étendre cette culture au-delà de ses limites actuelles. Territoire où le mal était fait et la population dispersée avant qu'on eût senti tout le danger de cette culture.

Avant de quitter l'Italie et sur ses dernières limites, on dirait qu'elle veut encore offrir aux voyageurs une grande image de ses horreurs et de ses beautés. C'est au nord du Milanais, sur le rivage de ses lacs, vers les

frontières de la Suisse, que l'on voit la nature orientale s'unir à la nature Alpestre pour enfermer dans un même horizon le plus noble des aspects qui embellissent la terre. Il rapproche comme par magie les plaines fertiles, image de la vie, des hautes montagnes où séjourne un hiver éternel. Les regards parcourent par une gradation insensible toutes les nuances qui colorent la surface du globe et toutes les formes qui lui donnent sa beauté. Les plantes du nord et du midi viennent confondre dans la même vallée leur verdure et leurs parfums, les orangers y croissent auprès des sapins, et les cédras à côté du citise.

Ces rivages enrichis de tous les dons de la nature se déploient en coteaux sur le bord des lacs de la Haute Italie, et leur belle situation y a dès long-temps attiré une grande population. Elle a couvert ces rivages d'un nombre infini d'habitations. Ce ne sont pas des palais : car les domaines sont trop petits pour qu'il y ait valu la peine d'en élever. Ce ne sont pas des chaumières : car les propriétaires sont trop à leur aise pour n'avoir pas donné quelques soins au luxe de leurs demeures. Ils ont bâti des maisons peu vastes,

mais ornées, et moins rustiques que commodes. Elles n'ont de champêtre que leur site et les treilles qui les abritent. Autour de ces habitations s'élèvent, en terrasses, des vergers, où croissent en même temps les fruits de l'Europe et de l'Asie. Sous ces vergers coulent des ruisseaux venus des Alpes qui apportent avec eux la limpidité de leurs glaces et le murmure de leurs cascades.

La verdure de ces collines se répète en images brisées sur les vagues des lacs. Tableau mobile peint par la nature, comme pour nous apprendre que les œuvres de la création pouvaient s'imiter.

La beauté du jour m'invita à m'embarquer sur le lac de Lugano pour continuer ma route vers la frontière de la Suisse. Je voyais, en avançant, les coteaux s'agrandir en me rapprochant des Alpes, les maisons devenaient plus rares, les treilles moins touffues, et les arbres plus grands. Ils ne portaient plus de fruit, mais de vastes rameaux inclinés par les vents. Les ruisseaux tombaient comme des torrents, et se versaient dans le lac pardessus des rochers. La nature muette ne répétait plus de chants; elle ne faisait entendre

que les bruits lointains qui annoncent la chute des neiges et la venue des ouragans. Les airs n'étaient plus embaumés du parfum des orangers, je n'y respirais que l'odeur sauvage du sapin. Le bateau qui me portait parvint au dernier contour du lac; il entra dans un golfe entouré de rochers; les eaux n'y réflétaient plus que la teinte des neiges dont les Alpes sont couvertes, et je voyais s'élever devant moi, en regardant le ciel, ces montagnes qui, par leur âge et leur grandeur, semblent porter la couronne du monde et en être les souveraines.

Je débarquai aux pieds de ces rochers, auprès de Lugano. Je m'acheminai avec une sorte de tristesse vers ces vallons agrestes, où l'on ne voit point d'issues. Je n'y apercevais pour habitations que des cabanes et quelques chalets épars sur la pente des monts. J'entendais dans le lointain le bruit de la cloche des troupeaux dont les bergers de la Suisse se plaisent à entendre répéter le son par les échos.

Ces sons monotones, harmonie des Alpes, m'annonçaient l'approche d'un troupeau, et je ne tardai pas à le rencontrer. C'étaient les

vaches de la vallée qui descendaient des montagnes. Leurs têtes n'étaient pas ornées de fleurs comme au jour du départ, parce que la saison des fleurs était passée; mais elles portaient des branches de feuillage.

Les villageois sortaient de leurs demeures et quittaient leurs travaux pour venir au-devant de leurs vaches. Ils revoyaient en elles les compagnes de leur hiver et les nourrices de leurs familles. Elles semblaient se plaire à cet accueil, et chacune d'elles, en reconnaissant la porte de l'étable où elle avait été nourrie, saluait d'un mugissement de joie la famille de ses maître set le toit qui allait l'abriter.

Je ne pouvais me tromper à la vue de ce tableau champêtre; c'était la nature et les mœurs de la Suisse, je me retrouvais sur le sol de ma patrie, et cependant, Monsieur, je ne pus m'empêcher de tourner encore une fois mes regards vers l'Italie; et, avec un serrement de cœur inexprimable, je dis un dernier adieu à cette belle contrée, qu'on n'a jamais quittée sans regret, et jamais revue sans un nouveau plaisir.

J'ai l'honneur d'être, etc.

LETTRE VINGT-UNIÈME.

Genève, le 1 Novembre 1813.

L'ADMINISTRATION française a fourni sur la statistique de l'Italie, des données qui manquaient auparavant, pour connaître et pour apprécier les avantages dont jouit l'économie de cette belle partie de l'Europe. Sous cette administration, on a chargé les maires de dresser le tableau de population de chaque commune, et il n'y a pas lieu de croire qu'ils les aient amplifiés, puisqu'il n'y aurait eu que du désavantage pour ces communes. La réunion de ces tableaux a donné au continent de l'Italie une population de 17,329,621 individus.

Ce nombre, réparti sur les quatorze mille lieues carrées qui forment l'étendue de l'Italie, assigne à chaque lieue carrée 1237 habitans. Population supérieure à celle de la France et des îles Britanniques. Elle dépasse même de plus de trois millions, celle que les anciennes statistiques accordaient à cette peninsule.

Tous les recensemens de population faits depuis vingt ans, ont démontré, que la population européenne avait été rapidement croissante pendant le cours du dix-huitième siècle. Cette augmentation numérique des peuples pendant cette période n'a rien de surprenant. Elle devait être la conséquence naturelle de la haute civilisation qui s'est universellement répandue; elle était la conséquence nécessaire du développement général de tous les genres d'industrie. Puis qu'on a vu à-la-fois le travail productif, le commerce d'échange, le système des crédits et la multiplication infinie des relations mutuelles entre les individus et les nations, créer de nombreux moyens de travail et d'existence.

Les économistes soupçonnaient depuis longtemps cet accroissement de la population européenne, mais sans pouvoir l'affirmer. Il a fallu, pour s'en assurer, un nouveau mode d'administration, la guerre et les conscriptions. On est contraint d'admettre aujourd'hui ce résultat de la civilisation; car on sait que les plus fortes armées que la France ait mises sur pied, n'ont jamais pris au-delà du deux et demi pour cent de sa population

totale. Il nè reste plus qu'à décider si cette grande multiplication procure plus de bonheur au genre humain. Mais c'est une question que je n'essaierai pas de résoudre, parce qu'il me semble qu'elle l'a déjà été avec un grand talent.

Il y a en Italie une population de 1237 individus par lieue carrée. Ce seul fait la place dans l'ordre des contrées les plus florissantes de l'Europe. Elle mérite d'autant plus d'être rangée dans cette classe, qu'il faudrait presque défalquer de son étendue les régions malsaines et dépeuplées, ainsi que les montagnes qn'elle renferme; parce qu'elles ne fournissent qu'un faible contingent à la population totale.

L'Italie n'est pas non plus manufacturière, ni commerçante, car elle s'approvisionne au-dehors de la plupart des objets fabriqués dont elle a besoin; et ses ports sont beaucoup plus fréquentés par les vaisseaux de l'étranger que par les siens. Elle se mêle fort peu dans les relations générales du commerce, elle ne les attire point chez elle et ne leur fournit plus d'entrepôt. Il faut donc chercher dans son agriculture la source de sa prospérité, puisqu'elle n'est pas dans son industrie.

Il devient dès-lors intéressant d'analyser avec quelque soin les procédés et les résultats d'une agriculture assez florissante, pour être la principale cause de la richesse et de la population d'un pays tel que l'Italie. Ce tableau peut servir de point de comparaison; et, sous ce seul rapport, il me semblerait utile.

La prospérité de l'agriculture en Italie tient à plusieurs circonstances: elles concourent toutes ensemble à produire cet heureux résultat. Voici, Monsieur, celles qui me paraissent surtout mériter votre attention. La beauté du climat, la fertilité du sol, la subdivision des propriétés, le système adopté dans les exploitations rurales, les différens assolemens usités dans la culture des terres, l'industrieux emploi des collines, l'usage de se servir des bœufs pour la culture, et enfin la sage alliance faite entre l'agriculture des montagnes et des maremmes, pour mettre à profit l'une et l'autre de ces régions.

Je vais parcourir aussi brièvement que possible ces diverses conditions de la culture italienne, et il en résultera une sorte de résumé de tous les détails rustiques qui se trouvent répandus dans ces lettres.

Je vous ai souvent parlé, Monsieur, du beau climat dont jouit l'Italie; il est assez connu pour que je n'aie nul besoin de vous peindre de nouveau la pureté de son ciel et sa douce température. Je n'aurai presque pas besoin de vous dire les avantages que l'agriculture retire d'un climat assez doux pour favoriser la végétation de la plupart des plantes qui croissent sur le globe. Il en résulte une heureuse variété de productions, dans laquelle les cultivateurs trouvent à choisir à leur gré celles qui conviennent à leur sol et à leur situation. Le soleil permet aux raisins de mûrir sur les arbres, et les bordures des champs portent ainsi, sans nuire aux récoltes, des arbres chargés de pampres, sur lesquels on recueille également le vin dont les laboureurs s'abreuvent, le bois dont ils se chauffent et la feuille précieuse qui produit la soie. L'on n'a donc pas besoin d'avoir en Italie des forêts, ni des vignobles; car le pays est tellement couvert d'arbres et de vergers, qu'on y récolte une suffisante quantité de vin et de bois, sans qu'il soit besoin d'abandonner à ces productious des emplacemens déterminés.

Le sol de la grande plaine d'alluvions comprise entre les Alpes, l'Adriatique et les Apennins, est fertile et productif, sans avoir cependant la fécondité de la Limagne et de la Belgique. Les terres volcaniques forment au midi de l'Italie une seconde masse d'un sol plus fertile encore, qui s'étend des bords de l'Ombrone jusqu'aux extrémités orientales de la Calabre.

Entre ces deux régions, on doit placer au rang des terres ingrates, les maremmes argileuses de la Toscane, et les montagnes calcaires de l'Apennin; on ne peut donc regarder comme stérile qu'un cinquième seulement de la surface de l'Italie entière. Proportion bien rare dans un grand pays, et presqu'inverse de celle de la France, dont la carte géoponique ne désigne comme fertile qu'un cinquième de toute son étendue.

La propriété du sol est extrêmement divisée dans l'Italie, excepté dans les maremmes. Les grands propriétaires, au lieu de chercher à rassembler leurs terres, pour les faire dépendre d'une même exploitation, ont eu dès long-temps le bon esprit de séparer, au contraire, leurs domaines en plu-

sieurs corps de fermes différens. Ils ont bâti autant de rustiques qu'il étoit nécessaire pour subvenir aux besoins de ces diverses exploitations. Au moyen de ces partages et de ces constructions, les campagnes se sont trouvées entièrement couvertes par des habitations rurales, placées au milieu des petits domaines qu'elles servent à exploiter. Le rapprochement de ces fermes a dépendu du genre d'agriculture adopté dans chaque contrée. Il est de quelques cents toises dans les terres à blé de la Lombardie; il n'est plus, dans les jardins de la Toscane, que de quelques cents pieds.

Cette grande subdivision des terres a placé sur la surface de l'Italie un immense capital industriel et mobilier; elle a multiplié les familles de cultivateurs, et par conséquent les bras employés à l'agriculture; elle l'a également favorisée en mettant les fermiers au centre et à portée de tous les points de leurs domaines. Par-là ils ont pu sans efforts mettre plus de soins à leur culture, en varier davantage les récoltes et surveiller leur conservation. En multipliant les fermes, on a multiplié aussi les vergers, les jardins et les

animaux de basse-cour: productions, dont la culture minutieuse se néglige dans les grandes fermes, et ne peut prospérer que par les soins journaliers d'une famille économe et laborieuse.

C'est ainsi que l'Italie est devenue un pays de petite culture, par les calculs et la volonté des propriétaires de ses terres: quoique la nature eût paru destiner ses riches plaines à la grande culture. On y a réuni de cette manière les doubles avantages de ces deux systèmes pour les faire prospérer l'un par l'autre.

L'économie des petites fermes a été adoptée dans les cinq sixièmes de l'Italie, puisqu'il ne reste de grands domaines affermés à rentes fixes, que dans les maremmes. Toutes ces petites fermes, à quelques exceptions près, sont exploitées par des métayers, avec lesquels le maître partage les récoltes en nature. C'est un système de régie intéressée, dont les avantages m'ont paru être incontestables en Italie. Il donne au propriétaire une occupation et un intérêt continuel pour ses possessions, que ne connoissent jamais les grands possesseurs qui afferment

à rentes fixes. Il établit une communauté d'intérêt et des relations de bienveillance entre les propriétaires et les métayers. Bienveillance dont j'ai été souvent témoin, et dont il résulte de grands avantages dans l'ordre moral et positif de la société.

Le propriétaire, dans ce système, toujours intéressé à la réussite des récoltes, ne se refuse point à faire à la culture des avances, dont la terre promet de lui payer l'intérêt. C'est au moyen de ces avances, et mûs par l'espérance, que les riches possesseurs de terres ont perfectionné peu-à-peu toute l'économie rurale de l'Italie. C'est à eux qu'elle doit les nombreux systèmes d'irrigation qui arrosent ses terres, ainsi que l'établissement de la culture en terrasse dans les collines. Améliorations graduelles, mais durables, que de simples paysans n'auraient jamais pu réaliser, faute de moyens, et qui n'auraient jamais pu l'être par des fermiers ni par de grands propriétaires à rentes fixes, faute d'un intérêt suffisant.

Ainsi la régie intéressée forme d'elle-même cette alliance si nécessaire entre le propriétaire capitaliste, dont les moyens pourvoient

aux améliorations de la culture, et le laboureur, dont les soins et les travaux s'attachent, par un intérêt commun, à faire prospérer le fruit de ces avances.

Les terres de l'Italie étaient déjà, sous les Romains, divisées en petites fermes; nous en avons la preuve dans leurs écrits et dans les localités qu'on peut reconnaître encore. Elles étaient cultivées, non par des métayers, mais par des esclaves. Lorsque le christianisme fit cesser l'esclavage, la classe des cultivateurs aisés, dont on tire celle des fermiers, ne dut pas se trouver en Italie, pour remplacer les esclaves. Les propriétaires durent alors se borner à remettre la culture de leurs terres aux esclaves affranchis, sous la seule condition d'acquitter la rente de ces domaines, en cédant la moitié du produit en nature de toutes les récoltes.

On a fort bien démontré, dans une brochure sur les colonies, que le système des exploitations à moitié fruits était en effet le seul admissible au sortir de l'esclavage. On l'y proposait pour remplacer la traite des noirs qui s'abolit par l'opinion. Je suis convaincu que s'il se trouve par hasard dans quelqu'une

des colonies, un colon un peu sensé, il essaiera cette méthode et traitera avec ses affranchis. On la verrait bientôt s'étendre rapidement et sans efforts dans toutes les colonies où la régie intéressée viendrait remplacer l'esclavage.

Le même système serait également précieux à introduire dans ce moment en Pologne et en Russie, où la mode détruit le servage des paysans, et où il devient à-la-fois indispensable de remplacer l'ancienne manière d'exploiter et d'y introduire une agriculture raisonnable et productive.

l'Italie a cessé, Monsieur, d'être cultivée, comme au temps des Romnins, d'après le système des jachères. Il n'y a plus de cultures triennales, on y a adopté universellement le régime des assolemens. Il est assez difficile de fixer l'époque où ce changement s'est opéré. Peut-être ne remonte-t-il pas au-delà des croisades : car il est probable que c'est vers ce temps qu'on rapporta de l'Orient la plante du maïs et la culture cananéenne. L'accroissement de l'industrie et de la richesse publique, qui suivit de près la fin des croisades, a dû favoriser alors l'introduc-

tion d'une culture plus active, en lui fournissant des capitaux et des débouchés.

Dans la plupart des assolemens usités aujourd'hui en Italie, le maïs se retrouve toujours pour alterner avec le blé. Cette plante réunit des avantages uniques, et c'est à sa propagation qu'il faut attribuer en grande partie l'augmentation des produits de l'agriculture italienne. Le grain du maïs remplace celui des céréales et s'emploie aux mêmes usages; mais sa culture au lieu de resserrer et d'épuiser le sol, le maintient, au contraire, pendant sa végétation, dans un état friable et ouvert aux influences de l'air. Il se trouve ainsi favorablement disposé pour la végétation du blé qui succède au maïs.

L'Italie est si riche en prairies naturelles qu'on y cultive peu de fourrage artificiel. Les plus répandus sont, en Lombardie le trèfle de Hollande, et dans le midi celui qui porte de longues fleurs pourpres. Dans les collines de Toscane, on sème un peu de sainfoin à fleurs roses; mais la luzerne, dont les anciens faisaient un grand cas, n'existe plus en Italie, et j'ai même été surpris de n'en avoir pas vu survivre une seule plante. Les

assolemens sont combinés de manière à procurer à l'homme le plus de substances alimentaires possibles. Malgré la beauté du climat, il n'entre que peu de récoltes industrielles dans les assolemens; je n'ai remarqué dans cette cathégorie que la soie, le chanvre et quelques plantes colorantes, auxquelles il faut ajouter dans ces derniers temps la culture du coton aux environs de Naples.

Je crois que le système des assolemens et l'agriculture moderne, doivent avoir augmenté d'un tiers le produit total de l'agriculture en Italie : puisque le blé a continué à revenir avec régularité tous les deux ans dans le même terrain, et que la jachère seule est remplacée par une récolte de maïs, de fèves ou de légumes, dont la valeur nutritive peut être estimée, sans exagération, à la moitié d'une récolte égale de blé.

Cette augmentation du tiers dans les produits nutritifs, doit être à peu près dans la même proportion, dans toutes les contrées où l'on a substitué la culture par assolemens à l'agriculture romaine. Changement que vous avez contribué, Monsieur, à faire adopter plus que personne, et dont rien n'arrêtera de-

rénavant l'essor ; si ce n'est le tâtonnement des cultivateurs, dans le choix des plantes, dont ils cherchent à composer leurs nouveaux assolemens.

C'est une entreprise facile que celle de varier le cours des récoltes usitées dans un seul domaine, et les expériences de ce genre réussissent toujours bien. Mais cette innovation devient d'une difficulté presqu'invincible lorsqu'il s'agit de changer le cours habituel des récoltes d'une province toute entière : car la totalité des intérêts se trouvant alors comme placée au hasard, les cultivateurs et les consommateurs sont également armés contre cette innovation. Cela doit être, puisqu'elle exige des premiers un essai et des chances, et des seconds un renoncement à leur vieilles habitudes nourricières. Aussi faut-il presque toujours, pour opérer ce changement dans l'économie rurale, des circonstances violentes et forcées ; parce que seules elles peuvent rompre les habitudes invétérées de la culture et de la consommation. C'est ainsi qu'il a fallu les deux disettes de 95 et de 1811 pour établir invariablement en France les pommes de terre dans l'ordre des assolemens. L'on

voit encore jusqu'à ce jour les misérables provinces du centre et de l'ouest de la France rester attachées, malgré le développement universel de l'industrie champêtre, à la méchante culture par écobuage qu'elles ont reçues des Celtes.

Les parties saines et fertiles de l'Italie doivent produire de nos jours un tiers de plus qu'elles ne faisaient sous les Romains. Cet accroissement, dû en entier au système des assolemens, est en partie compensé par la perte éprouvée aujourd'hui dans les maremmes par l'abandon de leur culture. D'autant plus que ces provinces sont voisines de Rome et qu'on devait en obtenir d'immenses récoltes dans les beaux temps de son histoire.

Nous trouverons peut-être même que la proportion entre les revenus anciens et modernes de l'Italie, est plus forte encore, si nous ne plaçons l'introduction de la culture cananéenne dans les collines de l'Apennin, que vers l'époque des croisades. Car ce système de culture, en faisant de véritables jardins des sols les plus ingrats, crée, mieux que tout autre, une source de richesses à la place du néant.

Les collines calcaires, dans les latitudes méridionales, abandonnées à elles-mêmes et laissées à leurs pentes naturelles, ne tardent pas à être réduites à la plus grande aridité, par l'éboulement des terres. C'est une suite de la violence des pluies dans ces climats.

Les racines des végétaux mises par là à fleur de terre, se dessèchent peu à peu par les ardeurs du soleil. Elles périssent, et ne laissent après elles, pour servir de parure à ces débris, que des plantes odoriférantes, éparses dans les rochers. C'est l'image que présentent aujourd'hui la plupart des collines de l'Espagne, de la Provence et de la rivière de Gênes.

On ne peut lutter contre cette tendance destructive de la nature et du temps, qu'en donnant à ces plans inclinés, un autre niveau et des formes différentes. Ce travail est prodigieux; car il exige le défoncement et le relèvement de la surface entière des coteaux. Ce travail est d'autant plus considérable que les rochers sont plus près de la surface du sol; parce qu'alors il faut les briser pour élever avec leurs fragmens les murs d'appui destinés à soutenir les terrasses. Quelquefois

il suffit de bâtir ces murs avec des gazons; mais, quelle que soit la méthode qu'on emploie, l'établissement de cette culture, relevée en terrasse, exige, sur de vastes surfaces, l'emploi d'une incroyable quantité de bras et d'un immense capital.

Il ne peut donc être que le résultat d'une population surabondante, lorsque, ne trouvant plus de place pour s'établir dans les plaines, elle préfère de se creuser et de se bâtir des domaines, à force de peines, plutôt que d'émigrer, pour chercher ailleurs des terres inhabitées.

On ne destine ces domaines artificiels, si chèrement achetés, qu'à la culture de végétaux précieux. Ce sont toujours des arbres à fruits qui couronnent ces terrasses : placés ainsi dans un sol rapporté, au milieu de la réverbération de tant de murailles, les fruits qu'on y recueille sont aussi abondans que distingués dans leur espèce.

Aucune place ne se perd dans des cultures si bornées. La vigne étend ses pampres le long des murailles, et y étale ses feuilles et ses grappes. Une haie vive, formée des mêmes pampres, environne chaque terrasse

et l'entoure de verdure. Dans les angles formés par la rencontre des murs d'appui, on voit des figuiers, qui se sont emparés de cette retraite pour végéter sous cet abri. Le cultivateur profite de tous les vides que laissent entr'eux les oliviers, pour y semer des melons et des légumes. En sorte qu'il récolte à-la-fois sur le plus petit espace, des olives, des raisins, des grenades et des melons, tous les fruits et les légumes dont sa famille doit se nourrir.

Le produit de cette culture devient assez considérable, à force d'intelligence, pour alimenter un ménage de cinq personnes, avec la moitié de la récolte, d'un espace de sept arpens, divisé souvent en plus de vingt terrasses.

Une assez grande partie de l'Italie a su adopter cette heureuse économie. Elle embellit la plupart de ses coteaux et le pied de ses montagnes. Par le secret de cette culture, de nombreuses populations sont parvenues à ne vivre que sur les produits de l'olivier, de cet arbre qui, aujourd'hui comme autrefois, pourrait encore servir de symbole à la félicité champêtre et à la paix de l'univers.

Comme toutes les choses humaines, cette belle industrie rurale compte ses époques de prospérité et de décadence. Le travail qu'elle exige se commence par une population déjà nombreuse et entreprenante ; il ne se termine qu'au bout de plusieurs siècles. Puis, en ajoutant encore quelques siècles à ceux-ci, on arrive presque toujours à une période de l'histoire où le même peuple, après avoir parcouru toutes les phases de la prospérité, perd enfin, par l'effet de révolutions inattendues, mais inévitables, son opulence, avec sa splendeur. Ses forces diminuent, ses moyens s'épuisent, le découragement succède au génie et à l'amour des entreprises. Tout se néglige et s'abandonne. Les efforts de l'homme ne peuvent plus vaincre les forces de la nature ; elles détruisent, par l'action invisible de la pesanteur, les travaux de l'industrie, lorsque le temps a brisé le levier qui soutenait ses œuvres. Les orages et les vents entraînent le sol artificiel que l'homme avait arrangé avec tant de soin ; les arbres tombent et périssent avec lui ; la terre retourne à son état primitif, et il ne reste bientôt plus de tout cet édifice, que des vestiges informes,

recouverts par des ronces, où les animaux même ne trouvent qu'une chétive pâture.

Telle est l'image que présentent aujourd'hui la Palestine, la Grèce, l'Espagne, et beaucoup de collines du midi de la France. Tout porte à croire que la culture dont je viens de vous donner la description, a pris naissance dans les montagnes du Liban. Parce que la nature du sol et du climat semblait y appeler cette industrie, lorsque le genre humain se pressait dans ces régions, comme autour de son berceau.

Avec les Arabes, la culture cananéenne a passé en Espagne, où elle languit maintenant; avec les Croisés, elle est venue en Italie. Long-temps auparavant, elle avait été apportée à Marseille par les Phocéens. Elle avait embelli dès-lors les coteaux qui encadrent la vallée où le Rhône s'écoule. Les vignobles s'étaient emparés de ces coteaux au défaut de l'olivier. De là, remontant vers le nord, cette culture orientale s'est peu-à-peu avancée dans le pays des Druides. Sa marche n'a pas été régulière, parce qu'il a fallu qu'elle trouvât, pour s'établir, des régions et des circonstances favorables en tous

points. C'est ainsi que nos ancêtres l'ont vue, à la fin du dix-septième siècle, venir se réfugier avec les émigrations des protestans, sur les bords du lac Léman, dans les coteaux, dont le plus éloquent des humains a décrit le noble et riant aspect.

Cette culture augmente à tel point la valeur territoriale de la terre, que le sol des montagnes aux environs de Vevey, dont le capital était nul avant l'arrivée des protestans, se vend aujourd'hui au prix énorme de 10,000 francs l'arpent. Et l'espace entier, mis ainsi en valeur, est d'environ deux lieues carrées. Cette industrie est le plus sûr indice de la prospérité des contrées où on la remarque. Elle annonce toujours une forte population, une grande accumulation de capitaux, et une entière sécurité dans l'avenir. Elle peint ainsi aux regards une image de bonheur, dont l'impression est involontaire, mais toujours agréable. Je n'ai jamais pu rester étranger à cette impression; dans quelque partie de la terre où je l'aie ressentie, elle me rappelait toujours les peuples anciens, auxquels on en doit l'invention; et je me plaisais à penser qu'il y avait ainsi quelque

chose sur la terre qui survivait à la destruction des peuples, et qu'au moins ils se léguaient l'un à l'autre en héritage l'art d'embellir les campagnes et de faire fructifier les moissons.

L'Italie n'emploie que des bœufs pour sa culture : je n'y ai pas même vu un seul cheval attelé à la charrue. L'usage de bœufs a deux avantages incontestables sur celui des chevaux. Les bœufs fournissent à la consommation le capital même de l'animal usé par le travail, et ils opèrent ce même travail avec plus d'économie que les chevaux ; puisqu'ils gagnent sur ceux-ci la ferrure, les harnais, et la perte annuelle éprouvée dans leur capital. Cette économie est au moins de 120 francs par an, sur chaque paire d'animaux. Valeur considérable dans un pays cultivé à moitié fruits, par des métayers toujours pauvres et dépourvus de numéraire.

Je n'insisterai pas davantage, Monsieur, sur la préférence que mérite l'emploi des bœufs sur celui des chevaux, parce qu'elle est admise aujourd'hui par tous les économistes ; mais la plupart de ceux qui se sont occupés

de ce point si important de l'économie champêtre, n'ont point cherché à découvrir les véritables motifs pour lesquels on a continué à se servir des bœufs dans les régions du midi; tandis que toutes celles du nord ont adopté le cheval pour compagnon des travaux du laboureur. Ce choix n'est pas l'effet d'une aveugle habitude; c'est la nature elle-même qui l'a indiqué, en plaçant au midi les races de bœufs agiles, sobres et vigoureuses; tandis que celles du nord sont lourdes, indolentes et flegmatiques. Les chevaux, en revanche, restent fins, légers et nullement propres aux gros travaux, dans les latitudes méridionales; pendant qu'on leur voit atteindre, dans le nord, de grandes dimensions et beaucoup de force.

Ainsi, la culture n'obtiendrait du bœuf, dans les latitudes septentrionales, que de mauvais services; aussi emploie-t-elle les chevaux; en revanche, les chevaux du midi seroient trop faibles pour les travaux rustiques, et ils se trouvent remplacés par des bœufs d'une forte taille et d'une complexion nerveuse.

Nous avons remarqué en Italie quatre

races distinctes de bêtes à cornes, non compris l'espèce du buffle; celle des bœufs fauves du Piémont, qu'on retrouve dans le midi de la France; celle de Hongrie à cornes gigantesques, la première pour le travail et la sobriété; celle de Lombardie produite par le croisement des taureaux hongrais avec les vaches de Suisse; et enfin une race africaine, de couleur claire, que nous avons trouvée répandue dans les maremmes de Naples. Ces quatre races fournissent également de bons bœufs pour le labour; mais il n'y a que les vaches croisées avec l'espèce de Suisse qui soient bonnes nourrices et fournissent du lait.

La quantité de gros bétail est prodigieuse en Italie; je la crois au moins aussi grande qu'en Suisse ou en Hollande, puisqu'il y a 67,000 bêtes à cornes dans la seule Campagne de Rome. Il faut l'attribuer à ce que les prairies arrosées fournissent dans ce climat beaucoup plus de fourrage, et à ce que les animaux y sont plus sobres.

Cependant les très-petites fermes, si nombreuses en Italie, seraient embarrassées à élever le bétail dont elles ont besoin; si la

culture pastorale des Maremmes ne venait pas alimenter avec ses grands troupeaux, les divers marchés où les petits métayers s'approvisionnent.

Les Maremmes vendent non-seulement beaucoup de genisses et de bœufs; mais elles possèdent encore les seuls haras où s'élèvent les chevaux nécessaires au service de toute l'Italie. Il serait même impossible d'en élever ailleurs, à cause de la subdivision et de la clôture des terres. Le reste de l'espace que les bœufs et les chevaux laissent vacant dans les maremmes, sert à l'entretien des bêtes à laine. Deux millions de ces animaux, divisés en troupeaux voyageurs, à la manière d'Espagne, passent l'hiver dans les maremmes de Toscane, de Rome et de l'État de Naples. Ils n'ont pas, comme ceux-ci, pour seule destination, celle de fournir au commerce de précieuses toisons; le produit de ces troupeaux, dont les bergers font le plus de cas, est celui du lait des brebis. On fabrique avec ce lait des fromages, très-recherchés dans un pays où les vaches ne fournissent point de laitage. Ainsi la nature remplace l'une par l'autre, dans chaque climat, les races

d'animaux destinés au service de l'homme. L'espèce de l'âne grandit, ainsi que celle du bœuf, là où le cheval diminue ; et lorsque, par l'effet du climat, la vache cesse de rendre du lait, la brebis, plus féconde et meilleure nourrice, vient offrir aux bergers ses pesantes mamelles.

Ces diverses espèces d'animaux voyageurs réunissent, dans ces régions désertes, le double avantage de consommer, suivant la saison, les herbages des maremmes et ceux des montagnes sauvages de l'Apennin. Pâturages qui seraient perdus sans ces troupeaux, et dont on retire en même temps tous les produits animaux que demandent les besoins de l'agriculture et de la consommation.

Le sol de l'Italie est partout mis à profit, et il n'y a presque pas une seule de ses parcelles qui ne rapporte tout ce que sa situation et sa fertilité native lui permettent de produire. Entre les divers systèmes d'économie rustique connus jusqu'à ce jour sur le globe, les cultivateurs Italiens ont su, à différentes époques, les transporter dans leur patrie, pour la parer et l'enrichir.

Ils y ont apporté de la Hollande les ca-

naux et les prairies, et de la Belgique l'art de faire succéder, sans interruption, une récolte à une autre, en variant leur espèce. Ils ont apporté de l'orient le maïs, avec la vigne et l'olivier. Ils ont surtout imité de l'orient l'art de disposer et de préparer le sol pour faire prospérer ces riches végétaux. Ils ont emprunté des peuples pasteurs l'usage d'élever de nombreux troupeaux, en les conduisant, suivant les saisons, des montagnes dans les plaines. Plus tard, mais avec la même intelligence, ils ont essayé de semer du riz, venu des Indes, dans les terres humides, et de changer ainsi ces marais en jardins. Ailleurs, ils cultivent le mûrier, et de nos jours enfin on a essayé avec succès de transporter à Naples la culture des colonies.

Les voyageurs agronomes trouveront ainsi en Italie des modèles également parfaits de la culture pastorale des premiers âges de la terre, comme de celle qu'on pratiquait autrefois dans la Palestine ; ils y verront de même de belles cultures par assolemens, et chacune d'elles habilement appliquée au sol qui lui convient. Il faut bien que les combinaisons de l'agriculture soient heureusement

ménagées en Italie, pour qu'elle y soit devenue aussi florissante : car le sol n'y est pas d'une étonnante fertilité : puisqu'en prenant la moyenne d'un grand nombre d'évaluations sur le produit des blés, il s'est trouvé que ce produit ne s'élevait qu'à cinq et demi pour un. Cependant l'Italie, outre sa consommation intérieure, solde les objets manufacturés qu'elle reçoit de l'étranger, avec la valeur brute du blé, du riz, de l'huile, du coton, de la laine et des soies que produit son agriculture. Et, malgré ces exportations, le sol de l'heureuse Italie alimente sans efforts une population de 1237 habitans par lieue carrée.

Tel est, Monsieur, le résultat des nombreuses observations que j'ai eu l'honneur de vous présenter dans le cours de ce voyage; il ne me reste qu'à vous assurer des sentimens avec lesquels j'ai l'honneur d'être, etc.

LETTRE VINGT-DEUXIÈME.

Genève, le 10 Novembre 1813.

Il serait, Monsieur, assez intéressant de comparer ensemble l'Italie et l'Angleterre, sous le rapport de leur économie. Ces deux États, placés sous les deux zones qui se partagent l'Europe, ont suivi les deux systèmes d'exploitations rurales, que l'économie politique oppose l'un à l'autre. Ils sont parvenus cependant à nourrir, l'un et l'autre, la même population sur une égale surface. Ils présentent ainsi deux solutions différentes du même problème.

L'Italie a continué le régime des petites fermes, qu'elle avait hérité des Romains. L'Angleterre a créé l'art d'exploiter avec fruit les grandes fermes, en leur appliquant le principe fécond de la division du travail. L'un et l'autre ont également réussi, et la première conséquence à tirer de ce fait, c'est qu'il n'y a rien d'absolu en économie politique.

La Providence n'a pas voulu que les œuvres

de la création fussent uniformes, ni homogènes. Elle a varié de mille manières les formes que présente la surface du globe ; comme elle a donné à chaque peuple et à chaque individu un génie différent. Cette variété dans les climats, les sols, les végétaux, n'avait pas pour seul but de charmer les regards de la créature, en offrant à leur contemplation des images toujours nouvelles et toujours infinies. Mais cette même variété oblige chacune des nations qui demeurent sur la terre, à se régir par des lois appropriées à la nature du pays qu'elle habite et du sol qui doit la nourrir.

L'économie politique ne peut être ainsi que la science par laquelle on enseigne à appliquer l'industrie humaine, avec le plus de fruit, à chacune des parties du globe que la création a, pour ainsi dire, jetée en *bronze*. Elle a donc pour but immédiat d'augmenter les moyens d'existence, la population et la richesse des États, c'est-à-dire, leur puissance.

Cette heureuse diversité multiplie les scènes, qui se représentent, sur la surface du globe. Elle en augmente l'intérêt, et en

fait naître la moralité; parce qu'elle met les différens peuples en présence les uns des autres, pour se servir d'exemples, et afin de les unir par des besoins divers et des secours mutels.

La Providence envoie chaque année les poissons de la mer, des glaces du Pôle vers les Tropiques. Elle semble avoir voulu, de même, que l'homme échangeât, par son industrie, toutes les productions du globe, pour former entre ses peuples un lien commun, destiné à balancer l'animosité que font naître entr'eux la politique et la guerre.

Il ne peut dont point y avoir de système uniforme d'économie politique, parce qu'il n'y a rien d'uniforme dans le domaine du genre humain. La création a imprimé à cette terre un autre caractère; elle lui a donné celui de la dissemblance, et il ne peut rien y avoir d'universel, si ce n'est la loi qui ordonne de ne pas faire à autrui, ce qu'on ne voudrait pas qui vous soit fait.

La science qu'on appelle économie politique comprend l'étude de toutes les branches dans lesquelles l'industrie humaine peut s'exercer. Mais ici, Monsieur, je ne parlerai

que de celle qui a trait à l'agriculture, c'est-à-dire, à l'art d'obtenir de la terre, par le travail, les diverses productions dont le germe a été fourni par la nature.

Il me semble que les auteurs n'ont pas assez distingué les deux parties essentielles qui divisent la science de l'agriculture : car cette distinction est, en quelque sorte, la clef au moyen de laquelle on pénètre dans les ténèbres de l'économie politique. Ainsi j'appellerai du nom d'*exploitation rurale* l'art de cultiver les champs, d'en varier les récoltes et d'en augmenter les espèces et les produits. Mais je désignerai par celui d'*administration rurale* le régime adopté dans chaque pays, à l'égard de la subdivision des propriétés, de la nature des contrats qui stipulent leur location, des conditions que ces contrats déterminent sur la manière dont les locataires doivent cultiver les terres, et enfin des habitudes locales usitées dans l'administration des domaines.

Cette connaissance de l'administration rurale me paraît d'une importance à laquelle on n'a point assez réfléchi; car c'est essentiellement de ce régime, que dépend la prospérité

intime des États. La source en est cachée dans l'intérieur de chaque ferme, de chaque hameau. Comme la population champêtre est toujours la plus nombreuse, elle alimente constamment toutes les classes laborieuses de la nation, elle lui fournit ses défenseurs. Elle donne enfin la base sur laquelle s'établit l'ordre hiérarchique, d'après lequel se classent les différens ordres de la nation. Hiérarchie dont les bonnes ou mauvaises combinaisons décident en dernier ressort de la prospérité publique.

On est devenu assez savant dans l'art de la culture, et ses progrès ne seront plus arrêté, dorénavant, que par les entraves que peuvent y apporter les systèmes adoptés pour l'administration rurale. Il y a telles combinaisons dans ces systèmes, par lesquelles on peut paralyser toutes les améliorations rustiques, et maintenir, dans un état stationnaire, la plus mauvaise culture. Ce déplorable résultat ne tient souvent qu'à une vétille. Nous habitons, Monsieur, l'un et l'autre, un pays où, par la routine des notaires qui rédigent les baux à ferme, ils sont copiés, depuis des siècles, les uns sur

les autres. Les propriétaires sages et précautionneux pensent ne pouvoir mieux faire pour la conservation de leurs domaines, que de prendre les mêmes garanties que leurs ancêtres. Il résulte de-là qu'un fermier, honnête homme, ne peut cultiver ses champs que d'après la méthode qui nous a été léguée par les Romains; et tous ceux qui ont voulu suivre les exemples que vous leur avez donnés, n'ont pu adopter, qu'en fraude, les améliorations que vous avez introduites dans notre agriculture.

Je vous cite cet exemple Monsieur, parce qu'il est à peu près universel en France, et parce qu'il est propre à faire sentir, de quelle importance il est, pour le sort des États, d'y admettre un bon système d'administration rurale. C'est une branche de la législation qui me paraît avoir été négligée et peut-être même inconnue jusqu'à ces derniers temps. Elle n'appartient pas directement à l'empire des lois; mais elle est dans la dépendance des institutions, qui forme le code des habitudes et des mœurs nationales. La puissance de ce levier n'a pas été calculée encore; et ce sera peu-être un des beaux travaux qui pourra s'entreprendre dans le 19.e siècle.

Cette puissance n'est pas de celles dont on confie le calcul à Monsieur de Proni; l'expérience et les faits en fournissent seules la somme : c'est pourquoi j'ai cru trouver quelque intérêt à vous offrir une sorte de parallèle entre les résultats des deux systèmes opposés de l'administration rurale de l'Angleterre et de celle de l'Italie.

Le moment de faire ce parallèle paraît heureusement choisi; c'est celui où ces deux nations, l'une ascendante et l'autre à peu près stationnaire, se trouvent offrir une égale population sur la même surface. C'est en quelque sorte un point de rencontre qu'il faut saisir; car il est probable que dans cinquante ans les bases seront changées, et il sera curieux de refaire alors un parallèle comparatif avec celui dont je vais hasarder de vous indiquer les principaux traits.

Ces deux Etats peuvent d'autant mieux servir à cette espèce de théorie expérimentale, qu'ils ont entr'eux des rapports communs et des avantages pareils. L'un et l'autre sont également baignés par la mer, et leurs côtes offrent des ports et des rades où les vaisseaux s'abritent facilement. Tous les deux

jouissent de l'avantage d'avoir eu de bonnes administrations locales, au moyen desquelles on y a perfectionné les routes, les canaux et tout le système destiné à favoriser les relations sociales. L'un et l'autre paient depuis long-temps l'impôt territorial, c'est-à-dire, l'impôt direct sur le revenu de l'agriculture. Il est aujourd'hui inégalement réparti sur la surface de l'Angleterre; mais le respect pour la permanence des institutions y est si grand, qu'on se borne à convenir de cette mauvaise répartition, sans vouloir la changer. L'Italie, vieux théâtre des expériences administratives, a été dès long-temps cadastrée, et l'impôt foncier y est également et sagement réparti.

Enfin, ces deux contrées sont également parvenues à baser leur agriculture sur des systèmes d'assolemens, différens à raison de leur climat, mais habilement adaptés aux forces natives de leur sol et de leur température. La terre a été amenée par ces deux systèmes, non pas au maximum de sa production; parce que ce maximum sera toujours inconnu; mais à la plus forte production connue dans la science rustique.

Il semble que l'uniformité de bases aussi

importantes à la prospérité publique, aurait dû produire des résultats communs entre ces deux pays; cependant rien n'est plus dissemblable que la constitution sociale de l'Angleterre et de l'Italie. Je vais essayer de les analyser l'un et l'autre. Peut-être en ressortira-t-il quelques-unes de ces conséquences remarquables, qu'il est curieux de noter.

L'Angleterre, civilisée par les peuples du nord, avait reçu d'eux la féodalité et les grandes divisions de la propriété, qui en sont la conséquence. L'accroissement progressif de ses capitaux a maintenu cette division de la propriété, et l'y a rendue à peu près universelle. Le génie calculateur des Anglais leur a fait comprendre qu'il convenait d'appliquer à l'administration des terres le principe fécond de la division du travail. Principe qui ne peut d'ailleurs se mettre en pratique que sur des surfaces étendues : parce qu'elles permettent seules, d'employer constamment, la totalité des forces de chaque espèce d'ateliers.

Il résulte de l'application de ce principe à la culture des terres, qu'il ne se perd dans leur administration, ni temps, ni forces, ni dépenses. Tout y tend, par conséquent, à

élever leur produit net. Deux conséquences ont été la suite naturelle de cette élévation. Elles ont influé immédiatement sur le classement des habitans de l'Angleterre, et ont créé l'ordre hiérarchique, sur lequel repose son énorme prospérité.

Le bénéfice de l'administration des terres est devenu assez grand et a paru assez certain, pour avoir appelé toute une classe de citoyens à pratiquer ce genre d'industrie et à partager ces bénéfices. C'est ainsi que la classe des fermiers est parvenue à se former en Angleterre, et à occuper un des degrés de l'ordre hiérarchique de sa population. Classe d'une haute importance ; puisque la prospérité de l'État repose en grande partie sur elle.

Cette classe s'est chargée, 1.° d'acquitter aux propriétaires la rente des terres au taux d'environ quatre pour cent ; 2.° d'exploiter à leurs frais toute la surface cultivable de l'Angleterre ; 3.° d'obtenir une mieux-value annuelle par le profit net de leur industrie ; afin d'en former peu à peu un capital accumulé.

Pour augmenter ce bénéfice annuel, seul but des fermiers, ils ont employé concur-

remment deux moyens : l'un n'est autre chose que l'économie obtenue par l'application du principe de la division du travail constamment perfectionné ; l'autre a été l'amélioration graduelle du travail et de leurs systèmes d'assolemens.

Les résultats apparens de cette tendance universelle des fermiers, consistent dans une amélioration successive du sol de l'Angleterre et de ses produits. Dans la beauté de toutes les races d'animaux domestiques, dans le perfectionnement des instrumens aratoires et des méthodes employées pour la culture. C'est-à-dire dans un accroissement notable de la valeur du capital foncier et industriel de l'Angleterre.

La division du travail, en donnant naissance à un ordre de négocians, dont l'industrie a pour objet l'exploitation des terres, a produit en même temps un second résultat. Savoir celui de diminuer le nombre des bras employés par la culture, et de permettre alors à un grand nombre d'entr'eux de s'offrir à d'autres genres de travaux. Dès-lors l'industrie manufacturière a recueilli ces individus oisifs, et le système du travail industriel a pu prendre une

extension plus large que dans aucun autre pays.

Le même principe s'est appliqué successivement à toutes les branches de l'industrie manufacturière, et l'invention des machines, en économisant la main-d'œuvre, a procuré le même superflu de bras à chaque branche particulière de l'industrie. Superflu dont une nouvelle branche s'emparait subitement et au moyen duquel elle prospérait à son tour. Cet effet, propagé de proche en proche dans toute la masse du peuple de l'Angleterre, lui a donné les moyens de cultiver son sol avec le moins de bras possible, et d'en répartir le superflu dans toutes les branches qui constituent l'industrie manufacturière et commerçante. Jusqu'à ce que ce vaste champ, ayant absorbé toute la population, dont il avait besoin pour son exploitation : il en est resté encore un nombreux superflu, dont l'industrie maritime et coloniale a profité.

Cette population, restituée en quelque sorte par l'agriculture, s'est ainsi rassemblée dans les ateliers du commerce, ou dispersée sur le globe : partout elle accroît les bénéfices qu'obtient le travail, et en rapporte le tribut

dans sa patrie. Par cette progression perpétuelle, les profits de l'industrie sont parvenus à doubler ou à tripler, même en Angleterre, le revenu annuel de la nation. Par-là aussi, son capital mobilier est devenu supérieur à celui de son immeuble.

Dès-lors la proportion entre les classes qui composent l'ordre hiérarchique de la nation n'a plus été la même. La classe des cultivateurs, dont se composent en Italie les quatre cinquièmes de la nation, a été réduite, en Angleterre, à la moitié de cette population; l'autre moitié appartient aux classes industrieuses ou consommatrices. Toutes les forces de la nation étant ainsi employées à-la-fois dans un cadre où chacun trouve, pour ainsi dire, sa place préparée d'avance; ces forces ne perdent presque rien, ni par les frottemens, ni par le temps perdu; elles produisent au bout de l'année toute la somme de travail qu'il était possible d'en espérer.

La nation anglaise fait ainsi plus de bénéfices qu'aucune autre, et peut accumuler, chaque année, un plus gros capital économisé: c'est pourquoi elle est aujourd'hui, de beaucoup, la plus riche de toutes les nations qui existent sur le globe.

Si les conséquences inaperçues de cet ordre de choses étaient aussi belles que celles dont nous venons de signaler les principaux résultats, sa supériorité ne pourrait pas même être mise en balance avec aucun autre, et il paraîtrait convenable d'adopter également ailleurs le système qui régit l'Angleterre.

Nous avons vu que le point de départ de ce système avait eu lieu au moment où les fermiers avaient adopté, dans l'exploitation de leurs terres, le principe de la division du travail. Parce que c'est alors seulement que l'agriculture a restitué à l'industrie les bras qu'elle employait inutilement, détruisant de cette manière l'opinion par laquelle on croyait ne pouvoir mieux servir l'agriculture qu'en lui prodiguant des bras.

La marche naturelle de ce système, en créant des capitaux et en ouvrant des débouchés à l'industrie, a livré la propriété de toute la surface de l'Angleterre aux capitalistes, toujours désireux d'assurer ainsi une aliquote de leur fortune. Leur concurrence a été telle, qu'ils ont nécessairement dépossédé toute la classe des petits cultivateurs-propriétaires. Elle s'est alors divisée; la portion la plus

aisée et la moins nombreuse a entrepris le métier de fermier avec le capital qu'elle venait de réaliser. Tandis que l'immense foule des dépossédés s'est trouvée réduite à l'état de simples journaliers. (1)

Cette classe, dont aucune possession ne fixe le domicile ni la destinée, qui se consacre indifféremment, suivant qu'on élève son salaire, à la défense de l'État, aux chances de la mer, au travail de la terre ou à celui de l'industrie : cette classe est essentiellement productive, parce que la totalité de son travail annuel est nécessaire pour la faire vivre; elle n'y trouve jamais de mieux-vallue au moyen de laquelle elle puisse chômer une partie de l'année sur les bénéfices de l'autre. Elle est comme entraînée par la nécessité vers un travail perpétuel, et, sous ce rapport, sans doute cette classe est éminemment productive.

Mais elle est entièrement désintéressée et de la chose publique et du travail même auquel elle ne se livre plus que machinalement. La vie ne présente point d'espérance aux journaliers : car leur avenir n'a pas plus de huit

(1) *Cottagers*.

jours. Pour les délasser dans leurs travaux, leur imagination n'a rien à leur offrir ; si ce n'est la fixité d'un salaire, que leurs fatigues même ne sauraient accroître. Dépourvus des ressources alimentaires, qui leur seraient assurées par une petite exploitation, le salaire de ces mêmes journaliers ne peut plus suffire à l'entretien de leur famille, depuis que l'élévation énorme du tarif des impôts, a changé en Angleterre, le régulateur commun du prix de la journée de travail: savoir la valeur du blé, pour mettre à sa place le taux de ce même tarif.

Du moment où les proportions entre les diverses classes de la hiérarchie sociale, ont été changées, de même que celles qui existaient entre le travail et le salaire, la valeur du blé et celle des impôts, il a fallu établir une législation analogue à ce nouvel ordre de choses. Le législateur y a pourvu, et, chose bien singulière, il a été obligé de venir à-la-fois au secours des journaliers qui travaillent la terre et des fermiers qui les emploient.

Il a fallu, pour y parvenir, faire deux lois opposées et dont l'action agit en sens précisément inverse l'une de l'autre. Par la première de ces lois, on a établi une taxe sur

les propriétaires, pour forcer leur charité à venir au secours des journaliers. Elle monte, dans ce moment, à huit millions sterlings. Par la seconde, on élevait forcément le prix du blé en faveur des fermiers, en prohibant son importation au-dessous d'un minimum déterminé, afin d'assurer aux fermiers les moyens de salarier ces mêmes journaliers, pendant que cette prohibition renchérissait le pain dont ils se nourrissent.

Cette législation, toute bizarre qu'elle paraisse, est cependant d'une profonde sagesse pour le temps et le pays où elle a été faite. Il vaudrait mieux sans doute que l'économie politique fût assez bien dirigée, pour n'avoir pas besoin de ces secours, violemment accordés ; mais le mal étant fait, le remède a été préparé par des gens fort habiles.

J'ai ouï dire souvent : A quoi sert une taxe des pauvres? Ne serait-il pas plus simple d'élever le prix de la journée? car on atteindrait le même but d'une manière plus prompte et aussi directe. J'ai ouï faire ce raisonnement, très-naturel, à des Anglais eux-mêmes; mais ils n'avaient pas compris de quelle importance était la classe des journaliers dans la consti-

tution sociale de l'Angleterre. Dans leur système, on aurait élevé le prix du travail en supprimant la taxe ; mais ces salaires coûteux n'auraient été gagnés que par les ouvriers robustes, ardens et pleins de santé. Ils auraient, comme toujours, consommé à mesure leur surcroît de salaire, et rien n'en aurait été distribué à ceux que leur faiblesse et leurs infirmités rendent incapables de pourvoir aux besoins de leurs familles. La taxe ne change ainsi ni la somme dépensée annuellement pour le travail de la terre, ni celle que perçoivent les journaliers; mais elle se distribue entr'eux non d'après la mesure du travail, mais d'après celle des besoins.

Cette loi est d'autant plus sage, qu'au lieu d'être l'œuvre d'un législateur, elle n'est que l'ouvrage de la nécessité ; elle ne s'est point établie à-la-fois, mais graduellement, à mesure du besoin ; elle est un élément indispensable dans la législation d'un État d'où les riches ont dépossédé les pauvres, et où ils n'ont pour vivre que le produit exact de leur travail.

Il est beaucoup plus difficile de découvrir la sagesse de la loi qui prohibe l'importation

des grains. Au premier coup-d'œil, il paraît qu'elle n'est due qu'au vif désir qui animait les propriétaires Membres du Parlement, de mettre leurs fermiers à même d'acquitter la rente de leurs baux. Si telle était leur espérance, ils l'ont accomplie au milieu des insultes du peuple et même de quelque chose de plus. Toutefois on peut alléguer, en faveur de cette loi, toute nouvelle dans l'histoire, des motifs d'une plus grande importance.

Il serait assez égal que des fermiers acquittassent ou n'acquittassent pas momentanément les termes dus aux propriétaires, parce que ces derniers, maîtres d'un gros capital, trouvent mille moyens de suppléer aux retards passagers qu'ils éprouvent par le non-paiement du prix de leur fermage. Ce genre d'accident arrive perpétuellement aux propriétaires, sans que la chose publique en éprouve le moindre inconvénient. Mais il n'en est pas de même de la cause qui oblige le fermier à retarder ces mêmes paiemens; parce que le fermier est placé dans une cathégorie absolument différente, et qu'il joue dans l'État un rôle tout autrement important.

Le fermier à rentes fixes contracte une

dette positive au moment où il signe son bail; il devient à-la-fois débiteur du propriétaire, auquel il s'engage à payer la rente de sa terre, et débiteur envers la terre, à laquelle il s'engage à faire les avances nécessaires à sa culture. Il n'a d'espoir de s'acquitter que sur des bénéfices nécessairement éventuels, puisqu'ils dépendent de la double combinaison du cours des marchés et de la beauté des saisons. Il serait donc possible, qu'une suite d'années malheureuses ou des importations démesurées de grains, pussent dévorer le capital industriel des fermiers et les ruiner tous à-la-fois; puisqu'ils sont tous débiteurs-nés. Ce danger est plus grand pour la classe des fermiers que pour celles de tous les autres négocians; parce qu'ils font tous le même commerce et qu'ils n'ont qu'une seule et même source de bénéfices.

Un danger pareil serait d'autant plus redoutable en Angleterre, que la totalité de son industrie agricole repose sur cette classe unique; et j'ajouterai, Monsieur, que c'est l'unique pays où ce danger puisse se réaliser. 1.° Parce que les produits de son agriculture sont très-homogènes et peu variés; ailleurs,

quand les blés ne réussissent pas, les vins dédommagent, etc., etc.; en Angleterre, il n'en peut être ainsi. Les fermiers sacrifient une grande partie de leur terrein à l'entretien des bestiaux et à la consommation ménagère de la ferme; ils réunissent tous leurs soins et leurs engrais sur la récolte du blé, pour laquelle ils préparent le sol pendant quatre ans : c'est leur denrée essentiellement vendable; si son prix s'avilit ou que la récolte manque, rien ne peut remplacer ce déficit. 2.° Le prix du blé peut d'ailleurs être extrêmement influencé par le commerce dans un pays tel que l'Angleterre. On n'a pas assez réfléchi que cette influence ne s'exerce pas sur la totalité du blé récolté dans un grand État, parce qu'il s'en consomme à domicile une grande portion; en Angleterre, elle est de la moitié; en France, des quatre cinquièmes. Ce n'est donc que sur la portion qui paraît sur les marchés que la concurrence du commerce agit en hausse ou en baisse. Dans un pays ouvert de toute part au commerce, où il possède, comme en Angleterre, des capitaux énormes et des moyens prodigieux de transports, il est certain qu'en di-

rigeant ses spéculations sur l'importation des blés, il pourrait maîtriser son prix et faire à l'agriculture une concurrence capable de ruiner les fermiers.

La loi par laquelle on a fixé un taux au-dessous duquel l'importation était prohibée, est donc une loi fort sage dans la situation où s'est placée l'Angleterre. Elle n'a pas seulement pour but de favoriser les capitalistes propriétaires, mais celui de conserver la classe des fermiers, entre les mains desquels la prospérité rurale de l'Angleterre repose seule aujourd'hui.

Tels sont, Monsieur, les avantages immenses de ce beau système d'économie politique. Je ne vous en ai pas dissimulé les inconvéniens, ou plutôt les dangers : car je m'exprimerai ainsi d'une manière plus exacte. Puisqu'en effet il n'a point d'inconvéniens tant que les rouages tournent sans frottemens, et le moindre accident dans leur jeu aurait des résultats effrayans. Mais jusqu'à ce que l'histoire en se déroulant découvre le péril, l'édifice social élevé sur ces fondémens frappe les yeux par son éclat. L'Angleterre remue et agite le monde entier par son mou-

vement ; elle l'alimente par le superflu de son travail, elle l'instruit par son exemple.

L'Italie plus modeste, laisse l'univers en paix. Elle se plaît à jouir des dons qu'elle a reçus de la nature. Elle favorise leur développement par un travail médiocre, mais par une industrie éclairée. Elle a conservé comme un héritage des Romains la division bornée de ses terres : fruit d'un système républicain et de la grande population de cette république, long-temps souveraine de l'univers.

L'ordre social des Romains fondé sur l'esclavage, laissa par sa chute l'Italie dépourvue de cultivateurs, et n'avait à offrir pour travailler les terres qu'une classe d'affranchis. Ils n'avaient aucun capital accumulé et ne pouvaient donner ainsi aucune sûreté aux propriétaires qui auraient voulu leur affermer leurs terres. Les propriétaires et les affranchis firent donc ensemble un contrat particulier, par lequel l'affranchi s'engageait à travailler la terre avec ses bras, pour en partager à la fin de l'année le produit en nature avec le propriétaire.

Ce genre d'administration, sur un petit

espace, n'accorde jamais assez de bénéfice à l'exploitant pour qu'il puisse accumuler un capital économisé. Les métayers n'ont donc jamais été en mesure de changer leur existence ni le mode de leur administration. Ils sont restés jusqu'à nos jours à l'état de métayers, et ils pourront y rester indéfiniment : car ils ne peuvent jamais s'enrichir, ni être expropriés ou ruinés, attendu qu'ils ne contractent jamais de dettes et ne se trouvent jamais débiteurs de personne.

Les métayers jouissent d'un domicile acquis par les clauses de leur bail ; et possèdent la moitié de toutes les denrées produites par le domaine dont ils exploitent les champs. Ils sont ainsi assurés d'une ample provision pour les besoins de leur ménage. Ils ont sans doute peu d'argent en maniement, et ne capitalisent jamais ; mais cette fortune leur serait d'un faible usage, puisqu'ils n'ont rien à acquitter. La terre, les propriétaires et l'État ne leur demandent que du travail, et ils l'accordent avec plaisir ; puisqu'ils ont un intérêt direct à en voir prospérer les fruits. A la vérité, et c'est le grand défaut de ce système, les métayers n'ont qu'un seul but,

celui d'exploiter dans l'année le domaine commis à leurs soins, de nourrir et de vêtir leur famille avec ses produits, et dès que ce but est atteint, ils peuvent chômer et se reposer. Car d'une part ils ne trouvent à leur portée aucun travail qui leur soit offert, et de l'autre ils parviennent à remplir leur tâche annuelle avec un travail presque toujours borné par l'étendue même du domaine. Il y a donc du temps et des forces perdues en Italie. Il y en a moins qu'autrefois, parce qu'elle fournit 300,000 hommes aux armées. Malgré cela, quoique les Italiens soient diligens et adroits, il se perd beaucoup de temps pour le travail, par la nature même de l'administration rurale.

Cette perte, qui paraîtrait énorme, si on pouvait la calculer, n'influe point sur la prospérité de l'agriculture ; parce que de toutes les branches d'industrie, c'est la première servie. Le cultivateur naît partout en foule, et il est toujours surabondant, partout où la législation ne le déplace pas. Ainsi en Italie le travail rustique emploie sans discrétion tous les bras dont il a besoin. Et les propriétaires intéressés à l'amélioration des

domaines, dont ils partagent les fruits, fournissent à ces améliorations les capitaux dont ils sont les seuls détenteurs.

C'est donc au-delà de l'agriculture et dans les classes industrielles que se fait sentir le défaut des bras que la culture conserve pour elle et le déficit du temps que ces ouvriers perdent. On ne trouve en effet qu'un petit nombre d'ateliers ouverts à l'industrie, ils sont clairsemés sur la surface de l'Italie. Les vastes bâtimens que la dispersion des moines avait vidés, et le bas prix du travail avaient engagé quelques hommes entreprenans à essayer d'y transplanter des fabriques. Elles ont toutes échoué et failli au bout de peu d'années. Cependant toutes les conditions requises pour le succès paraissaient s'y trouver. Locaux, bas prix, ouvriers intelligens, voisinage des matières premières, prime en faveur de la vente des produits; ces avantages ont été paralysés par le défaut et le peu de bonne volonté des ouvriers.

Cette manœuvre uniforme et assidue des ateliers, ce salaire toujours fixe qu'il faut gagner à la longue, cette privation des chances heureuses que le ciel semble promettre

au laboureur de l'heureuse Italie, ne pouvaient satisfaire leur imagination trop vive. Le cultivateur sait qu'il peut vivre avec le produit de sa métairie; elle lui assure d'abord son aliment, plus, l'espérance : ces deux moyens de fortune lui suffisent. Il est rassuré même contre les accidens malheureux qui le menacent par fois; parce que, dans ce cas, le propriétaire de sa ferme devient pour lui un patron bienfaisant, prêt à secourir sa misère, quoiqu'il en partage les fâcheux résultats.

La hiérarchie dans l'ordre de laquelle la population de l'Italie s'est classée, n'est pas la même que celle de l'Angleterre. Ici, il n'y a que peu de journaliers et un petit nombre de fermiers; la presque totalité de ses classes est répartie dans celle des métayers. Celle-ci contracte directement avec les propriétaires qui forment à peu près l'unique classe de capitalistes. Un cinquième de la population fournit seul les classes industrieuses et consommatrices. L'agriculture, au lieu de verser constamment un superflu dans les autres classes de la société, le retient au contraire. Il en résulte que, de proche en proche, toutes les classes s'absorbent, et il n'y a jamais,

comme en Angleterre, un superflu de population constamment vacant et toujours prêt à entreprendre, à s'embarquer, à émigrer.

Le nombre et le classement de la population sont, je crois, stationnaires depuis long-temps en Italie, et le seront long-temps encore; car rien ne menace cet ordre de choses, il peut continuer indéfiniment, sans donner aucune inquiétude à la législation. La classe nombreuse, la classe immense est toute logée, vêtue et nourrie à coup sûr et par la nature de ses moyens d'existence. Elle est répartie presqu'également sur la surface entière du pays. Elle est heureuse et de son insouciance, et de la beauté du ciel, et de la fertilité du sol. En revanche la classe industrieuse, quoique peu nombreuse, est souvent misérable. Elle est si malhabile que, malgré les circonstances les plus favorables, elle ne travaille pas assez pour que la nation puisse exclure les produits de l'étranger, et, du moment qu'ils se trouvent en présence des siens, ceux-ci n'en peuvent soutenir la concurrence. Dès-lors, les Italiens ont renoncé à manufacturer leur soie et leurs laines fines. On a essayé en vain d'y faire fabriquer leurs

moutons. Tout compte fait, ils préfèrent de vendre le superflu de leur produit brut, et d'acheter en échange les produits fabriqués dont ils ont besoin. Bientôt il ne restera plus en Italie que les artisans et les marchands en détail. L'agriculture devient leur unique fabrique, et pourvoit presque seule à alimenter la richesse publique de l'Italie.

On peut s'en convaincre en la parcourant. Par tout on voit de superbes campagnes et des villes en décadence. La dépopulation de ces dernières est certainement de moitié dès le milieu du 17.e siécle. Milan et Livourne sont les seules entre toutes, qui conservent leur ancienne prospérité; tandis qu'on voit Rome, Venise, Ferrare, Pise et tant d'autres se dépeupler, languir et tirer à leur fin.

Ni l'agriculture, ni l'industrie n'accumulent des capitaux par le bénéfice du travail; aussi vous entrevoyez, Monsieur, que l'esprit du système qui régit l'Italie, consiste dans l'économie des revenus obtenus par la rente des capitaux. Tandis que celui de l'Angleterre ne tend qu'à augmenter les bénéfices produits par le superflu du travail. Tout porte dans ces deux pays l'empreinte de ce ca-

ractère. Tout est profusion en Angleterre, parce qu'elle y est reproductive; tout est parcimonie en Italie, parce que les fortunes privées n'y ont point d'autre garantie de leur conservation. L'un de ces pays s'accroît toujours, l'autre s'efforce de se maintenir. Partout en Italie où les grands propriétaires n'ont pas usé d'une sévère économie, ils se sont promptement ruinés, et cela devait être, parce que les moyens de bénéfices sont à peu près nuls. C'est le sort actuel de la plupart des grandes maisons de Rome, sort inévitable, sans les précautions auxquelles le génie de la nation les dispose.

Sans doute qu'il a été un temps, temps de prospérité et d'agitation où l'Italie a joué sur la terre le rôle que l'Angleterre anoblit aujourd'hui. Dans ce temps, qu'on se plaît encore à citer sur les bords de la Brenta et de l'Arno, l'Italie servait d'entrepôt au commerce du monde, ses vaisseaux transportaient seuls en Europe les produits de l'Asie et les merveilles sorties des ateliers de Florence. Les Italiens donnaient alors à tous les peuples de l'Europe le dessin de leurs vêtemens et les formes de leurs parures. Alors aussi les

trésors de l'univers s'étaient accumulés dans leurs mains, ils étaient riches et puissans. Leur postérité doit être reconnaissante de l'usage qu'ils ont sçu faire de ces richesses; car ils les ont employées à l'ornement de leur patrie; ils l'ont embellie par des monumens immortels et des chefs-d'œuvre que les siècles n'effaceront jamais.

J'ai l'honneur d'être, etc., etc.

LETTRE VINGT-TROISIÈME.

Genève le 15 Novembre 1813.

Il y avait, Monsieur, un ancien adage par lequel on nous apprenait, que l'agriculture ne fleurissait, qu'en proportion du nombre des bras qu'on lui prodiguait. L'exemple de l'Angleterre a détruit cette opinion, avec la plupart des axiômes sur lesquels reposait l'ancienne économie politique. L'état social de l'Italie montre que l'agriculture peut, il est vrai, prospérer par l'effet de la surabondance des bras; mais on a su qu'elle pouvait s'en passer, et qu'il importait au contraire à la prospérité universelle de l'État, de réduire à son minimum chacune des classes laborieuses de la société. Cette réduction, opérée par la simple division du travail, élève au maximum le bénéfice produit par la masse du travail de chaque classe, en même temps qu'elle laisse constamment des bras disponibles, propres à être employés à chacune des nouvelles branches d'industrie dont les arts enrichissent la civilisation.

La classe des cultivateurs est la source d'où s'écoule ce superflu de population, destiné à alimenter toutes les autres branches d'industrie. Le système d'administration rurale, adopté dans chaque État, décide donc de la pente d'après laquelle la population s'y distribue. Elle s'écoule en Angleterre de l'agriculture vers l'industrie; en Italie, elle se concentre et se conserve dans l'agriculture. Il en résulte que l'Angleterre se régit par le système de l'accumulation perpétuelle des bénéfices du travail, et l'Italie par celui d'une conservation toujours stationnaire.

Ce double exemple nous apprend que la base sur laquelle repose l'économie sociale se trouve dans le principe élémentaire de la division des terres et du système de leur administration rurale, puisqu'elles décident de l'ordre hiérarchique dans lequel viennent se placer les différentes classes de la nation.

L'attitude générale que chaque nation adopte ou conserve, se trouve réglée par l'ordre hiérarchique qui s'y est établi. L'une est restée essentiellement agricole; elle abonde en produits bruts; elle solde avec leur valeur les objets fabriqués dont elle a besoin. L'autre

est essentiellement industrieuse; elle ramasse partout des produits bruts pour les mettre en œuvre, afin de les revendre avec le bénéfice de leur main-d'œuvre. Une troisième s'est adonnée à l'exploitation de l'Océan, parce qu'elle n'avait pas de terres à cultiver. Seule en Europe, la France, par sa position, son étendue et le génie de ses habitans, a voulu prendre le triple caractère qui distingue les peuples agricoles, fabriquans et maritimes. Elle n'a rien d'exclusif; aussi jusqu'à présent n'a-t-elle élevé que jusqu'à la médiocrité ses trois branches d'industrie. Elle est moins bien cultivée que l'Italie, moins habile manufacturière que l'Angleterre, et moins heureuse sur la mer que la Hollande.

Les événemens de ces dernières années ont contraint la France à renoncer, momentanément, à son système maritime, et il est hors de doute que son industrie manufacturière y a beaucoup gagné. Je ne doute pas qu'il ne fût fort heureux pour elle de ne jamais recommencer la lutte sur la mer; car elle ne sert qu'à détourner des capitaux que réclament l'industrie et l'agriculture, et, malgré ses efforts, elle restera toujours sur l'Océan

inférieure aux Américains, aux Hollandais et aux Anglais. Les grands, les vrais bénéfices ne proviennent jamais que des branches d'industrie dans lesquelles on excelle; parce que ce n'est que dans ce cas que la concurrence cesse d'agir, et qu'on obtient un privilége exclusif par un consentement universel.

L'expérience prouve qu'une nation peut prospérer en ne cultivant qu'une seule branche d'industrie; car nous voyons, avec une sorte d'étonnement, j'en conviens, que la population entretenue en Italie par le système agricole est égale à celle que l'Angleterre alimente par la réunion de l'industrie à l'agriculture. Sans doute que le système suivi en Angleterre a rendu ce pays plus opulent. Ce système sert avec énergie au développement de la civilisation universelle, en ajoutant sans cesse à la nomenclature des œuvres de l'industrie. La population italienne, en revanche, a mis, pour ainsi dire, un sceau sur les pages de son histoire, et il semble qu'en héritière fidèle, elle ne veut rien ajouter à la civilisation que ses ancêtres lui ont transmise.

Il est difficile de faire un crime aux Italiens

de leur fixité dans le système qui règle leur hiérarchie sociale; car en l'examinant, on y découvre de tels avantages, qu'ils ont dû réfléchir long-temps avant de le troquer contre un autre: il paraît même qu'au lieu de renoncer à ce système, il se renforce et s'établit chaque jour d'une manière plus exclusive.

Je crois devoir vous donner, Monsieur, une courte analyse du système sur lequel repose la hiérarchie sociale de l'Italie. C'est, en quelque sorte, une histoire privée de la nation Italienne qui ressortira de cette analyse; vous verrez figurer ainsi, dans ce tableau, les habitudes, les mœurs et les intérêts de chacune des classes de la population.

Elle se compose de cinq classes, qu'on peut ranger dans l'ordre suivant, savoir:

1.° Celle des cultivateurs (non-propriétaires).

2.° Celle des propriétaires (possidenti).

3.° Celle des négocians (mercanti).

4.° La classe industrieuse (artisans, fabricans, etc., etc.).

5.° La classe non-productive (salariés civils et militaires, clergé, etc., etc.).

1.° Je vous ai souvent dépeint, Monsieur,

les mœurs et les travaux de la classe champêtre qui habite l'Italie; j'aurai peu de choses à y ajouter.

Cette classe renferme à elle seule à peu près les quatre cinquièmes de la population, et s'élève ainsi à plus de 13 millions d'individus. Assurément il vaut la peine d'assurer leur existence et leur bonheur, et il m'a semblé que les institutions y avaient pourvu.

Cette législation n'accorde, il est vrai, à cette classe, aucune chance pour sortir de leur caste, et ne stimule ainsi nullement leur ambition. Elle ne leur promet point de trésors, et leur permet à peine une étroite circulation de numéraire; mais elle garantit aux métayers la jouissance gratuite d'un logement commode et la possession d'une subsistance abondante. Les cultivateurs à moitié fruits n'ont ainsi qu'une faible somme en maniement; mais ils n'ont jamais de dettes et ne connaissent pas les créanciers. Ils n'accumulent jamais de capitaux, et ne peuvent par conséquent sortir de leur état. Par là, ils sont délivrés à-la-fois des inquiétudes et de l'ambition. A leur place ils éprouvent un intérêt intime et perpétuel pour le travail auquel ils sont astreints. Ce

travail ne leur est point étranger; puisqu'ils n'attendent que la récolte pour en partager les produits. Il n'y a rien de machinal dans les ouvrages de leurs mains, parce que l'espérance et l'amour de la propriété viennent, chaque matin, ranimer le laboureur pour le distraire de ses fatigues. La jeune fille qui va cueillir à la rosée les feuilles du mûrier, pense déjà au mouchoir de soie dont elle pourra faire sa parure dans les jours de fête. Sa mère en teillant son chanvre, y voit le linge dont elle dotera son ménage; et le père de famille en se courbant sous les grappes qui pendent à ses treilles, songe déjà au vin dont il va réjouir ses vieux ans.

Vous voyez, Monsieur, que l'effet immédiat de la subdivision des terres et de l'administration à moitié fruits, a été celui de faire participer 13 millions d'individus aux impressions qui appartiennent à l'amour de la propriété; impressions souvent mêlées de peines, mais qui ont été néanmoins un objet d'ambition dès les premiers temps du monde.

Il faut bien qu'il y ait du bonheur dans cette vie mêlée d'insouciance et d'espoir, puisque les cultivateurs répugnent à la quitter.

Ils n'ont que la peine du travail; toutes les charges de la propriété concernent le propriétaire. Celui-ci est obligé, par son intérêt même, de venir au secours de son métayer, lorsqu'il a éprouvé des chances fâcheuses. Ces secours ne sont pas des aumônes, mais des encouragemens au travail, ou des amé- liorations au domaine : ce sont des secours pour l'année suivante, dont l'agriculture s'enrichit annuellement.

2.° Je réunirai, Monsieur, les propriétaires de tout le sol de l'Italie en une seule cathégorie, bien qu'elle soit partagée en bourgeoisie et en noblesse. Mais comme la noblesse ne joue dans l'ordre social aucun rôle particulier, et qu'elle n'a d'autres avantages que ceux de la fortune et de la propriété, je crois devoir la confondre avec cette portion de la bourgeoisie qui jouit des mêmes bénéfices.

Lorsqu'il y avait encore des républiques oligarchiques en Italie, le patriciat y formait une caste, distinguée par du pouvoir et des priviléges; mais depuis la chute de ces États, ces familles sont venues, comme toutes les autres, se confondre dans la classe universelle des possidenti.

Ce passage de la noblesse dans la roture, opéré par la révolution, a été rendu à peu près insensible en Italie. On doit l'attribuer à trois circonstances, qui ont placé la noblesse, vis-à-vis du peuple, dans des rapports fort différens de ce qu'ils étaient en France. La noblesse avait peu de chose à perdre en Italie, parce qu'elle ne jouissait à peu près d'aucun privilége, si ce n'est dans l'État de Naples. La partie du peuple qui dépendait d'elle, c'est-à-dire les cultivateurs, n'était point avec elle dans les rapports du vassal au seigneur, mais dans ceux du métayer au propriétaire. Ces rapports ne sont jamais hostiles, mais toujours bienveillans, puisque leurs intérêts sont sans cesse mis en commun. Le métayer, ainsi que M.r de Barante l'a observé dans la Vendée, le métayer n'avait rien à gagner à la révolution; elle ne lui prenait et ne lui donnait rien. Il n'en est pas resté moins attaché au noble, parce qu'il ne l'avait jamais considéré comme tel; mais seulement comme le propriétaire de sa ferme.

Enfin, Monsieur, il y a dans la noblesse italienne quelque chose qui appartient aux mœurs nationales et qui lui a été favorable:

dans la révolution. Son extérieur ne la distingue pas du reste de la nation. Il ne s'est jamais formé dans la langue ni dans les mœurs de l'Italie, cette finesse d'expression, ni cette recherche dans les convenances sociales dont les hautes classes de la société offrent en France un modèle parfait. Ces nuances sont inconnues en Italie; tout le monde s'y exprime de même; il n'y a qu'une manière de se saluer, de s'aborder: on n'y soupçonne pas trop qu'il y ait différentes mesures dans les convenances de la société. Ces impressions indéfinissables se noient dans une teinte uniforme et qui nous paraît un peu familière.

Il n'y avait ainsi rien de désobligeant dans les rapports de la noblesse avec la roture. Celle-ci ne savait pas mauvais gré à la noblesse d'être noble; elle était accoutumée à lui donner des titres qu'elle regardait comme une partie de sa propriété; elle ne les lui a point refusés; et lorsque la révolution a forcé tout le monde à s'appeler citoyen, on a appelé les nobles citoyens marquis, afin de satisfaire à-la-fois à la loi et à sa conscience.

La hiérarchie sociale ne peut donc pas te-

nir compte de la noblesse pour en faire une classe à part; parce qu'elle se confond entièrement dans celle des possidenti. Il faut, en revanche, sortir de cette classe le clergé régulier, qui, avant la révolution, y occupait une grande place comme propriétaire mainmortable. Cette nature de biens a été, à peu de chose près, vendue en totalité; les possidenti laïques se sont augmentés d'autant.

Les capitaux immeubles de la nation sont ainsi dans les mains d'une seule classe de sa population. Le revenu des propriétaires ne s'acquitte pas en argent, mais en denrées, puisqu'ils partagent les fruits de la terre avec les métayers. Les possidenti ne considèrent pas leurs terres comme des capitaux à rentes fixes, mais comme un bien dont le revenu varie suivant la chance des saisons et le cours des marchés. Ils sont constamment intéressés dans tous les accidens de la culture; et, au lieu de rester étrangers à leurs domaines, ils y portent des soins continuels, seule occupation de la plupart des propriétaires d'Italie.

Leur part au revenu des terres est supérieure à celle qu'ils obtiendraient par des rentes fixes; car celles-ci ne s'élèvent, nulle part,

à la moitié du produit brut. Presque tous les propriétaires viennent manger ce revenu dans les villes; c'est une conséquence naturelle de la subdivision des domaines et de leur petitesse. En Angleterre, il est heureux que les propriétaires aient l'habitude de vivre dans leurs terres, pour alimenter la population champêtre: parce que les villes y sont assez peuplées par l'industrie; elles seraient désertes en Italie si les capitalistes ne se réunissaient pas pour y séjourner. D'ailleurs leurs goûts et leurs mœurs les éloignent de l'habitation des champs. Ils se contentent de parcourir leurs métairies comme un but de promenade et d'intérêt. Alors ils s'informent de ce qui concerne l'aménagement du domaine et le bien-être du métayer. Ils font réparer sa demeure, ou nettoyer un canal, et marquent leur présence par quelque don, ou quelque bienfait.

Après les récoltes, c'est au fattore à visiter la métairie pour en faire le partage. Le métayer est tenu de conduire à la ville la portion du maître. On l'enferme dans les vastes magasins réservés à cet effet dans le palazzo. Le propriétaire attend alors les marchands,

pour vendre en masse le produit de ses différens domaines.

Leur rente est variable, et de plus elle supporte les impositions, les cas d'ovailles, les réparations, etc. Il faut par conséquent que le propriétaire soit économe, afin d'avoir toujours un fonds de réserve: car s'il est obligé d'emprunter pour couvrir ses pertes, il est perdu en peu d'années. Une dette n'est rien en Angleterre, elle est mortelle en Italie. Les propriétaires s'y ruinaient souvent autrefois, par une ostentation déplacée. Elle consistait surtout en une valetaille aussi sale qu'inutile. On y a renoncé, et de toute cette vieille splendeur il ne reste en Italie que l'abus des équipages. J'ai vu de chétives petites villes où trente méchantes voitures venaient figurer au cours, traînées par des haridelles.

L'usage immodéré des voitures n'est pas regardé en Italie comme un luxe, mais comme une chose de première nécessité. Chaque pays a, de la même manière, un objet spécial de dépense et d'affection, qui ne prend le nom de luxe que là où il n'est pas en usage. Tel homme en France ne va qu'en fiacre et pos-

sède un mobilier précieux ; en Italie il irait en carrosse, et n'aurait, pour s'asseoir, que quatre chaises de paille : car nulle part les appartemens ne sont aussi démeublés qu'en Italie. Dans les pays chauds, les appartemens n'occupent pas une aussi grande place dans les habitudes de la vie.

La fortune des capitalistes est ainsi très-solide en Italie, et ils ont sur sa conservation une parfaite sécurité; mais leur revenu a besoin d'être économisé. Le génie de la nation se prête volontiers à l'économie ; mais il en résulte, dans l'ordre social, des conséquences nécessaires : c'est-à-dire qu'il y a peu de consommations, peu de bénéfices et peu de pertes.

Cette analyse nous amène, Monsieur, à traiter une grande question d'économie politique. Elle paraît pouvoir aujourd'hui se résoudre par l'expérience ; savoir si la destruction des couvens a réellement apporté dans la prospérité publique les bénéfices annoncés par les économistes du 18.ᵉ siècle.

Ils se fondaient dans leurs prédictions sur l'exemple des États protestans, dans lesquels les richesses s'accumulaient en effet plus que

dans ceux qui suivent le culte catholique. Mais ils n'ont pas fait assez attention, qu'outre la dispersion des moines, la réformation avait supprimé cinquante fêtes, bénéfice énorme pour le travail. Secondement, la réformation avait amené presque partout, avec elle, un changement dans les institutions économiques dont l'industrie avait profité.

L'expérience concernant la destruction des couvens s'est faite depuis beaucoup d'années, et je crois pour toujours, en Italie et en France. On peut déjà en apprécier les résultats. Ils sont assez curieux.

En Italie ils ont été absolument nuls. Les mainmortables administrent leurs nombreux domaines de la même manière que tous les autres propriétaires. Les mêmes métayers y sont restés, ils ne les cultivent ni mieux ni plus mal. Ils acquittent la rente à un nouvel acquéreur, voilà tout. Les bâtimens destinés aux cloîtres tombent en ruines pour la plupart, faute d'avoir trouvé un emploi quelconque. A la vérité, la caste des possidenti s'est accrue d'une foule de petits capitalistes sortis des rangs du commerce ou du barreau; mais cette mutation a été plutôt nuisible qu'a-

vantageuse à l'État, puisque, par une seule loi, on a démonétisé tout le capital appartenant aux mainmortables, pour le remplacer par un capital égal, qu'il a fallu retirer de la circulation où il alimentait l'industrie, pour le fixer dans la possession des terres.

A l'égard du grand bénéfice que la société devait retirer du retour des moines dans ses rangs, il a été compensé jusqu'à présent; car la conscription a absorbé bien plus d'hommes que les couvens.

En France, les choses ne se sont pas passées tout-à-fait de même; on n'a pas eu besoin de retirer de la circulation un capital précieux, pour faire l'acquisition des domaines nationaux. Ils se sont vendus à vil prix, et se sont payés avec des assignats, devenus si communs que tout le monde en avait à ne savoir qu'en faire. Ils ont été placés dans ces acquisitions, et on a trouvé ainsi un moyen fort heureux de capitaliser cette valeur éphémère.

A la place des moines, dont le nombre, fort restreint, est allé se noyer dans les rangs de la société, il s'est établi une foule innombrable de propriétaires, dont la plupart cul-

vivent avec leurs bras, et pour leur compte. Ils appartiennent à cette classe de cultivateurs propriétaires, si nombreuse en France, mais entièrement inconnue en Angleterre comme en Italie.

Il est probable qu'avec le temps, ces familles feront jouir l'État de la prospérité qu'elles trouveront dans leurs nouvelles fortunes; mais jusqu'à ce jour, elles n'ont rien fait encore pour l'amélioration de la culture. Les propriétés nationales n'ont pas acquis assez de crédit dans l'opinion, pour avoir pu attirer à elles le capital industriel dont elles ont besoin pour leur entière mise en valeur. On s'en aperçoit partout en parcourant la France. Elles sont négligées, les bâtimens mal soignés, les clôtures démolies, les vergers dépourvus de jeunes arbres, les vignes taillées en ruines. Partout on voit que les acquéreurs se sont hâtés de jouir. C'était une conséquence naturelle des conditions sous lesquelles ils achetaient.

Enfin, Monsieur, il m'a paru incontestable que depuis vingt ans les acquéreurs laïques cultivent moins bien ces terres qu'elles ne l'étaient par les mainmortables.

Lors même que le temps qui porte à tout son éternelle prescription, aura donné aux acquéreurs une pleine sécurité, je doute que la classe des cultivateurs propriétaires apporte dans la culture de ces terres d'utiles améliorations: tout lui manque pour y parvenir, intelligence et capitaux. Ces petits cultivateurs sont placés dans un pays, comme des bornes destinées à arrêter le cours des innovations et à prévenir toute amélioration dans l'agriculture.

Il y en a eu cependant une notable en France, elle ne peut être mise en doute; mais elle est due en entier à des hommes déplacés par la révolution, dont les loisirs et les peines se sont exercés sur l'agriculture. Ils en ont répandu le goût de proche en proche, au moyen du succès de leurs expériences; mais, encore une fois, je ne crois pas que cette amélioration soit due à la dispersion des domaines nationaux dans le capital de la nation.

Ce à quoi elle a été utile, c'est à l'emploi que l'industrie manufacturière a su faire des bâtimens délaissés par les couvens. Elle s'y est logée commodément et à bas prix. Les succès obtenus par cette industrie sont dus, en grande partie, à cette circonstance.

3.° Les Italiens désignent par le nom de *mercanti*, toutes les personnes occupées d'un genre quelconque de commerce; c'est-à-dire, les banquiers, négocians et marchands en détail.

Le commerce a toujours pour dernière limite la masse de la consommation locale; à moins qu'il ne se place de manière à jouir des avantages que procurent les entrepôts. La consommation est bornée, dans un pays d'économie, tel que l'Italie, surtout lorsqu'il a perdu le privilège de servir d'entrepôt. Cependant, comme on vend au-dehors le superflu des denrées brutes, et qu'on achète, en revanche, les objets fabriqués dont on a besoin, il se fait dans les ports un assez grand échange de marchandises.

Le commerce est singulièrement sûr et facile dans les ports de l'Italie. Il consiste à échanger, contre des denrées coloniales et des objets de fabrique, d'après un tarif, assez peu variable, les blés, les riz, les huiles, les soies, les laines et le coton, dont le superflu s'exporte. Les capitaux gagnés par le commerce viennent se placer à mesure, en acquisitions de terres. La caste des pro-

priétaires prenant rang avec celle des négocians, il est tout simple que le but de ceux-ci soit de s'y introduire, au moyen de la fortune qu'ils viennent d'accumuler. L'agriculture attire toujours tout à elle en Italie : c'est pourquoi elle y est seule florissante.

4.° La classe des gens qui vivent du travail industriel, est en général pauvre. Elle habite principalement les villes. Elle y trouve pour mesure de son travail, celle des besoins des consommateurs. Ces besoins paraissent aller chaque jour en diminuant ; si on en juge par la dépopulation de la plupart des villes et par la perte de plusieurs genres d'industrie, que chaque année signale : car la pauvreté et la dépopulation des classes industrieuses marchent dans la même proportion. Ce qu'on a quelque peine à comprendre, c'est le motif pour lequel tous ces ouvriers, nés avec tant d'intelligence et d'adresse, sont devenus malhabiles, inepts et sans invention. On ne peut l'attribuer qu'au déclin général des arts industriels en Italie. Lorsque la décadence est parvenue à un certain point, l'émulation se perd avec l'espérance et le courage. Lorsqu'au contraire,

l'industrie est croissante comme en Angleterre, on est surpris chaque jour des progrès inattendus que font tous les arts économiques.

La plupart des voyageurs ont jugé de la prospérité de l'Italie par la vue de cette classe, qui frappait leurs yeux dans toutes les villes qu'ils ont habitées. Ils ont d'après cela représenté l'Italie comme une contrée que sa décadence allait rayer du nombre des nations, et ils n'ont pas craint de l'assimiler à l'Espagne. Ces voyageurs n'avaient ni examiné ses campagnes, ni étudié les bases de son système social; car ils auraient vu, qu'en se retirant des villes, sa prospérité se plaçait uniquement dans son agriculture.

Mais c'est une erreur dans laquelle les étrangers, qui ne voyent que les villes, doivent tomber facilement. Il faut une plus profonde recherche pour découvrir les trésors secrets des nations que pour apercevoir leurs plaies.

5.° On comprend dans la classe non productive, tous les salariés de l'état, civils et militaires, le clergé, les gens de loi, etc. etc. Le rang qu'ils occupent dans la société est

sans doute bien différent; mais vis-à-vis de l'économie politique ces divers emplois placent sur la même ligne ceux qui les remplissent.

Dans cet ordre, le clergé qui occupe en Italie une des premières places, a été infiniment réduit par la révolution, pendant que les militaires étaient fort augmentés. L'Italie en a mis à la fois 300,000 sous les drapeaux, dont 80000 du royaume de Naples, 80000 de celui d'Italie et 140,000 de l'Italie française. Cette armée qui paraît immense, ne s'élève pourtant pas au deux pour cent de la population totale. Toutefois la formation de cette armée et les chances qu'elle a courues, sont le plus grand évènement historique qui ait agité l'Italie depuis deux siècles, et c'est celui dont les conséquences peuvent être les plus graves.

En effet, un spectacle singulier a été celui de voir la nation italienne décréter en même temps la suppression des couvents et la formation d'une armée. On a été également surpris de la facilité avec laquelle les lois militaires se sont exécutées, et les meilleurs soldats de l'univers ont rendu hommage à la

manière dont les Italiens ont paru sur les champs de bataille.

Les forces viriles des nations sont à peu près les mêmes chez les différens peuples et sous tous les climats. Mais il faut les mettre en action par l'ébranlement de l'imagination, des intérêts et des passions. Cette impulsion est d'autant plus facile à donner qu'il y a dans l'homme un instinct d'imitation, qui agit à son insçu, d'une manière contagieuse et dont la communication est aussi rapide qu'inattendue. J'étais en Italie en 1791, et personne alors n'eût osé soupçonner qu'elle fournirait, dix ans plus tard, 300,000 soldats. Le prophète qui l'eût annoncé aurait, à juste titre, passé pour insensé, et cependant nous avons vu réaliser ce phénomène. Sa conséquence nécessaire sera de recommencer pour l'Italie une nouvelle phase, dont l'histoire ne sera écrite que dans les siècles prochains.

Le clergé toujours dévoué au maintien des anciennes institutions; parce que c'est le rôle des hommes qui ont plus de vertus que de passions : le clergé a su allier en Italie la soumission avec la dignité. Il a suivi avec constance la route que lui avoit tracé

le Pontife, dont le grand caractère a brillé dans les fers, plus encore que sur le trône.

Les gens de loi abondent en Italie. C'est la conséquence du voisinage de tant de petites souverainetés, celle de la subdivision de tant de petits domaines. C'est la conséquence surtout de l'établissement de tous les systèmes de canaux, qui traversent dans leur cours tant de propriétés diverses. Ces beaux systèmes d'irrigation ont pour unique inconvénient, celui d'être la source d'une multitude de procès.

Vous concevez d'ailleurs, Monsieur, comment un grand nombre de propriétaires riches et désœuvrés, doivent se plaire à suivre et à soigner des procès. C'est une occupation aussi attrayante que bien d'autres. Elle a eu de tout temps ses amateurs, et plus en Italie que partout ailleurs: parce qu'elle s'accorde en tous points avec le génie de la nation.

Les gens de loi ont éprouvé en Italie une crise à peu près pareille à celle qui a eu lieu autrefois dans la tour de Babel; mais ils s'en sont mieux tirés. En 1808, si je ne me trompe, il parut un décret qui ordonnait aux jurisconsultes des départemens au-delà des

Alpes, d'écrire et de plaider en français, et cela dans les vingt-quatre heures. Il n'y avait pas à balancer, car ce n'était pas une affaire de choix. C'était dire au paralytique : prends ton petit lit et marche. En effet, les avocats parlèrent français; mais je vous laisse à penser de quelle manière? ils mêlaient l'italien, le latin, les genres, les cas et les terminaisons; jamais il n'y eut jargon pareil. Cependant, les plaideurs italiens sont arrivés ainsi, tout en se désespérant, jusqu'au bout de l'année, et les affaires n'en ont pat été beaucoup plus mal.

Je viens d'examiner avec vous, Monsieur, les principaux traits de l'histoire des cinq classes, dans lesquelles nous avons partagé la population de l'Italie.

Vous avez pu remarquer que, s'il n'y en a aucune qui promette à l'état de grandes sources de bénéfice, il n'y en a aucune dont la position critique puisse, comme en Angleterre, donner de l'inquiétude au législateur. Chacun des individus qui composent ces castes, ont une place marquée et une existence assurée. Les deux ordres les plus nombreux, ceux des propriétaires et des

cultivateurs ont pour fortune tous les produits de la terre. Ils en jouissent à coup sûr, les uns par le droit de la possession, les autres par celui qu'ils acquièrent par les clauses de leur bail. Le sort de ces deux clauses est assez avantageux, pour que l'une attire à elle tous les capitaux, et que l'autre retienne tous les bras.

Les castes industrieuses tendent généralement à diminuer. Plus l'industrie se perfectionne dans les pays étrangers, et plus leur concurrence devient funeste à celle de l'Italie. Cet effet a été constant depuis deux siècles, et il ne reste plus guère en Italie que cette industrie locale, dont les produits ne peuvent se transporter, et sont indispensables à la commodité de la vie.

L'Italie est devenue ainsi depuis deux siècles un pays essentiellement, je dirai même uniquement agricole. Il ne faut plus la considérer que sous ce rapport, dans l'économie générale de l'Europe. Peut-être faut-il, sous le rapport politique, la considérer également sous un nouveau point de vue. Peut-être faudra-t-il sortir, avant peu, la nation Italienne de sa nullité historique,

pour la ranger dans le nombre des peuples qui s'illustrent dans les annales du monde.

Il n'y aurait rien à cela de singulier, ni d'étonnant. Rien n'empêche que la nation Italienne ne grandisse de nouveau : car il n'y en a aucune que le ciel ait autant favorisée. Elle participe à la prudence des orientaux comme à la mobilité des peuples européens. Aucune n'a reçu au même degré le génie imitatif par lequel on exprime le mouvement des passions et les beautés de la nature. Il n'en est aucune qui ait conçu et développé aussi heureusement les traits qui élèvent et qui honorent le caractère de l'homme.

N'est-ce pas aux Italiens que l'Europe a dû les deux âges, où la civilisation a répandu son influence sur elle? N'oublions-nous pas beaucoup trop qu'ils ont été autrefois citoyens de Rome? N'est-ce pas également eux qui, dans le 15.e siècle, ont redonné à cette Europe les modèles de tout ce qu'elle possède encore de sublime et de gracieux. Dans ces derniers temps, les Italiens sortis d'un long sommeil, se sont réveillés au nom de la gloire et de l'indépen-

dance nationale. Leurs actions ont été plus grandes que les sentimens qu'on leur supposait.

Les espérances qu'ils avaient conçues ne se sont point encore réalisées : parce qu'il n'y a rien de si difficile que de soulever tous les intérêts qui reposent sur l'Etat social d'un peuple ; mais le nom de l'Italie est sorti de l'oubli, et c'est un grand pas pour une nation qui aspire à s'anoblir.

J'ai cherché, Monsieur, à vous décrire l'aspect champêtre de l'Italie, ainsi que les procédés au moyen desquels on en exploite les terres. J'ai essayé d'en indiquer les conséquences sur l'Etat politique et social de cette contrée. Je n'avais aucun autre but, et si vous estimez que je l'aie atteint, vous me donnerez sur ce travail, une satisfaction que je suis loin de sentir.

J'ai l'honneur d'être, Monsieur, etc.

LETTRE VINGT-QUATRIÈME.

Florence, le 10 Octobre 1816.

Les peuples ne devinent pas mieux leur avenir que les individus. L'histoire leur rend compte après coup de ce qu'ils ont été et c'est pourquoi sa lecture ne leur donne guère que des regrets. S'il en est une surtout qui doive inspirer du découragement, c'est celle de l'Italie moderne. L'écrivain dont la plume éloquente vient d'en tracer le tableau, y montre partout un peuple qui n'a pas sçu faire sa destinée.

Les nations, cependant, sont rarement coupables en masse. Car les fautes d'une génération proviennent des torts des générations précédentes : parce qu'elles se lèguent en héritage leurs habitudes, leurs opinions et leurs lois. L'être en naissant respire cet atmosphère, ses sentimens s'en imprègnent et la civilisation ne peut se mouvoir ainsi que sous la double influence du passé et du présent.

De là vient qu'il n'y a jamais de concert unanime entre un peuple entier pour changer d'un commun accord tout le système de la civilisation sous lequel il existe. Ces grandes anomalies de l'espèce humaine ne peuvent être provoquées que par le ravage des conquêtes, le désespoir des peuples ou le fanatisme religieux.

Les Romains, en cessant d'exister en Italie, laissèrent à leurs descendans la profonde corruption qui les avait livré sans défense au glaive d'Odoacre. Ces descendans laissèrent envahir par les Barbares cet antique séjour de tant de gloire; sans songer à leur résister: parce que l'habitude des résistances était passée.

Les Barbares établirent leur domination sur l'ancien territoire des Romains et en bannirent la civilisation; parce qu'elle n'était pas à leur portée. Ils y établirent pour système politique une oligarchie militaire, c'est-à-dire le système de leurs armées et le seul qu'ils connussent.

L'Italie fut ainsi morcelée entre les chefs des peuples qui l'avaient conquise. Le hasard et la force présidèrent seuls à ce partage.

L'oligarchie féodale sut former en France un lien fédéral, et ce lien seul a conservé l'unité de ce royaume. Les chances de l'Italie n'ont pas été les mêmes ; les chefs des Barbares, en devenant souverains, ne surent ni s'allier, ni s'unir. Féroces et jaloux, ils divisèrent leurs intérêts et souillèrent le sol de l'Italie par leur brutale tyrannie.

La protection, qu'un parti d'entr'eux chercha dans l'étranger, la honte dont ils accablèrent la nation, formèrent à la fin cette alliance, dont la postérité respecte les nobles intentions. Les Guelfes voulurent rendre à leur patrie son indépendance et sa gloire. Tout ce qu'il y avait de souvenirs, tout ce qu'il y avait de généreux s'unit en Italie dans le même dessein. Il n'eut pas un succès complet ; mais en créant une opposition, il montra un nouveau but aux efforts du peuple.

Ce mouvement changea le système politique de l'Italie. L'amour de l'indépendance, s'il n'y créa pas une nation, y créa des républiques et ces républiques y rappelèrent la civilisation.

Modèles de l'Europe, ces états orageux,

mais libres, obtinrent par leur industrie le monopole du commerce. Ils accumulèrent d'immenses richesses et ces richesses à leur tour leur ont permis d'élever ces monumens dont la grandeur nous étonne.

Aucune époque n'a produit à la fois tant de choses que ce siècle où la civilisation ressortit de ses cendres. Tout étoit prêt pour la recevoir. Les caractères avaient pris de la hardiesse dans les orages politiques. L'imagination s'en était nourrie et le génie des arts revenait dans sa patrie avec les douleurs d'un long exil et les délices du retour.

On a dû croire alors que l'Italie resterait la métropole du monde et qu'elle y dominerait par son influence classique ; si elle n'y régnait plus par les armes. Mais ses peuples ne surent pas adopter la civilisation des mœurs ; ils ne prirent que celle qui provient de l'esprit et des talens. Or, il y a dans cette espèce de civilisation quelque chose de séduisant et d'efféminé qui a perdu la Grèce et perdu l'Italie.

Les plus belles conceptions y sont restées sans résultat : parce que les Italiens manquèrent de la force morale qui devait les

exécuter. Ils oublièrent qu'entre les métaux le fer est le plus noble et l'argent le plus vil. Dès-lors ils n'ont pu ni s'unir par un mouvement généreux, ni résister aux peuples dont la civilisation se bornait encore à l'art de faire la guerre. Leur territoire a servi de théâtre à l'ambition de ces peuples, et la politique italienne n'a consisté qu'à les opposer artistement les uns aux autres.

C'est ainsi que l'Italie a manqué jusqu'à nos jours l'occasion de réunir ses forces pour en imposer à l'Europe. Elle n'a servi qu'à lui montrer l'exemple d'une civilisation, dont les peuples du Nord se sont emparés, pour l'appliquer à la fois aux arts et aux mœurs, à l'étude de la raison, comme à celle de la poésie.

Ce double empire a valu aux peuples qui habitent le Nord de l'Europe une supériorité décidée sur ceux du Midi. Parce que les peuples du Nord n'ont pas borné leur culture à parer leurs demeures, ni à orner leurs temples ; ils ont donné de la grandeur à leur caractère national, en portant la lumière jusqu'aux sources des superstitions qui dominent l'esprit humain.

La réformation a été la suite de cette marche de la civilisation, des nations entières ont embrassé ce système. Il est à croire que la réformation, c'est-à-dire l'introduction de l'esprit philosophique dans l'examen des secrets de l'univers, aurait étendu son influence jusque chez les peuples méridionaux, si d'une part leur civilisation morale eut été plus avancée et de l'autre si Charles-Quint et Philippe II n'eussent pas inventés un système politique propre à retenir ces peuples dans une interdiction morale.

L'Église unit alors sa politique à celle des Souverains, pour mettre en commun leurs forces ; puisqu'ils étoient menacés par le même danger. Cette alliance à eu pour but de prévenir l'essort des peuples en les isolant de toute nouvelle acquisition de lumières et de pensées. Ces principes ont servi pendant deux siècles de règle à la politique et s'il eût été possible de les défendre contre l'invention de l'imprimerie et la spontanéité de l'esprit humain, on eut, sans doute, prolongé indéfiniment l'interdit que les Rois d'Espagne avaient jeté sur le midi de l'Europe.

L'Italie divisée entr'elle et subjuguée par les étrangers, sans métropole et sans unité, a passé, sans s'en apercevoir, de l'époque brillante où les factions, les arts et l'imagination relevaient sa gloire à l'époque de paralisie que la politique ultramontaine avait préparée, pour la préserver de la contagion de la philosophie et de la morale. Dès-lors, cette belle Italie n'a gardé pour parure que des souvenirs et des collections. Elle avait mis son orgueil dans le passé et son repos dans le présent.

On est constamment frappé de la discordance qui existait entre le génie naturel des Italiens et le caractère national qu'ils s'étaient peu-à-peu formé. On ne peut expliquer ce désaccord que par l'invariable fixité des institutions qu'on leur avait données, et par l'isolement où leurs Gouvernemens étaient parvenus à les placer.

Les usages de la vie s'étaient modelés sur ce principe d'uniformité et le temps leur avait imprimé un caractère sacré. C'était une espèce de devoir pour les Italiens de faire chaque jour la même chose ; car la considération publique s'était attachée à cette

symétrie, parce que la considération porte en soi quelque chose d'empesé, qui se plaît dans l'uniformité.

Mais cette noble fixité dans les usages et les opinions a banni en même temps de l'Italie l'imagination, les arts et l'industrie : car les talens n'ont rien à enfanter là où l'on ne veut rien de neuf ; et toute l'Italie fut plongée dans une langueur orientale, aussi dépourvue d'impulsion que de résistance.

Les orages politiques qui viennent en dernier lieu d'agiter l'Italie, ont rompu le charme des vieilles habitudes. Ils ont donné de nouveaux intérêts au peuple et lui ont ouvert des relations avec le reste du monde. Son sort a été débattu sur le plus grand des théâtres, qui ait jamais été offert aux chances des combats. L'issue n'en a pas été heureuse et l'Italie a manqué, pour la vingtième fois, l'occasion de recommencer son histoire.

Mais la civilisation arrêtée pendant deux siècles, s'est remise en marche et il n'y a plus d'Hercule assez fort pour l'étouffer. Elle produira ses fruits et cet arbre de science ne demande plus qu'une bonne culture pour y prospérer.

Il est à craindre que l'Italie en prenant un nouvel essor ne se borne, comme la Russie, à imiter une civilisation déjà faite, au lieu d'en créer une à son usage. Ces civilisations transplantées privent les nations de leur sève et de leur originalité. Il y a aujourd'hui en Italie bien plus de traductions que de créations, et le devoir des hommes supérieurs est de s'opposer à cette tendance imitative.

Mais ces hommes supérieurs dont s'honore leur patrie, vivent isolés sous des gouvernemens divers, sans métropole et sans alliance entr'eux. Ils ne peuvent point former de tribunal pour apprécier les œuvres du génie ou de l'imagination. Aujourd'hui cependant la civilisation se propage par des écrits bien plus que par des modèles ; les écrits sont ainsi d'une haute importance, et pour former de bons écrivains il faut de bons critiques. Or, la critique en Italie n'est plus qu'une satire, parce que les critiques ne sont que les œuvres d'écrivains solitaires, qui se constituent juges sans en avoir reçu le mandat par l'opinion publique.

Il n'y a rien de vrai ni de solennel dans

ces satires ; elles manquent leur but par leur exagération même ; elles immolent également les sciences, les lettres, le théâtre et les arts. Il importe donc avant tout de créer en Italie le Jury, auquel elle donnera le droit d'exercer la justice dans le domaine de l'imagination.

Il existe en Suisse des institutions littéraires et scientifiques, qui n'ont ni le nom, ni l'éclat des académies ; mais qui sont conformes à l'esprit de cette association de Républiques. Ces institutions libérales, quoiqu'innocentes, sont peu connues ; parcequ'elles sont modestes. Mais leur influence se fait déjà sentir dans leur patrie et travaille doucement à l'œuvre de sa civilisation.

La Suisse morcelée en vingt-deux Etats ne peut avoir ni chef-lieu, ni métropole. Elle n'a d'unité que par son lien fédéral et par ce nom de Suisse que les habitans des Alpes ne prononcent jamais sans un battement de cœur. Aussi les hommes qui cultivent aux pieds de ces montagnes, les arts ou les lettres, n'ont-ils point fondé de souverainetés littéraires ; mais ils ont formé entr'eux des alliances libres et fédérales, où

ils mettent en commun leur amour pour la patrie et l'offrande de leurs travaux.

Ces alliances ne portent que le nom de Sociétés. Elles n'ont point de résidences fixes, mais des assemblées périodiques plus ou moins rapprochées. Le lieu de cette assemblée varie chaque année, comme celui des conseils nationaux chez les peuples nomades. Elles parcourent ainsi l'un après l'autre, tous les points de la patrie. Là se réunissent pour quelques jours tous les artistes ou lettrés qui font partie de la Société.

Tantôt ce sont les peintres, dont le pinceau sait imiter les paysages des Alpes, qui se rassemblent dans une de leurs vallées. Chacun d'eux apporte avec lui son meilleur ouvrage. Ces tableaux restent exposés pendant cet intervalle. Ce tems suffit pour en apprécier le mérite ou les défauts. Et ce jugement porté par l'ensemble des artistes en impose comme l'opinion publique et comme elle aussi il afflige, mais n'offense pas.

On voit ailleurs arriver au rendez-vous les savans qui cultivent les sciences naturelles. Chacun d'eux y apporte le tribut de ses recherches. Ils les présentent sans os-

tentation ; mais avec le désir d'obtenir en échange des découvertes nouvelles. L'assemblée nomme un président dont la charge dure une année et sert pendant ce temps de point de contact et de rapprochement entre les Membres de l'alliance.

Il existe sur le même modèle une Société, qui sous le nom d'Helvétique propage l'amour de la patrie, du savoir et des lettres. Une Société musicale rassemble également les amateurs de cet art, qui tient de si près aux sentimens de l'âme.

Ces institutions inspirent de l'émulation, sans irriter la jalousie. Elles forment un lien de plus entre les Membres distingués de la nation. Elles font naître entr'eux celui de l'amitié. Elles impriment un caractère national aux productions nationales et conservent ainsi le dépôt sacré de ce caractère.

Elles conservent également la simplicité des mœurs à laquelle la Suisse doit une partie de son lustre ; car chacune des villes, où les Sociétés se réunissent tour-à-tour, ouvrent leurs portes aux artistes et aux lettrés, pour les y recevoir avec les formes de l'antique hospitalité. Ces jours de réunion

sont des jours de fêtes, où des frères semblent accueillir des frères. Ils y arrivent souvent à pied et s'en retournent avec de nouvelles lumières et de douces émotions. Elles les suivent dans leurs demeures et leur inspirent, en attendant la réunion prochaine, le désir d'y obtenir de nouveaux éloges.

Il semble, Monsieur, que cette espèce d'Institution pourrait s'adapter mieux que toute autre à la situation présente de l'Italie. Elle ne peut avoir, comme la Suisse, ni métropole, ni chef-lieu; mais ses habitans portent un même nom et parlent la même langue. Ils sont responsables ensemble de la gloire littéraire de leur patrie et doivent s'unir pour la défendre.

Pourquoi les hommes distingués, que compte aujourd'hui l'Italie, ne formeraient-ils pas entr'eux ces républiques littéraires? Pourquoi, voyageurs périodiques, n'iraient-ils pas se réunir tour-à-tour dans chacune des villes dont le temps a ennobli le nom: afin de faire de l'Italie entière une patrie commune aux lettrés, aux savans et aux artistes? Ces alliances universelles formeraient ce Jury irrécusable, dont les arrêts

décerneraient des couronnes au talent et feraient justice de la médiocrité.

Ces institutions placent la démocratie dans l'empire que la nature des choses lui a réservé, dans celui de l'imagination. Elles donnent du lustre au caractère national, parce qu'elles mettent en évidence ce qu'il a de plus noble. Elles en conservent l'identité, parce qu'elles s'en font un point d'honneur.

J'ai l'honneur d'être, etc.

FIN.

TABLE DES LETTRES

CONTENUES DANS CET OUVRAGE.

FIN DE LA TABLE.

